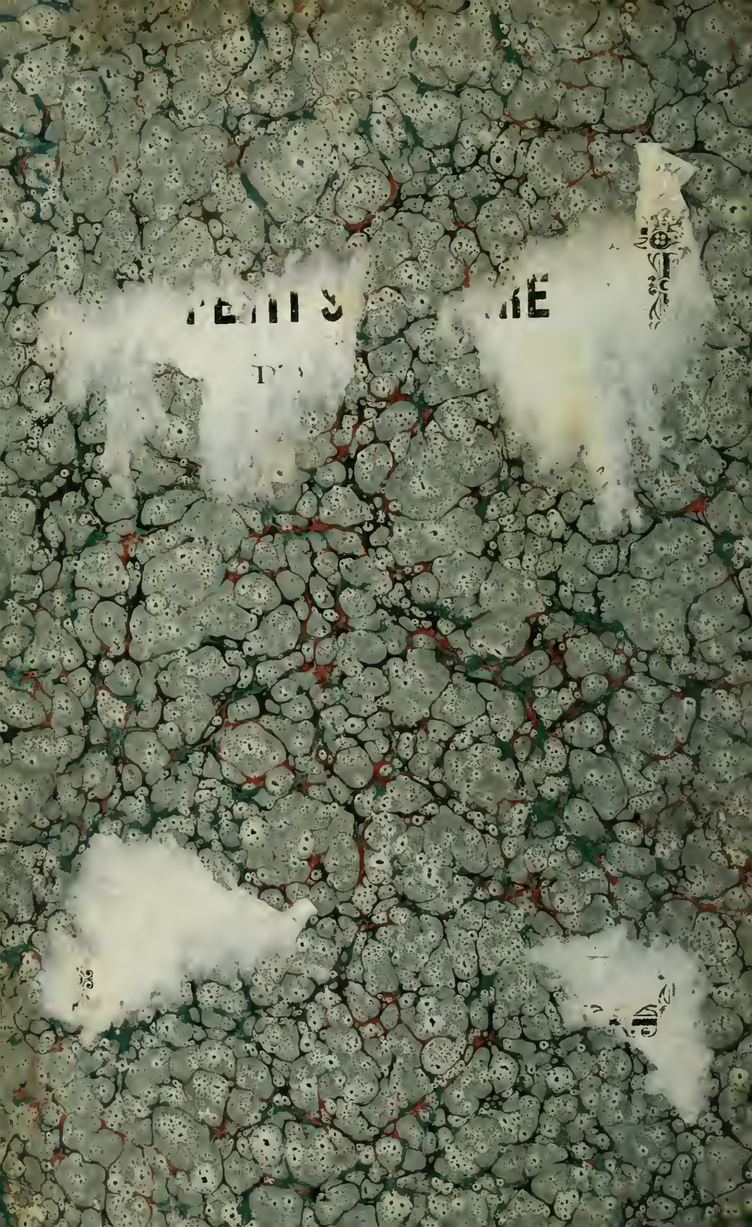
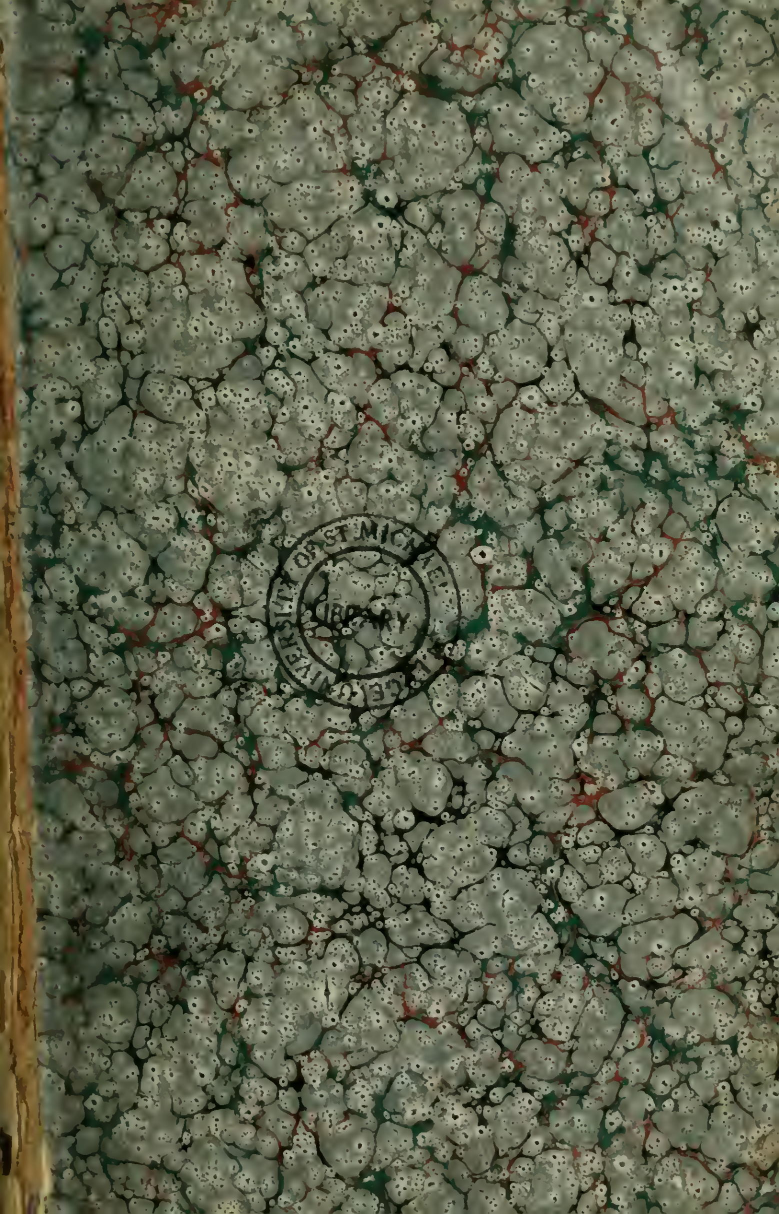

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01967484 5




OF ST MICHAEL
LIBRARY



YVON LE BRETON

Besançon, imprimerie d'Outhenin Chalandre fils.

YVON

LE BRETON

OU

SOUVENIRS D'UN SOLDAT

DES ARMÉES CATHOLIQUES ET ROYALES

PAR

M. LE VICOMTE WALSH

PARIS

J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, QUAI DES AUGUSTINS

YVON LE BRETON.

I.

Notre époque a ses courtisans et ses flatteurs, et, certes, je n'en grossirai pas le nombre; car je sais ce qu'elle vaut. Mais envers elle, comme envers tous, je tâcherai d'être juste... Pour que cette promesse soit plus facile à tenir, je ne l'envisagerai que sous un aspect artistique... Je laisserai de côté sa politique, ses croyances, ses principes et ce qu'on appelle ses progrès humanitaires! Je ne dirai point, Dieu m'en garde, que nous valions mieux que nos pères, car je les ai vus, au milieu de rudes et de longues tourmentes, faire preuve de force et de constance, de foi et de résignation. Eux pratiquaient la morale des devoirs, nous, nous inclinons vers celle des intérêts. Eux mettaient leur gloire dans la fidélité; nous, nous cherchons le bonheur dans la versatilité et l'inconstance... Je coupe court à toutes

les vérités que je pourrais dire à notre siècle, elles seraient trop dures peut-être... Mais tout de suite je déclare bien haut que, depuis trente ans, la France s'est notablement amendée et s'est subitement éprise d'amour et de respect pour certaines choses du passé envers lesquelles nos pères avaient montré autant d'irrévérence que de mauvais goût et d'ingratitude : je veux dire envers les monuments élevés par leurs devanciers.

Notre époque fait, il est vrai, très-bon marché des vieux principes et des antiques croyances dont elle ne se préoccupe guère ; mais elle étudie, apprécie et paie fort cher les pierres sculptées datant de loin et illustrées d'historiques souvenirs.

A des jours comme les nôtres, tout agités de vertige et de délire, demander de la raison, de la suite dans les idées et de la persistance dans les goûts, serait folie : aussi j'y renonce ; je constate seulement le singulier amalgame qu'ils offrent, en ajoutant tout bas qu'il devait en être un peu de même à Babel. Nous avons fait, il y a peu de temps, des lois républicaines, et, dès ce temps-là, on recherchait avec autant d'ardeur qu'aujourd'hui les écussons nobiliaires. Jamais on n'en a autant illustré ses demeures !

L'égoïsme implanté par les sceptiques dans les mœurs actuelles rit et hausse les épaules devant les maximes de la chevalerie qui commande le dévouement, la fidélité et les généreux sacrifices, et il orne ses galeries de trophées de lances et d'épées, de heaumes et de cuirasses, de bannières et de gonfanons.

A l'adolescent sortant de page, les prud'hommes de chevalerie criaient : FAIS QUE DOIS.

Au jeune homme entrant dans le monde, les sages d'aujourd'hui répètent : FAIS CE QUI ENRICHIT.

Tout cela sans doute est bien dissemblable, bien différent et ne s'accordant guère, et cependant, à prime vue, on pourrait croire qu'il y a parfaite harmonie entre le dix-neuvième siècle et le quinzième.

Venons-en à ce qui existe et constatons le bien survenu dans l'esprit français, si susceptible de haine et d'engouement, et si prêt à tourner, à changer à tous les vents du ciel.

Mieux inspiré qu'on ne l'était il y a cinquante ans, on n'ôte plus à nos vieux monuments la couronne de vétusté que le temps leur avait donnée; loin de là, quand les Vandales l'ont brisée, nos architectes rassemblent ses débris, la restaurent et la replacent au faîte de l'édifice d'où elle a été précipitée. On n'est pas venu à rendre à César ce qui est à César ni à Dieu ce qui est à Dieu, mais on veut (et on a grandement raison) que chaque monument, logis bourgeois, féodal château, antique abbaye, humble église, somptueuses basiliques, témoins des actes de notre histoire, gardent leurs caractères spéciaux; consacrés par les siècles, illustrés par les faits qui s'y sont passés, ils méritent les respects et les égards de la patrie, et nous constatons avec bonheur qu'ils les obtiennent aujourd'hui; ces égards et ces respects, nous le répétons, leur ont été trop longtemps refusés, et c'est presque avec un sentiment de honte et de tristesse que je songe à ces jours

de légèreté et d'oubli que j'ai vus, dans mes premières années, alors que les fils des chevaliers croisés, ne s'accommodant plus des vieux et sévères manoirs de leurs ancêtres, les prenaient en mépris ; on eût dit qu'ils se trouvaient trop petits pour les hautes et vastes salles où leurs aïeux, près de l'immense foyer, avaient accoutumance de deviser d'honneur et de devoir, d'amour et de bataille. Dès le milieu du dernier siècle, lorsque l'on n'abandonnait pas tout-à-fait le château héréditaire que tant de générations avaient tour à tour habité ; quand, au grand déplaisir des jeunes membres de la famille, on se décidait à y demeurer, on le transformait, on le faisait dégénérer en le modernisant ! Tout près de la relique architecturale, et même attenant à ses murailles brodées d'emblèmes et d'arabesques, gracieuses et poétiques fantaisies des règnes de Louis XII et de François Ier, on accolait, sans pudeur et sans remords, des constructions commodes peut-être, mais sans grandiose et sans majesté.

Les architectes de cette époque d'ingratitude et d'apostasie (en fait d'art), s'impreignant de la futilité des gens du monde, entraient dans le mauvais goût, et tout ce qu'ils bâtissaient était à la *grecque* et à l'*italienne*. Rien, dans nos anciennes constructions nationales, n'était, à leur gré, digne d'être conservé Nos hautes toitures à cheminées monumentales, d'un effet si pittoresque au-dessus des futaies, et si bien en rapport avec notre climat ; les nobles tours avec leur couronne de màchicoulis et de créneaux ; les donjons et les beffrois perçant la nue, ne rappelant plus que des

temps de barbarie, des cachots obscurs et d'insondables oubliettes, devaient s'anéantir et disparaître devant l'aurore de la raison.

C'est au bruit de ces grands mots et de ces phrases sonores que les niveleurs se sont mis à l'œuvre... Alors, sous leurs coups, un grand nombre de merveilles de la France chevaleresque ont mêlé leur poussière à celle des campagnes, que les forteresses avaient défendues pendant plusieurs siècles. Beaucoup de ces féodales et protectrices demeures, qui n'étaient pas tombées sous le pic des modernes Vandales, faisaient pitié tant elles avaient subi d'affronts! On les voyait sur le bord des chemins ou sur les rives des fleuves, sur la crête des monts ou dans la profondeur des vallées, tristes et désolées comme des reines dégradées, sans diadème, et dépouillées de leur manteau. Comme l'aspect lamentable de Jérusalem et la tristesse des collines de Sion faisaient pleurer Jérémie, le mauvais goût moderne, par toutes ces innovations, causait le désespoir de tous les archéologues, qui, tout en étudiant les temps passés, s'étaient épris d'amour et de vénération pour les monuments de notre antique France.

Le mauvais vent qui était passé sur les châteaux avait aussi soufflé contre les églises, et la croix plantée sur leur faîte ne les avait pas sauvées de la manie régnante. Elle avait pénétré sous les voûtes ogivales, et en traversant les sanctuaires, y avait laissé de désolantes traces; là aussi, la folie de vouloir tout rajeunir et égayer s'était introduite, et par ses œuvres avait détruit l'harmonie primitive de l'édifice religieux; de la

maison de Dieu, comme de la demeure des hommes, elle avait voulu bannir tout ce qui dispose l'âme aux pensées graves et à la méditation. Une lueur mêlée d'ombre aide au recueillement : elle l'avait chassée pour y introduire de toutes parts et à grands flots la lumière.

Vers l'an 1782, les chanoines de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui étaient riches et qui avaient de beaux et somptueux ornements, demandaient à MM. les fabriciens de la paroisse royale de faire enlever des fenêtres du chœur et de la nef les vitraux peints, les figures et les meneaux de pierre sculptée qui, obstruant la clarté du jour, les empêchaient de voir et d'être vus.

Lors du massacre des innocents, plus d'un petit enfant échappa à la cruauté des bourreaux d'Hérode. Il en fut de même lorsque les niveleurs de la bande noire, à la voix de la cupidité et de la spéculation, prirent le pic de fer pour raser et effacer du sol de la patrie tous ses nobles châteaux. Alors on dut trembler pour tous; et cependant quelques-uns, que les archéologues rangeaient avec raison parmi les plus beaux joyaux de l'art, furent assez protégés d'en haut pour échapper, non-seulement aux mains sacriléges, mais encore au génie des architectes de la nouvelle école.

Un pays privilégié et aimé du ciel, le Blésois, qui a maintenant, pour moi, remplacé la Bretagne, sans m'en enlever les souvenirs, a conservé plusieurs monuments, aussi illustres, aussi célèbres par leur importance et leur beauté que par la grandeur et la gloire de leurs annales. Parmi ces grandes résidences, dont

plusieurs ont été royales, il faut citer le château de Blois.

Sans me rien faire perdre de mon amour pour le château des ducs de Bretagne, j'aime et j'admire la vieille résidence des anciens comtes de Blois. Avec ce que Dieu a mis dans mon âme, tout ce qui rappelle le passé, ses usages, ses mœurs et ses doctrines, me charme et me séduit. Dès mes premiers écrits (mes *Lettres vendéennes*), j'ai pu faire connaître à ceux qui m'ont lu l'intérêt et l'émotion religieuse que m'inspirent toujours les ruines et les reliques des vieux siècles.

Le château de Blois est de nature à m'être particulièrement cher; car il m'offre à la fois des souvenirs du pays que j'ai habité dans ma jeunesse et de celui où coulent doucement mes dernières années. Et comment le château des comtes du Blésois ne m'aurait-il pas séduit tout d'abord, avec ses emblèmes chers et sacrés : les HERMINES ET LES FLEURS DE LYS.

Là, j'ai trouvé aussi un autre lien pour rattacher le pays de Louis XII à celui de la duchesse Anne, un pauvre compatriote, qui m'a tellement intéressé en me racontant son histoire, que je l'ai mêlée aux descriptions que je fais de la royale résidence de ce roi, qui a mérité le surnom de père du peuple, et de cette reine, que la Bretagne a donnée à la France, et qui porte encore, *au pays*, le titre de *bonne Duchesse*.

II.

Le chemin des écoliers n'est jamais le plus court, mais il est toujours le plus agréable ; il n'a rien de la monotonie de l'inflexibilité de la ligne droite ; une route tirée au cordeau, sans courbe, sans détours, est ennemie de l'espérance, cette meilleure compagne de l'homme voyageur.

Vive la ligne droite en politique, en morale !

Mais vive le chemin des écoliers pour l'homme qui écrit ! Si vous voulez que ses récits vous intéressent, vous amusent et vous touchent, laissez-le s'éloigner des chemins trop frayés, des routes où des devanciers ont fait trop de poussière..... En vous demandant cette indépendance pour l'écrivain, vous allez voir comme j'en use pour moi-même.

C'est du château de Blois que je vais vous parler... J'en arrive, je suis encore tout haletant, tout palpitant des émotions que j'y ai ressenties ; le souvenir de notre bonne duchesse Anne y est toujours incrusté aux murailles, et, malgré la Saint-Barthélemy que la stupidité révolutionnaire a faite de tous les ingénieux emblèmes, de tous les nobles insignes de l'ancienne monarchie française, parmi les dévastations, les transformations, les profanations et les ruines, j'ai retrouvé quelques-

unes de nos *hermines de Bretagne* à côté des nobles fleurs de lis de France.

Déjà deux ou trois fois j'avais visité cette ancienne résidence royale, transformée *en caserne d'infanterie!* et je n'avais eu, pour m'instruire de toutes les grandes agitations historiques qui avaient jadis animé ces lieux si déserts, si abandonnés aujourd'hui, pour me rappeler les richesses, les magnificences, les splendeurs, qui, il il y a près de cinq cents ans, décoraient, illustraient ces vastes salles, ces longues galeries, ces merveilleux escaliers où l'on ne voit plus que le personnel d'une caserne, de nouvelles recrues, au lieu des chevaliers, des grandes dames et de jeunes pages animant tout par leur gracieuse vivacité.

Comme la plupart des voyageurs, je me sauve autant que je le peux de tous ces démonstrateurs-jurés; leur leçon mal apprise égare, historiquement parlant, ceux qui les écoutent, agacent et irritent les personnes nerveuses. Je ne connaissais donc que très-imparfaitement l'imposante résidence des comtes du Blésois et des ducs d'Orléans, avant d'avoir lu l'histoire du château de Blois, par M. L. de la Saussaye, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Cet écrit, aussi plein d'intérêt que de hautes et nobles pensées, aussi remarquable par le charme du style que par une profonde érudition, a ressuscité pour moi tout le passé de cette antique et royale demeure... Grâce à l'homme aimable que j'avais rencontré dans les salons du pays, grâce au savant antiquaire dont j'étudiais le livre, *j'ai vu* notre bonne duchesse Anne,

compagne aimée de deux rois, bonne et sage conseillère que Louis, père du peuple, avait accoutumance de consulter; je l'ai vue se plaire à embellir les jardins et le château de Blois, et passer de cette occupation aux œuvres de piété et de charité; je *l'ai vue,* la reine au cœur breton, chercher dans la foule respectueusement empressée autour d'elle les fidèles et dévoués serviteurs qui avaient quitté la Bretagne pour la suivre; après avoir combattu pour sa cause, ils étaient heureux et fiers de la voir assise sur le plus beau trône qui fût sous le soleil... Mais malgré leur bonheur, beaucoup d'entre eux avaient conservé au fond de l'âme des regrets et de la tristesse; car le Breton est semblable à ces arbres mal venants, quand une fois ils ont été transplantés du sol natal; enlevez-les de leurs landes et de leurs bruyères, de leurs pauvres terres inondées de pluies et battues des vents et des tempêtes; amenez-les dans un pays fertile, sous un ciel bien éclatant, sous un ciel bien chaud... et vous les voyez presque toujours languir et dépérir... La noble fille de François II le savait; devenue reine, du haut de son splendide trône, elle regardait souvent du côté de la Bretagne... et sous les voûtes dorées et azurées de son château de Blois comme dans les majestueuses salles du Louvre, elle aimait à faire chanter par des Bretons les airs qu'elle avait entendus à Nantes, à Rennes, à Vannes, à Hennebon, à Guérande et à Fougères!...

Les hommes qui vous font voir aujourd'hui l'ancien palais de Louis XII ne manquent pas de vous faire remarquer une partie de la cour qui porte encore au-

jourd'hui le nom de *la Perche aux Bretons;* quelques-uns disent le *Porche,* et c'est à tort.

La Perche aux Bretons était une espèce de terrasse, garnie d'une grille de fer, et que la reine Anne avait nommée ainsi, parce que c'était là que se tenaient ordinairement les gentilshommes bretons de sa garde.

Brantôme dit dans ses *Dames illustres :*

« Et la plus grande part de ladite garde étoient Bre-
» tons, qui jamais ne failloient, quand la royne Anne
» sortoit de sa chambre, fût pour aller à la messe ou
» s'aller promener, de l'attendre sur cette petite ter-
» rasse de Blois, qu'on appelle encore *la Perche aux*
» *Bretons,* elle-même l'ayant ainsi nommée ; quand elle
» les y voyoient : « Voilà mes Bretons sur la perche,
» qui déjà m'attendent, » disoit-elle.

Au château de Saint-Germain, on m'a fait aussi remarquer des arcades dans la grande cour : « C'était là, me disait le descendant d'un ancien jacobite, que les fidèles Irlandais, Anglais et Ecossais, se rangeaient pour voir passer le roi Jacques II, la reine et le jeune prince de Galles. » Bien souvent, ces dévoués soldats de la légitimité ne se contentaient pas de découvrir leurs fronts blanchis, à la vue de la famille royale exilée, ils fléchissaient le genou et entonnaient le *God save the king*. Dans le malheur, leurs nobles maîtres leur semblaient encore plus majestueux, plus dignes d'hommages que dans les palais de White-Hall, de Saint-James et de Vindsor.

Dans tous les temps et partout, *semper et ubique,* la

fidélité se ressemble ;... je constate ce qu'elle était dans les siècles passés, parce que, de nos jours, je la vois mourir... La fidélité vit d'abnégation, de sacrifices, et aujourd'hui qui veut vivre de cette vie-là ?... Personne.

Ah ! j'ai tort de me faire si misanthrope et de douter ainsi de tous mes contemporains !... Au pays de la duchesse Anne, de Georges Cadoudal, de Charette, de la Rochejaquelin, de Bonchamps et de Cathelineau, dans nos provinces de forte et glorieuse mémoire, les vieilles vertus ont conservé leur séve, leur fleur et leur parfum.

Oui, si le souffle empoisonneur, si les desséchantes doctrines du scepticisme et de l'égoïsme les ont fait mourir ailleurs, là, le sang des martyrs en ayant arrosé les racines, les a rendues vivaces et immortelles.

Un noble Breton, écrivain gentilhomme par excellence, a dit, en parlant de notre pays : Cette terre était restée chrétienne et catholique ; en conséquence, l'esprit monarchique vivait pur et ardent dans ce coin de la France; Dieu semblait avoir conservé cet échantillon de la vieille société, afin de nous apprendre combien un peuple à qui la religion a donné des lois est plus fortement constitué qu'un peuple qui se targue d'être souverain, et qui s'est fait son propre législateur.

La vieille France monarchique et religieuse n'a paru vivante dans la révolution de 93 qu'à l'armée de Condé et dans les provinces de l'Ouest. Une poignée de gentilshommes, commandée par le descendant du vainqueur de Rocroi, a terminé dignement l'histoire, et les

paysans vendéens ont montré à l'Europe les anciennes communes de France.

Avant d'aller plus loin, je veux ici dire à ceux qui m'accusent de n'avoir d'admiration que pour la Vendée, que les royalistes ne sont pas les seuls qui la vénèrent et qui l'admirent; et, pour le leur prouver, je transcris ici quelques passages de généraux républicains, révolutionnaires.

« Une manière de combattre que l'on ne connaissait » pas encore, dit le général Turreau, un attachement » inviolable à leur parti, une confiance sans bornes » dans leurs chefs, une telle fidélité dans leurs pro- » messes qu'elle peut suppléer la discipline, un cou- » rage indomptable et à l'épreuve de toutes sortes de » dangers, de fatigues et de privations; voilà ce qui » fait des Vendéens des ennemis redoutables, et ce qui » doit les placer dans l'histoire au premier rang des » peuples soldats... Ce fut cette espèce de délire et d'en- » thousiasme qui, dans des temps de ténèbres et d'i- » gnorance, emporta nos premiers croisés dans les » plaines brûlantes de l'Afrique et de l'Asie. Les défen- » seurs de l'autel et du trône semblaient avoir pris » nos anciens preux pour modèles. Leurs bannières » étaient ornées de devises qui rappelaient les hauts » faits de la chevalerie. »

Un autre général écrivait à Merlin de Thionville, après la déroute de Savenay : « Je les ai bien vus, bien » examinés; j'ai reconnu ces mêmes figures de Chollet » et de Laval. A leur contenance et à leur mine, je te » jure qu'il ne leur manquait du soldat que l'habit. Des

» troupes qui ont battu de tels Français peuvent bien » se flatter de vaincre tous les autres peuples. »

N'est-il pas singulier qu'un général républicain dise des paysans de la Vendée ce que les soldats de Probus disaient de nos ancêtres : « Nous avons vaincu » mille barbares de la nation des Francs. Combien » n'allons-nous pas vaincre de Perses! »

Quand je cite Chateaubriand je n'en demande jamais pardon à ceux qui veulent bien me lire. Le voyageur qui chemine humble et sans prétention, s'il trouve sur son chemin un diamant précieux ou un bel objet d'art, s'arrête, l'admire et le montre aux passants. Ainsi, moi qui marche dans la poussière de tous, quand je puis m'appuyer sur une illustration, je m'abrite sous sa gloire, et j'emprunte ses paroles pour donner aux miennes plus de poids et de persuasion.

Mais revenons au château qu'aimait Anne de Bretagne; bien avant elle, dès l'an 943, un souverain breton, Alain Barbe-Torte, y fut fiancé avec Gerberge, sœur du comte Thibault-le-Tricheur. Ces solennelles fiançailles furent d'une grande magnificence et durèrent plusieurs jours; la chronique de Nantes ajoute qu'Alain étant mort quelques années après, laissant un fils en bas âge, Thibault fut chargé de la tutelle de son neveu, et profita si bien de la gestion de ses domaines, que l'argent qu'il s'en appropria lui servit à acheter ses tours de Chartres, de Blois et de Chinon.

Thibault agissait dans l'esprit de son surnom; depuis ce tricheur historique, combien d'oncles ont dépossédé leurs neveux mineurs!!!

Avant que les murailles du château de Blois fussent ornées de l'hermine de Bretagne et que des anges sculptés eussent, sur leurs banderolles déroulées, montré la belle devise que les vrais Bretons d'aujourd'hui savent et pratiquent encore,

POTIUS MORI, QUAM FŒDARI,

bien d'autres emblèmes les avaient illustrées.

« Au commencement de l'année 1387, Jeanne d'Armagnac, duchesse de Berry, accompagnée de sa belle-fille, Catherine de France (1), vint au château de Blois visiter le comte et la comtesse de Châtillon, et la jeune Marie de Berry, qui avait épousé l'année précédente Louis de Châtillon, fils du comte Guy. La duchesse et sa fille restèrent trois jours, *et si furent recueillis*, dit Froissart, *bien gracieusement et puissamment, car le comte Guy le savoit bien faire.* »

Le célèbre historien se trouvait lui-même au château du comte, dont il était chapelain, et à la sollicitation duquel il écrivit ses immortelles chroniques, ce qui est assurément le plus beau titre du comte Guy auprès de la postérité.

« L'an 1391, Louis de Châtillon, fils unique du comte Guy de Châtillon, mourut sans laisser de postérité. Guy, n'espérant plus avoir d'enfants et étant accablé de dettes, le roi, aidé du sire de Coucy, *grand contracteur*, selon l'expression de Froissart, obtint du comte de vendre, au détriment de ses héritiers, ses

(1) *Histoire du château de Blois*, par L. de La Saussaye.

domaines de Blois à Louis d'Orléans, qui avait à employer la riche dot de Valentine de Milan.

» Guy se réserva la jouissance du comté de Blois pendant sa vie, et reçut du duc d'Orléans deux cent mille couronnes d'or (1).

» Le comte Guy de Châtillon étant mort en 1397, Louis d'Orléans entra en possession du comté, et devint le chef de la quatrième dynastie des comtes de Blois.

» On sait la vie agitée de Louis d'Orléans (2), dépensée tout entière à disputer aux ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi et Jean-sans-Peur, le gouvernement du royaume; funeste rivalité, qui causa la plus grande partie des malheurs du règne de Charles VI. Louis ne put venir prendre possession lui-même de son comté. Ce furent des commissaires qui le firent en son nom, avec les cérémonies accoutumées. On changea les pannonceaux aux armes de Châtillon, attachées aux portes du château et de la ville de Blois, *et une grant bannière couleur de fin azur à grans fleurs de lys d'or, painte à l'huile par Jehan Bersejan, paintre à Blois, fut mise es-portes du chastel.* »

Nous avons vu, de nos jours, des mains françaises effacer des palais la noble fleur de lis. Dans notre Bretagne il n'en a jamais été ainsi; et quand la terreur l'avait fait disparaître à Paris et dans le reste de la

(1) La couronne ou écu d'or de cette époque passait pour 22 sous 6 deniers, et vaudrait aujourd'hui 12 fr. Les 200,000 écus équivaudraient donc à 2,400,000 fr. de notre monnaie.

(2) M. de la Saussaye.

France, les Bretons et les Vendéens la voyaient rayonner sur leur blanc drapeau. Oh ! c'est grande pitié que de voir l'inconstance saisir toute une nation ; grande pitié que de voir un peuple briser ce qu'il avait adoré, et adorer ce qu'il avait brisé ! Depuis soixante ans, combien les sculpteurs sur pierre n'ont-ils pas usé et brisé de ciseaux à gratter, à effacer de dessus nos monuments l'emblème qu'ils y avaient mis en relief pour y substituer un autre qui, à son tour, disparaîtra pour faire place à un nouveau symbole !

Quand j'étais enfant, je voyais partout sur les édifices publics le royal écusson aux trois fleurs de lis d'or sur un champ d'azur ; un peu plus tard, je vis la couronne remplacée par le bonnet phrygien surmontant les faisceaux de la république. Ces signes révolutionnaires disparurent dans le sang ; puis un aigle déployant ses ailes fit oublier le coq gaulois que le peintre David avait donné à la Convention comme symbole de courage et de vigilance.

L'aigle impérial brilla, non-seulement sur le nouveau trône, mais vola, de capitale en capitale, par toute l'Europe, et l'oiseau de la foudre fut foudroyé un jour.

Alors les vieilles et glorieuses fleurs de lis revinrent de l'exil ; et je me souviens comment elles furent accueillies. Oh ! quel délire alors ; délire de joie et de bonheur comme nous n'en voyons plus !

Dieu, dans ses impénétrables desseins, veut éprouver la France ; au bout de onze mois, l'aigle, que l'on croyait foudroyé à jamais, a reparu sur nos édifices

en déployant ses ailes pour cacher les fleurs de lis ; le nuage noir a passé et l'aigle s'est en allé au loin par delà les mers ; alors les lis ont refleuri, et brillé au soleil pendant quinze ans. Leur éclat en 1830 s'obscurcit et l'ignoble coq gaulois se percha de nouveau sur nos étendards.

En 1848, une nouvelle brise d'inconstance souffla sur le pays ; la république ne changea point les insignes que le gouvernement de 1830 avait adoptés, et se contenta de déclarer la guerre à l'écusson fleurdelisé que Louis-Philippe avait fait, sans rien dire, reparaître sur les grilles de fer de ses grandes cours et dans les galeries de ses châteaux royaux. Nous ne sommes pas encore au bout de nos changements ; le 2 décembre 1851 arrive et l'aigle reparaît et se pose sur nos monuments... La versatilité française est-elle enfin lassée?... C'est là le secret de Dieu.

Quand les peuples auront repris leur bon sens, ils se persuaderont que la pierre monumentale ne doit point être ainsi tourmentée. C'est bien assez que le mensonge des hommes ; ne faisons mentir ni la pierre, ni le marbre, ni le bronze. Que chaque monument redise le nom et rappelle la mémoire du souverain qui l'a fait élever, ainsi justice sera rendue à chacun, et tout sera vrai et dans l'ordre, quand le Louvre aura sculpté sur ses murailles les chiffres ou les armoiries de tous les princes qui ont contribué à sa grandeur, à sa majesté et à son achèvement.

Qu'il en soit de même pour tous les édifices historiques de France, et alors le jugement populaire ne

sera plus faussé. Plus je vais et plus je suis convaincu qu'il n'y a justice et vérité que lorsque l'on rend à César ce qui est à César.

« Le 5 août 1421, le Dauphin-Régent, qui venait d'être forcé d'abandonner le siége de Chartres, datait de Blois des lettres portant ordre aux nobles *de se rendre en avant, et assembler des autres le plus qu'on pourroit*, sous peine de perdre leur noblesse, de voir leurs maisons rasées et leurs biens confisqués. »

Depuis longtemps les écrivains philosophes, les historiens de la nouvelle école ont crié et déclamé contre les avantages et les priviléges de la noblesse. Par l'arrêt du 5 août 1421, promulgué au nom du Dauphin-Régent, on voit quelles étaient les peines dégradantes infligées aux gentilshommes *qui forlignoient* en ne répondant pas à l'appel royal. Comme on a trop souvent reproché à la noblesse ses nombreux priviléges, je crois à propos de mettre, en regard de ces déclamations, un emprunt que je fais au plus loyal gentilhomme de notre siècle, à Chateaubriand.

« La dégradation du noble félon, dit-il, était affreuse ;
» on le faisait monter sur un échafaud ; on y brisait
» à ses yeux les pièces de son armure ; son écu, le
» blason effacé, était attaché et traîné à la queue d'une
» cavale, monture dérogeante ; le hérault d'armes acca-
» blait d'injures l'ignoble chevalier. Après avoir ré-
» cité les vigiles funèbres, le clergé prononçait les ma-
» lédictions du psaume 108.

» Trois fois on demandait le nom du dégradé, trois
» fois le hérault d'armes répondait qu'il ignorait ce

» nom, et qu'il n'avait plus devant lui qu'une foi
» mentie. On répandait alors sur la tête du patient un
» bassin d'eau chaude; on le tirait en bas de l'échafaud
» par une corde; il était mis sur une civière, trans-
» porté à l'église, couvert d'un drap mortuaire, et les
» prêtres psalmodiaient sur le mauvais noble les prières
» des morts. »

Ces quelques lignes doivent prouver aux écrivains jaloux de la noblesse que son code ne contient pas que des avantages et des droits, mais qu'il s'y trouve des obligations et des devoirs sévèrement punis lorsqu'ils étaient oubliés ou méprisés.

Je trouve dans cet usage qui faisait jeter le drap mortuaire sur le gentilhomme félon, une grande et noble pensée. Pour nos pères, l'honneur c'était la vie, et dès que le noble l'avait perdu, c'était comme si son âme l'eût quitté; on le regardait comme mort, et on psalmodiait sur lui l'office des trépassés.

III.

Après cette digression, que l'on me pardonnera, je l'espère, je reviens au château de Blois, que j'aime presque autant maintenant que s'il s'élevait sur terre bretonne.

« Vers la fin d'avril, Jeanne d'Arc fit son entrée à Blois au milieu d'une foule immense. Elle y resta trois jours, en attendant des renforts qui étaient annoncés. Pendant ce temps, *ses voix* (sainte Catherine et sainte Marguerite) lui dirent : *Prends l'étendard, de par le roi du ciel.* Elle fit aussitôt faire un étendard blanc, semé de fleurs de lis, où d'un côté était écrit IHESVS, MARIA, et de l'autre était représenté le Sauveur des hommes assis sur un trône de nuées, et ayant à droite et à gauche deux anges en adoration, l'un d'eux portant une tige de lis. L'étendard fut béni solennellement dans l'église de Saint-Sauveur, par l'archevêque de Reims. Jeanne déclara, dans son procès, que les peintures avaient été exécutées telles que ses voix le lui avaient ordonné. Elle fit faire aussi une bannière pour les prêtres qui devaient l'accompagner dans son expédition; sur cette bannière, le Christ était représenté sur la croix. »

Beaucoup de bons bourgeois de Blois sont sans doute

ravis d'avoir devant le royal château de leur ville une place bien aérée, pavée à neuf et encadrée de maisons bien blanches et bien alignées, mais je me persuade que dans son enceinte, le chef-lieu du département de Loir-et-Cher, il y a aussi toute une foule d'hommes de goût qui regrettent amèrement l'église de *Saint-Sauveur,* jadis assise sur cet emplacement et vénérée de tous, admirée des archéologues du pays. Là, où nous voyons aujourd'hui le pavé sur lequel les petits garçons jouent en allant à l'école, s'étendaient autrefois dans la nef et le sanctuaire de l'église détruite de larges dalles, sur lesquelles ont retenti les éperons de bataille de Jeanne d'Arc, alors qu'elle est venue reprendre son bel étendard bénit, pour courir sus aux Anglais...

L'héroïque et sainte fille de Vaucouleurs est de toutes nos grandes figures historiques celle qui frappe le plus les peuples étrangers; au dehors de la France, elle a reçu de plus éclatants hommages qu'au dedans. En France, terre délivrée par elle, un poète philosophe et impie s'est levé pour jeter à la mémoire de la pucelle d'Orléans le plus hideux, le plus dégoûtant outrage, et cependant son œuvre n'a point été brûlée par la main du bourreau, comme elle aurait dû l'être, tandis qu'en Angleterre Shakespeare, et en Allemagne Schiller, ont chanté la fille inspirée.

Les lignes qui vont suivre, je les ai copiées textuellement dans les études historiques de Chateaubriand, je n'y change pas un mot :

« Quand on présuma que la pucelle était expirée, » on écarta les tisons ardents afin que chacun la vît.

» Tout était consumé, hors le cœur qui se trouva » entier.

» Trois grands poètes ont chanté Jeanne, Sakes- » peare, Voltaire et Schiller. La pucelle, dans Shakes- » peare, est une sorcière qui a des démons à ses ordres; » dans Schiller, c'est une femme divine inspirée du » ciel, qui doit sa force à son innocence et qui perd » cette force lorsqu'elle éprouve une passion.

» Shakespeare, malgré son sang anglais, prête à » la pucelle des sentiments héroïques. Il lui fait dire à » Charles VII qui hésite à attaquer l'ennemi : « Com- » mandez la victoire et la victoire est à vous. » Quand » elle est prise, elle s'écrie : « L'heure est donc venue » où la France doit couvrir d'un voile son superbe » panache, et laisser tomber sa tête dans le giron de » l'Angleterre. »

« Lorsque l'héroïne est condamnée, elle prononce » ces paroles : «Jeanne d'Arc vécut chaste et sans re- » proche dans ses pensées; son sang pur, que vos » mains barbares versent injustement, criera ven- » geance contre vous aux portes du ciel! »

Schiller, dans son admirable tragédie, met ces mots dans la bouche de Jeanne inspirée : « Ce royaume » doit-il tomber? Cette contrée glorieuse, la plus belle » que le soleil éclaire dans sa course, pourrait-elle » porter des chaînes?... Eh quoi! nous n'aurions plus » de roi à nous! de souverain né sur notre sol! le roi » qui ne meurt jamais disparaîtrait de notre pays!... » L'étranger qui veut régner sur nous pourrait-il ai- » mer une terre où ne reposent pas les dépouilles de

» ses ancêtres? Notre langage pourrait-il être en-
» tendu de son cœur? A-t-il passé ses premières an-
» nées au milieu d'une jeunesse française, et peut-il
» être le père de nos enfants (1) ? »

Après les regrets de la veuve de Louis d'Orléans, après les inspirations guerrières de la vierge de Vaucouleurs, une autre illustration advient au château de Blois : celle de la poésie.

« Ce dut être de cette résidence que Charles d'Orléans, l'un des premiers jours du premier printemps qui lui souriait depuis son retour en France, arrêtant ses yeux sur le magnifique paysage qu'il découvrait du haut de sa royale demeure, et savourant les beautés de la nature avec la sensibilité du captif dont la prison vient de s'ouvrir, composa ce délicieux *rondel* :

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de bourderie (2),
Du souleil luysant cler et beau.
Il n'y a beste, ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.
Rivière, fontaine ou ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie;
Chacun s'habille de nouveau;
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye (3).

» En 1462, se passa au chateau de Blois un événe-

(1) *Etudes historiques* de Châteaubriand, 4e vol. page 210.

(2) Broderie.

(2) Rondel 398 du manuscrit de la Bibliothèque du roi, fo 112.

nement qui combla de bonheur la famille d'Orléans, et dont la France eut aussi un jour à se réjouir. Le 27 juin, Marie de Clèves accoucha d'un fils, à qui le hasard devait donner le titre de roi de France, et l'amour de ses sujets celui de père du peuple. Le nouveau-né fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XI, qui lui imposa son nom de Louis. Il se fit ensuite, à l'occasion de ces heureuses couches, *de grandes chères à merveilles, qui seroient,* dit Saint-Gelais, *bien longues à mettre par escrit;* ce qui nous privera, à notre grand regret, de raconter à nos lecteurs quelques-uns de ces détails de la vie intérieure au moyen âge, que l'on aime si fort à connaître aujourd'hui (1). »

. . . .

« Louis d'Orléans figura pour la première fois dans les affaires du royaume, en 1483, lorsque les princes du sang se disputèrent à Amboise le gouvernement du jeune roi Charles VIII, que Louis XI, en mourant, avait confié à la dame de Baujeu. Le duc, comme premier prince du sang, se trouva dès lors le chef du parti des seigneurs français qui voulaient arracher le pouvoir à la sœur du roi. Anne de Baujeu, dont la conduite fut constamment d'une rare habileté, détourna, tout d'abord, l'attention du duc et des autres princes, en leur faisant donner des emplois considérables, puis elle emmena le roi tenir sa cour dans les différentes villes du duché d'Orléans. »

. . . .

(1) *Histoire du château de Blois,* par M. L. de la Saussaye.

« C'est une destinée commune à toutes les branches cadettes, d'aspirer au pouvoir dont elles se trouvent trop près pour n'en pas être envieuses. Le duc Louis céda à de mauvais conseils et commença par jeter le trouble et la guerre civile dans le royaume qu'il devait un jour gouverner d'une manière si profitable aux intérêts de la nation.

» Au mois de janvier 1485, il éclata en allant demander au Parlement et à l'Université de se déclarer contre la dame de Baujeu, et de lui adjuger, comme premier prince du sang, l'administration des affaires. Ayant échoué dans cette double démarche, il se vit contraint de faire sa soumission au roi; mais il se retira à Blois, où, peu après, il s'occupa secrètement à organiser une révolte armée.

» Par sa correspondance et par ses émissaires il parvint à détacher les Flamands de leur alliance avec Anne. Il fit en même temps rassembler par le comte d'Angoulême un nombre assez considérable de troupes, prêtes à venir à son secours au premier signal. Le comte de Dunois, fils du grand bâtard d'Orléans, et l'un des plus célèbres diplomates de l'époque, avait déjà fait signer, dès l'année précédente, un traité d'alliance au duc de Bretagne, François II. Louis ne craignit même pas de s'adresser à l'Angleterre, soutien ordinaire des Français rebelles dans leurs entreprises contre la couronne. »

Peu de temps après que l'union d'Anne de Bretagne, veuve du roi Charles VIII, avec le duc d'Orléans devenu Louis XII, eut été bénite dans la chapelle du

château de Nantes, le nouveau roi et sa belle compagne arrivèrent au château de Blois.

L'enthousiasme fut grand sur leur passage, surtout au pays blésois. La fille et l'héritière des anciens ducs de Bretagne, à ces splendides et solennelles réceptions, se souvenait avec attendrissement qu'à Nantes et dans d'autres villes bretonnes, bien moins d'allégresse avait éclaté autour d'elle... Là, on regrettait de la voir partir, ici on se réjouissait de la voir arriver. La Bretagne perdait, la France gagnait au mariage de notre duchesse Anne, et aujourd'hui encore, dans notre pays de franchise et d'indépendance, nous connaissons de vieux Bretons qui en veulent à la fille de François II de s'être laissé tenter deux fois par l'éclat du trône de France.

Vers le printemps de l'année 1499, une de ces maladies épidémiques si communes au moyen âge, et confondues ordinairement sous le nom générique de peste, se répandit sur toute la France. La mortalité était assez grande à Blois; la reine, qui était déjà grosse, quitta le château, s'en alla à celui de Romorentin, où elle resta jusqu'au retour de Louis XII, que ses affaires du Milanais avaient conduit par delà les Alpes.

Le roi revint à Blois, avant la fin de l'année, avec Anne de Bretagne et la petite princesse Claude de France, dont la reine était accouchée à Romorentin le 14 octobre.

Pendant le séjour du roi à Lyon, un projet de mariage entre le jeune Charles, fils de l'archiduc Philippe

d'Autriche (qui fut Charles-Quint), et la princesse Claude, enfant encore au berceau, avait été arrêté le 10 avril et ratifié le 13 octobre suivant, au traité de Trente, par Maximilien, père de Philippe; on était convenu, en outre, que le fils à naître de Louis XII, ou tout autre qui pourrait lui succéder, épouserait une fille de l'archiduc. Pendant ce temps l'archiduc lui-même se disposait à se rendre en Espagne, avec son épouse Jeanne de Castille, pour visiter Ferdinand et Isabelle et se faire connaître au peuple qu'il devait gouverner un jour. Ces projets d'alliance et les relations amicales et de haut intérêt politique qui s'étaient établies avec l'Espagne par la conquête de Naples, et avec l'Autriche par l'investiture du Milanais, durent faire saisir avec empressement à Louis XII l'occasion d'une entrevue avec le père de son futur gendre. Il fit donc inviter l'archiduc à faire son voyage par terre et à traverser la France. Philippe partit de Valenciennes, le 12 novembre, avec la duchesse Jeanne, et ils avancèrent lentement, arrêtés à chaque ville par des harangues et des fêtes multipliées.

Louis XII les attendit à son château de Blois qu'il faisait construire, dit Jean d'Autun, *tout de neuf, et tant somptueux que bien sembloit œuvre de roy.* La façade orientale, qui subsiste encore, venait d'être terminée. Ses délicieuses dentelures de pierre se détachaient, d'une éblouissante blancheur, sur un fond brillant de briques vermeilles : les figurines apparaissaient dans toute la délicatesse de leur ciselure, dans toute la naïveté de leurs poses ; une pluie de fleurs de

lis et d'hermines, sculptées ou peintes, inondaient l'édifice ; l'or, la pourpre et l'azur rayonnaient sur les vitraux, et jusque sur les plombs des combles; de tous côtés le porc-épic dressait ses longues épines, *pacifiques pour l'humble, terribles pour le superbe ;* au-dessus du porche, sous le dais de pierre au mille festons, s'élevait la statue équestre du bon roi, représenté jeune et beau, noble et gracieux, comme il était alors.

L'intérieur de l'édifice n'était pas moins magnifiquement décoré : de riches tapisseries à fleurs, à emblèmes ou à personnages, garnissaient les murailles; d'épais tapis couvraient les planchers, les manteaux de cheminée étaient couverts d'écussons, de tableaux et de sentences; les solives brillaient d'élégantes peintures ; des meubles sculptés avec la plus grande délicatesse, des lits couverts d'étoffes tissées d'or et de soie ornaient les appartements. Et, comme pour rappeler la salutaire pensée de la mort, au milieu de tout ce qui pouvait rendre la vie désirable, on voyait peinte, sur la muraille du portique, la grande page philosophique, si à la mode alors, la célèbre danse Macabre. Là se trouvaient représentées les personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, que la mort touchait les unes après les autres de sa faux et forçait de la suivre à un branle immense où tous les rangs étaient confondus, et où il n'y avait d'autre pouvoir que le sien.

Lorsque, par la pensée, la princesse bretonne revenait au palais paternel, et qu'elle le comparait à ceux

du Louvre et de Blois, elle le trouvait presque pauvre... mais elle l'aimait *quand même* plus que tous les autres, car en partant de Bretagne elle avait emporté un cœur du pays, un cœur obstiné dans son premier amour.

IV.

Depuis plus de soixante ans, depuis que les révolutions ont passé leur niveau sur la France, la pierre restait froide et muette, et le ciseau qui l'avait si longtemps ornée la délaissait et ne l'illustrait plus. Renonçant aux idées, aux habitudes de nos pères, nous avions, pour ainsi dire, eu peur de laisser après nous trace de notre passage, et sur les murailles de nos maisons nous ne faisons plus sculpter ni écussons, ni chiffres, ni emblèmes, ni devises.

Aussi, en regardant nos demeures si monotones, si prosaïques et si bourgeoises, un jour à venir on eût pu dire de nous : Ils se sont rendu justice, ils ont pensé qu'ils ne méritaient pas de vivre dans la mémoire des siècles, et voilà pourquoi ils n'ont élevé aucun souvenir matériel de leur nullité.

Combien les temps héroïques qui avaient, eux, de la poésie, de la valeur et des croyances, étaient loin d'agir de la sorte! Comme toujours et partout ils *estampillaient* sur la pierre leurs actes et leur foi, leurs faits d'armes et leur gloire ! Eux, ayant la conscience de ce qu'ils valaient, voulaient s'éterniser, et s'adressaient à tous les arts pour les sauver de l'oubli.

A ce château de Blois, où j'ai trouvé tant de souve-

nirs *du pays !* et auquel je reviens aujourd'hui, le désir qu'ont toujours eu ses maîtres, porteurs du heaume ou de la couronne, de vivre plus que leur temps, se révèle partout. De cette vaste et royale demeure, peuplée d'ombres illustres et de quelques soldats qu'on y a casernés, s'élève incessamment une voix criant au milieu des ruines :

SOUVENEZ-VOUS!

Par un des rares beaux jours de ce mois d'octobre que nos devanciers aimaient à voir venir, à cause de ses chauds rayons de soleil et de ses joyeuses vendanges, *je me souvenais,* en regardant, sur les colonnes de l'édifice de Louis XII, les fleurs de lis et les hermines que la main des Vandales de 93 a mutilées et grattées, mais dont les traces sont toujours visibles; je laissais aller mes pensées... et toutes prenaient leur vol bien loin du présent!... Cependant, pour me faire redescendre les âges écoulés, et pour me rappeler à l'actualité, j'avais tout près de moi, dans la cour, de nouvelles recrues, des soldats tout novices, auxquels un sous-officier répétait d'une voix forte et condensée, *une, deux, une, deux,* pour leur enseigner la marche et *le pas ordinaire*... Les échos de cette cour ont entendu et redit bien des commandements divers! La chevalerie d'autrefois avait sans doute une *autre théorie* que celle de nos régiments d'aujourd'hui, mais elle n'avait pas un *autre courage*. Ce sont de vrais descendants, de vrais *continuateurs* des chevaliers, que ces intrépides et héroïques Français dont le sang vient

d'abreuver le sable africain ; et ces conscrits que je voyais tout près de moi, marcher si gauchement et manier si maladroitement le mousquet, auront aussi leur tour d'héroïsme et de gloire ; déjà ils les comprennent bien !

Quand l'exercice a été fini, je les ai vus rassemblés auprès de leur caporal, lisant à haute voix le journal arrivé le matin même de Paris, et qui racontait la sanglante et glorieuse affaire de Djamma-Chazaouat ; en écoutant ce récit, digne des temps chevaleresques, ce bulletin comme nous en lisions aux plus beaux jours de l'empire, ces jeunes paysans me semblaient grandir et perdre de leur air gauche et de leur maintien niais; et si Dieu m'eût donné le talent de peindre, j'aurais aimé à faire un tableau de ces hommes groupés près du portique de François Ier, et apprenant ainsi, par l'exemple de leurs camarades, à mourir plutôt que d'abaisser leur drapeau devant les hordes sauvages du désert.

J'étais encore à dessiner quelques détails de l'admirable architecture d'un des pavillons de Louis XII, la lecture du journal venait de finir, et quelques-uns des soldats qui l'avaient écoutée étaient maintenant derrière moi, regardant par-dessus mes épaules ce que j'esquissais dans mon album... L'un deux, un peu plus hardi que ses compagnons, me demanda, en portant la main à son bonnet de police, ce que je copiais là.

— Ce sont ces fleurs de lis et ces hermines que vous voyez sur cette colonne, répondis-je. Elles varient de

formes suivant les différents siècles, je veux les avoir toutes.

—*Des hermines et des fleurs de lis*, qu'est-ce que c'est que cela, monsieur ! me dit le plus jeune de ces hommes... Je n'en avons jamais vues.

— Eh oui, t'en as vu à Rennes... y en a encore queuques-unes au palais, s'empressa de dire un paysan un peu plus âgé.

— Ça se peut bien, repartit le jeune gars de Bretagne, mais je ne m'en souvenons plus...

Ces mots me serrèrent le cœur et m'attristèrent profondément... Là, dans cette enceinte *où il y avait eu pluie de fleurs de lis et d'hermines !* là, entre les ailes des bâtiments élevés par Louis XII, le père du peuple, et par François Ier, le roi chevalier, des Français, des Bretons ne connaissaient plus les glorieux symboles de la France et de la Bretagne ! Les fils ne savaient plus sous quels insignes leurs pères avaient combattu pour la patrie !!!

Oh ! ne trouvez-vous pas, comme moi, que cette ignorance est grandement triste ! Honte et ignominie aux iconoclastes politiques, aux profanateurs des insignes de la glorieuse France !

Si un de ces savants astrologues du passé, qui se mêlaient de prédire l'avenir aux rois et aux peuples, était venu annoncer à la reine Anne que *ces chères hermines de Bretagne* seraient un jour effacées des murailles où elle les faisait sculpter avec amour auprès des fleurs de lis de France, elle aurait, n'en doutez pas, chassé comme un fou, comme un faux et méchant

prophète, l'homme qui aurait prétendu lire dans les astres pareil sacrilége!...

Hélas! le sacrilége a été commis! et pas seulement dans une ville, mais dans toutes celles qui illustraient la France

Mais avant de raconter les jours de vandalisme et de désolation, le livre de M. de la Saussaye à la main, faisons voir à nos lecteurs le château de Blois dans tout l'éclat de la prospérité, dans toute la magnificence de la cour de Louis XII et d'Anne de Bretagne; ce règne a été, pour cette royale résidence, l'apogée de sa gloire. Nous choisissons entre mille passages pleins d'intérêt et de couleur historique, la réception faite à l'archiduc et à l'archiduchesse d'Autriche, par Louis, le père du peuple, et par sa digne compagne, la reine Anne, dont la Bretagne se souvient toujours.

« L'archiduc descendit de cheval à l'entrée du porche, et s'avança entre les haies d'archers et de suisses. La foule avait tellement envahi les avenues du château et le château lui-même, que l'archiduchesse ne put arriver en même temps que son époux.

» La salle où se tenait Louis XII était richement tendue; devant la cheminée, sur *un grand tapis velu,* était posée la chaire sur laquelle le roi était assis. Il avait auprès de lui le comte d'Angoulême, qui fut François Ier, le cardinal-légat Georges d'Amboise, et M. de Brienne. Nous prendrons le récit de l'entrevue des deux princes, dans la relation laissée par un écrivain qui en fut témoin, probablement un des hérauts d'armes de France, dont l'une des fonctions consistait,

comme on sait, à tenir registre des cérémonies de la cour :

« A l'entrée d'icelle salle, l'archiduc osta son bon- » net, et dit M. de Brienne au roy : *Sire, voilà mon-* » *sieur l'archiduc.* Et le roy en souriant respondit : » *Voilà un beau prince.* L'archiduc fit jusques à trois » honneurs avant qu'arriver au roy. Au commencement » que l'archiduc entra dans la salle, le roy se leva et » commença à marcher vers ledit archiduc à petits » pas; au second honneur que fit ce prince, le roy s'a- » vança et osta son bonnet, et au troisième honneur le » roi l'embrassa, puis parlèrent quelques mots assez » bas; ensuite le roy remit son bonnet, ledit archiduc » restant tousjours la teste nüe, sur quoy le roy le » pressa beaucoup de se couvrir, mais il respondit qu'il » estoit en son devoir, ils se mirent là-dessus encore » à parler ensemble. »

« L'archiduchesse, parvenue enfin à la porte du châ- » teau, y fut reçue par la duchesse de Nevers, made- » moiselle de Montpensier, madame de Rohan et un » grand nombre de femmes de la reine qui la condui- » sirent à l'appartement de Louis XII. A l'entrée, il » luy fut demandé à haute voix si elle baiseroit le roy, » de quoy elle demanda congé à l'évesque de Cordoue, » qui lui respondit qu'ouy (1)... Elle entra en la salle,

(1) Le salut se faisait alors en donnant un baiser sur la bouche. L'archiduchesse avait fait connaître, avant d'entrer en France, que la coutume d'Espagne n'était point que les femmes saluassent ainsi les hommes, *et qu'elle ne baiseroit que le roy.* (Cérem. françois, t. II, p. 174.) On va voir qu'elle fit une autre exception en faveur du jeune comte d'Angoulême, qui n'avait pas encore 7 ans.

» où dès que le roy sceut qu'elle venoit, il laissa l'ar-
» chiduc avec les autres seigneurs qui estoient là, et
» s'en vint au devant d'elle jusqu'à l'huys, tellement
» qu'elle n'eust le loisir que de luy faire deux honneurs,
» qu'elle fit bien bas, et là baisa le roy la teste nüe,
» puis la prit par le bras, la mit au dessus de luy (lui
» donna la droite), et la mena le long de la salle jusques
» au lieu où estoit sa chaire, où il trouva l'archiduc et
» monseigneur d'Angoulesme, lequel l'archiduchesse
» baisa. Puis dit le roy : *Madame, je sçay bien que*
» *vous ne demandez qu'à estre entre vous femmes, al-*
» *lez-vous-en voir ma femme et nous laissez icy entre*
» *nous hommes.*

« L'archiduchesse s'étant retirée, se dirigea vers les
» appartements de la reyne ; mais la foule estoit tou-
» jours si grande qu'elle eut beaucoup de peine à y
» arriver. » Je laisse le chroniqueur continuer son ré-
cit que je me contente seulement d'abréger par quel-
ques coupures.

« La reyne estoit assise en sa chaire, devant la che-
» minée, sous le dosselet (le manteau en étoffe), ayant
» auprès d'elle le prince d'Orange et autres grands per-
» sonnages, qui seroient longs à raconter. Dès que la
» reyne aperçeust l'archiduchesse, elle se leva debout,
» et ladite dame lui fit l'honneur seulement en pliant
» le genoüil, madame de Bourbon, qui la tenoit par le
» bras, le fit jusques à terre, et acheva ses deux hon-
» neurs un peu plus bas ; la reyne ne marcha au devant
» d'elle que deux ou trois pas, puis la baisa en lui fai-
» sant très-bonne chère et grand accueil, lui donnant

» à entendre qu'elle estoit très-aise de sa venue..... Au
» bout du tapis, sur quoy estoit la chaire de la reyne,
» estoient mesdames la duchesse d'Alençon et comtesse
» d'Angoulesme, et un peu plus derrière estoient ma-
» demoiselle de Foix et la comtesse de Dunois. Tout
» au long de la parroy de la salle estoient toutes femmes.
» L'archiduchesse baisa les quatre dames dessus nom-
» mées et non pas les autres femmes, parce que madame
» de Bourbon l'en empescha, car elle n'eust eu jamais
» fait. De là elle passa devant la reyne, en lui faisant
» derechef l'honneur, et se retira en son logis..... A
» l'huys de la salle, devant sa chambre, elle trouva
» madame Claude que portait la fille de madame de
» Tournon... laquelle dame Claude estoit accompagnée
» de madame d'Angoulesme, mademoiselle Anne d'A-
» lençon et la duchesse de Valentinois, et après cela
» madame de Tournon, avec quatre ou cinq femmes
» de grande apparence, et après ce, y avoit vingt ou
» vingt-quatre petites filles, dont la plus agée n'avoit
» que treize ans, avec une damoiselle qui les gouver-
» noit. La petite Madame Claude se prit si fort à crier
» que l'on ne lui dit point pour lors le Dieu-gard, et
» ne fut fait là aucun honneur : mais fut portée la
» petite dame en sa chambre.

« La grande salle par où entrèrent les archiduc et
» archiduchesse estoit fort grande, et estoit tendüe
» d'une tapisserie de la destruction de Troye, et pareil-
» lement une chapelle qui estoit au bout de ladite salle.
» La salle où mangeoit le roy, et où se trouvoit l'archi-
» duchesse, estoit tendüe d'une tapisserie qu'on appe-

» loit la tapisserie de Fromigny (1), sur la cheminée
» avoit un dosselet de drap d'or frizé, bien riche. Au
» plancher de cette salle pendoient deux chandeliers
» merveilleusement gros, qui estoient d'argent et en
» croix, pour mettre à chacun quatre flambeaux, les-
» quels chandeliers pendoient à de grosses chaisnes
» d'argent... Au bout de la salle estoit la chambre de
» l'archiduchesse où lesdits sieur et dame couchoient,
» laquelle estoit tendüe de drap d'or ras, rouge et noir,
» avec deux licts de camp, dont celuy où ils couchoient
» estoit d'or trait, les rideaux de mesme, doublez de
» damas blanc, et par dessus ce lict de camp estoit tendu
» un grand ciel de drap d'or frizé, les rideaux de taffe-
» tas jaune et rouge. A l'autre bout de cette chambre
» y avoit un autre lict de camp, de drap d'or frizé, les
» rideaux de mesme, doublez aussi de damas blanc;
» sur les deux licts y avoit des couvertures de mesme,
» et par dessous des draps de toile de Hollande. Tout
» à l'entour desdits licts de camp, et sur le buffet, es-
» toient des tapis de drap d'or de mesme que ladite
» chambre. Au coin du lict y avoit une chaire dorée,
» fort bien menuisée et ouvrée, venant d'Italie, dont
» le fond estoit couvert de drap d'or frangé, tout à l'en-
» tour, de grandes franges d'or et d'argent (2). Devant

(1) Cette tapisserie représentait probablement la célèbre bataille de Fromigny, qui acheva la ruine des Anglais en France.

(2) Louis XII fit venir plus tard d'Italie des ouvriers pour exécuter les ouvrages en bois sculpté dont il décorait son château. Nous voyons sous le n° 3211 (1510) des Archives Joursanvault, que Dominique de Cortone, menuisier italien, était logé au château même.

» le feu y avoit une autre chaire, couverte aussi de drap » d'or, et un tapis de pareille étoffe par dessus, de » mesme la chambre, et largement des carreaux pour » se seoir. Outre ce, y avoit une autre chambre tendüe » de veloux cramoisy brodé de K et de A couronnez (1), » pareillement le tour du chalit de la couchette, le » tapis sur le buffet de mesme; parmi ladite chambre » y avoit largement des tabourets couverts de veloux » verd; et sur la couchette y avoit un pavillon mer- » veilleusement beau et bien fait, qui estoit de soye, » en manières de bourses faites sur des planchettes. » Ce fut l'une des pièces que l'archiduchesse estima » autant que tous les autres accoustremens de son logis, » non tant pour la richesse que pour la rareté et déli- » catesse de son ouvrage. Outre ladite chambre y en » avoit une tendüe de satin cramoisy brodé de corde- » lières et orangé aux armes de Bretagne...

» En haut, vers les galetas, étoit logée madame de » Halluyn (2), en la chambre de laquelle estoit tendüe » une tapisserie de damas gris et jaune semée de S de » veloux noir brodez (3)...

» Au logis du seigneur de Bourbon, qui estoit sous » celui de l'archiduc, y avoit une salle tendüe de belle

(1) Initiales de *Karolus* et d'*Anna*. — C'était sans doute la chambre qu'occupaient Charles VIII et Anne de Bretagne quand ils venaient à Blois.

(2) Dame d'honneur de l'archiduchesse.

(3) Cet appartement avait conservé la tenture de deuil de Valentine de Milan. Les S signifiaient que *Seule, Souvent Se Souciait et Soupirait.* (Voir Brantôme, Discours sur Catherine de Médicis.)

» tapisserie à personnages, et pareillement la chambre
» dudit seigneur de Bourbon, dont le tour du lict estoit
» de satin cramoisy broché d'or, fait par brodeur, en
» formes de langues de feu. Au milieu duquel lict, et
» aux quatre coins, y avoit en un rondeau un lion
» heaumé (casqué), tout couvert de perles, ce qui estoit
» bien cousté fort riche à voir; et disoit-on, qu'il avoit
» de quarante à cinquante mille ducats (3)...

» Il faut noter que la plupart des tapisseries dessus
» dites, estoient aussi fraisches que toutes neuves;
» celles qui estoient tendües tant aux logements du roy
» et de la reyne que desdits archiduc et archiduchesse,
» estoient toutes pleines d'or et de draps de soye, et en
» avoient d'autres dessous, à personnages et histoires,
» presque aussi riches que celles qui estoient dessus...
» à la vérité il y avoit si grand nombre de tapis velus,
» riches tapisseries et licts de camp de drap d'or et de
» soye, qu'il n'y avoit chambre ny garde-robe qui
» n'en fust pleine. »

« L'archiduc soupa avec les sieurs de Nevers, de Ligny et le comte Palatin. Quant au roi, qui étoit fort pieux, comme c'étoit la veille de la *Nostre-Dame des Advents,* il jeûnoit au pain et à l'eau, et il se retira de bonne heure. L'archiduchesse se tint dans sa chambre; vers les sept heures on lui porta des confitures avec le cérémonial suivant :

(1) Cette somme paraît évidemment exagérée. Les ducats d'Italie couraient en France, sous Louis XII, pour 37 sols ou 37 sols 6 den., selon leur poids, qui variait de 2 den. 19 gr. à 2 den. 18. Les 50,000 ducats, en les mettant à 37 sols, auraient valu 92,500 livres tournois, qui représentent environ 370,000.

« Premièrement, y avoit un des maistres d'hostel
» du roy qui alloit devant ; après, six petits pages
» vestus de damas jaunes, bordé de veloux cramoisy,
» qui tenoient chacun un chandelier d'or avec un
» flambeau de cire vierge, et après eux, madame de
» Bourbon portoit une grande boitte d'or pleine de di-
» vérses boittes de confitures. Puis venoit madame
» d'Angoulesme, portant une autre boitte d'or pleine
» de serviettes. Après, madame de Nevers, portant
» une autre boitte d'or pleine de couteaux et de four-
» chettes qui avoient les manches d'or. Puis venoient
» la duchesse de Valentinois et mademoiselle de Foix,
» tenant chacune un drageoir, en leurs mains, pleins
» de diverses dragées, dont l'un estoient merveilleuse-
» ment beau, l'autre estoit d'argent doré, qui estoit si
» grand que quand on le tenoit à la main il touchoit
» presque jusques à terre. Et après ces choses vindrent
» cinq ou six gentilshommes, chacun tenant deux pots
» d'or pleins de toutes sortes de confitures. Et puis mar-
» choit l'apoticaire de la reyne, qui tenoit en ses mains
» des bougies de cire vierge avec un chandelier d'or ;
» mais il n'entra dans la chambre de l'archiduchesse
» que les dames dessus dites... ce qu'apportoient les
» gentilshommes fut pris à l'huys par aucunes dames
» servant les dames susdites... et fut le tout mis tant
» sur le buffet que sur les licts. »

» On apporta aussi, en cérémonie, les linges de lict
» et de toilette, *les rechauffouers, bassinoires et autres*
» *choses servant à ladite chambre, le tout d'argent.*
» Les concierges et tapissiers du château apportèrent

» un grand coffre couvert de veloux vert, qui con-
» tenoit les objets suivants : « Premièrement, quatre
» miroüers enchassez en argent doré, trois pots où
» estoient les éponges et lessive, trois chandeliers à
» queüe, à mettre des bougies, trois paires de vergettes
» dont les manches estoient de veloux cramoisy, trois
» pelotons (petites pelottes) de satin cramoisy, et large-
» ment papiers pleins d'épingles. Item : trois étuys,
» couverts de veloux cramoisy, tous pleins de peignes,
» une grande poignée de bougies, un drap pour servir
» de drap de pied, de toilette (petite toile) de Hollande,
» et largement des couvrechefs de toilette. »

« Le chroniqueur anonyme qui nous sert depuis quelque temps de guide, véritable Dangeau de l'époque, occupé seulement du cérémonial de la cour, déclare que pendant les cinq jours que passèrent à Blois l'archiduc et l'archiduchesse d'Autriche, *il ne se fit chose de mémoire*. Les offices de Saint-Sauveur prirent la plus grande partie du lendemain de l'arrivée, jour de la Bonne-Dame de décembre ; les jours suivants, le temps était si mauvais qu'il n'y eut pas moyen de donner des fêtes au dehors. Le roi et l'archiduc essayèrent, par deux fois, de la chasse à l'oiseau ; mais la pluie les empêcha d'y prendre plaisir. On passait le temps à se visiter, on donnait de grands et magnifiques festins au château ; le soir, après souper, on dansait pendant trois heures ; après quoi, chacun prenait congé *avec de forts grands adieux et révérences, et cinq journées se passèrent en tels complimens.* « Sa Majesté prenoit grand plaisir à
« voir l'archiduc et à l'entretenir de discours beaux et

« grands, et l'archiduc, de sa part, estant fort gracieux, « ne manquoit en rien de son devoir. La reyne et l'ar- « chiduchesse s'entrevirent souvent, ainsi que leurs « dames et damoiselles, tant le long du jour que aux « soirs, ès danses ordinaires qui se faisoient; puis estant « retirées, estoient servies de confitures très-excel- « lentes et magnifiques (1). »

« Quoi qu'en dise notre auteur, il se fit *chose digne de mémoire* pendant le séjour de l'archiduc. Un traité signé à Blois, le 13 décembre 1501, par les deux princes, nous apprend que toutes les questions relatives à la politique avec l'Autriche avaient été discutées entre eux, et ce fut là, sans doute, le sujet des discours *beaux et grands*, de Louis XII. Différentes modifications et explications furent apportées au traité de Trente; on fixa à 4 ou 500, 000 fr. les subsides que fournirait le roi de France à l'empereur d'Autriche pour la guerre contre *le Turc*, et à 200,000 fr. les prétentions de Maximilien, y compris les 80,000 écus pour l'investiture du duché de Milan (2).

» Le dimanche, 12 décembre, le roi et l'archiduc avaient entendu la messe célébrée dans la chapelle de Saint-Calais, par l'archevêque de Cambray, et avaient juré, sur le *corpus Domini* (l'hostie consacrée), le roi

(1) Le cérémonial français, t. II, p. 727 à 735. — Jean d'Auton (t. II, p. 77) et Saint-Gelais (p. 165) parlent de joûtes et de tournois qui auraient eu lieu pendant le séjour de l'archiduc; mais il est permis de croire mieux informé l'auteur de la relation circonstanciée qui nous a servi de guide.

(2) Dumont, t. IV, part. 1re, p. 17.

en son nom, et l'archiduc au nom de son père, la paix *entre les deux grands rois des Romains et de France* (1).

« Le lundi, après le dîner, l'archiduc et l'archiduchesse se disposèrent à partir et prirent congé de Louis XII, qui les avait, dit Jean d'Auton, *doucement accueillis, amiablement reçus et triomphalement traités* (2). « Le roi, ajoute Saint-Gelais, leur monstra si » très-grand semblant d'amour, que par noblesse et » honnesteté de cœur, il les obligeoit envers luy de leur » en souvenir toute leur vie (3). »

« Peu après le départ de l'archiduc d'Autriche, arriva au château un envoyé de Ladislas, roi de Hongrie, avec mission de voir mesdames Germaine et Anne de Foix, l'une nièce du roi, l'autre cousine de la reine, et d'en rapporter les portraits. Des négociations pour le mariage de Ladislas avec l'une d'elles avaient été entamées l'année précédente par des ambassadeurs que Louis XII avait chargés de conclure un traité d'alliance avec ce monarque. Le roi procura à l'envoyé, dit Jean d'Auton, *la vue desdites damoiselles et les pourtraictures d'icelles prises sur le vif*. Mais le roi de Hongrie se trouva fort embarrassé, en présence de *beautés tant singulières*, quand les portraits lui furent remis. « Sa » vue fut souvente fois et longuement embesognée. A » la fois l'une luy disoit, et puis s'arrestoit à l'autre, » et comme celuy qui de deux choses de très-excellent

(1) Molinet, ch. CCCXV.

(2) T. II, p. 77.

(3) Saint-Gelais, p. 165.

» prix avoit le choix, estoit en diverses pensées sans » savoir à laquelle se devoit attacher. » A la fin, pourtant, il se décida pour Anne de Foix, et envoya à Blois des ambassadeurs qui, avec le cardinal d'Amboise, le chancelier Guy de Rochefort, Pierre de Rohan et Valeran de Saintes, dressèrent les articles du contrat de mariage. Le comte Stéphane épousa, par procuration, Anne de Foix, qui, dès lors, tint état de reine au château, d'où elle ne partit qu'au mois de mai suivant. Ce mariage et ce départ causèrent grand déplaisir au comte de Dunois, qui éprouvait pour Anne un vif amour et qui avait fait, pour obtenir sa main, d'inutiles démarches auprès du roi. »

Nous venons tout à l'heure de copier ces lignes écrites par Saint-Gelais, en parlant de l'accueil amical et splendide que fit Louis XII à l'archiduc et à l'archiduchesse d'Autriche :

LE ROY LEUR MONSTRA SI TRÈS-GRAND SEMBLANT D'AMOUR, QUE PAR NOBLESSE ET HONNESTETÉ DE CŒUR, IL LES OBLIGEOIT DE LEUR EN SOUVENIR TOUTE LEUR VIE.

Ces paroles me font souvenir du propos d'un homme à jamais regrettable comme type d'honneur et de loyauté, du duc de Rivière, ami du roi Charles X et gouverneur de Monseigneur le duc de Bordeaux. Il était venu en Bretagne pour inaugurer, au nom du roi, le monument que nous avions élevé à la mémoire du général Charette. Avant de nous rendre à Légé, le duc de Rivière, le vicomte Alban de Villeneuve, de Bargemont, préfet de la Loire-Inférieure, le baron de

Charette, neveu du général vendéen, et moi, secrétaire de la commission formée à Nantes pour l'érection de ce monument, nous allâmes visiter l'abbaye de Meilleraie, habitée alors par plus de deux cents trappistes.

Pendant le trajet, notre conversation alla, comme d'ordinaire, du passé au présent et du présent à l'avenir. Bien des choses diverses, bien des hommes différents nous occupèrent tour à tour; c'était l'époque où le royal frère de Louis XVIII changeait, à l'égard du duc d'Orléans, la politique de la cour, le moment où Charles X comblait de ses bontés une famille longtemps hostile à la branche aînée. Je me rappelle qu'en écoutant le récit que nous faisait le noble duc de toutes les gracieusetés du roi envers son cousin, je m'étonnai de cette politique de bienfaits et d'incessants égards.

« Le roi, mon maître, me répondit M. de Rivière, est convaincu que cette manière d'agir est la meilleure de toutes, et lorsque des personnes méfiantes lui expriment quelques craintes, il répond toujours : « Si » le Palais-Royal ne nous a pas toujours été ami, je le » tiens maintenant; car je ne laisserai rien à désirer ni » à mon cousin ni à ma cousine. Je ne leur laisserai » rien me demander; j'irai au-devant de tout ce qu'ils » peuvent vouloir. Avec cette politique de famille, » comment voulez-vous qu'ils ne soient pas à nous? »

Charles X, comme Louis XII, pensait *qu'en monstrant si très-grand semblant d'amour, il obligeoit de se souvenir toute la vie.*

V.

Sortons de notre époque, et pour que la tristesse ne nous gagne pas, remontons dans le passé : nous verrons comme alors on savait aimer ses rois.

« Louis XII, qui était allé passer l'hiver à Paris, y retomba malade, et les médecins lui ayant conseillé le changement d'air, il revint à Blois; mais une rechute, plus grave que la première, mit ses jours en danger. Maître Jean Cherée, son confesseur, fut appelé de Paris en toute hâte; le roi reçut les sacrements de l'Eglise et fit son testament en présence de messire Gui de Rochefort, son chancelier, et de Florimond Robertes, secrétaire des finances. Le pape, à la prière de la reine, ordonna des processions générales et déclara : « que tous confès et repentans qui prieroient » Dieu pour le roi et sa santé, gagneroient les grands » pardons comme en l'an de Jubilé. » Le cardinal d'Amboise fit un pèlerinage à Notre-Dame-de-Cléry; le sire de la Tremouille voua son maître à Notre-Dame-de-Liesse et promit d'y aller à pied; le roi se voua lui-même à la sainte hostie de Dijon, il lui envoya sa couronne et *il faisoit tout devoir possible,* dit Jean de Saint-Gelais, pour mettre Dieu de son côté. La reine ne quittait pas la chambre de Louis XII, lui prodi-

guant les soins les plus empressés, et donnant les témoignages de la plus vive douleur. « Ce seroit chose
» incroyable, ajoute Saint-Gelais, d'escrire ni ra-
» compter les plainctes qui se faisoient par tout le
» royaume de France, pour le regret que chascun
» avoit du mal de son bon roy. On eust veu et jour et
» nuict à Blois, à Amboise et à Tours, et partout
» ailleurs, hommes et femmes aller pieds nuds par les
» églises et aux saincts lieux, afin d'impétrer envers
» la divine clémence, grâce de santé et de conva-
» lescence à celuy que l'on avoit si très-grand peur de
» perdre, comme s'il eust esté père d'un chascun. Et
» ne fault révoquer en doubte que la prière de tant
» de bonnes gens et du peuple, lequel si très humble-
» ment en faisoit à Dieu supplications et requestes,
» tant en procession générale qu'autrement, ne fut
» cause d'encliner la divine grâce à luy donner santé,
» car nulle aide humaine ne l'eust sceu faire. »

« Le roi, rétabli contre toute espérance, parut vouloir rompre les engagements du traité de Blois qui avait causé en France une douleur universelle. Il avait compris toute la faute qu'il avait commise, et son testament, daté du 31 mai, en offre la meilleure preuve. Dans cet acte, il revient à la véritable politique qu'il convenait de suivre dans l'intérêt du royaume, en recommandant le mariage de sa fille unique avec l'héritier présomptif de la couronne, François de Valois, comte d'Angoulême.

» Ce changement dans la politique de la cour de France engagea sans doute le roi à se rendre au château

d'Amboise où la comtesse d'Angoulême résidait avec son fils. Pendant ce temps, l'Angleterre, voulant tirer parti du refroidissement de Louis XII à l'égard de l'Autriche, envoya le duc de Sommerset à Blois, en ambassade extraordinaire, pour proposer le mariage de Henri VII avec Marguerite d'Angoulême. Louis XII en ayant référé à son conseil, il fut décidé, d'un commun accord, que cette alliance devait être refusée comme offrant les mêmes dangers pour la France que celle avec la maison d'Autriche, si le roi mourait sans laisser d'enfants mâles, et si le comte d'Angoulême ne donnait pas non plus d'héritiers à la couronne. Un nouveau rapprochement eut lieu entre la cour et Louise de Savoie; cette princesse vint demeurer aux Montils, avec son fils, tandis que Louis XII lui-même quittait Blois pour aller à son château de Madou, situé tout près de celui des Montils. La reine était, pendant ce temps, dans son duché de Bretagne; l'absence de l'alliée dévouée de la maison d'Autriche ne devait pas avoir une médiocre influence sur la marche ferme et intelligente que prenait la politique de Louis XII. »

Les Montils ne ressemblent plus à une résidence royale. L'antique petite ville, habituée jadis à héberger dans son château d'augustes hôtes, n'est plus qu'un bourg vulgaire, illustré par une grosse tour pittoresquement assise dans sa puissance sur la crête d'un coteau dominant une délicieuse vallée arrosée par deux rivières qui ont l'air de jouer dans les prairies qu'elles fertilisent. Une porte de ville et quelques débris d'épaisses murailles attestent une forteresse. Dans

ce château fort, Valentine de Milan a pleuré son époux traîtreusement occis. Madame Louët, auquel appartiennent ces vieux débris, les respecte et les conserve; on a trouvé au pied de la grosse tour, enfoui sous terre, un beau plat d'argent aux armes de France et du duché de Milan.

Le curé des Montils m'a aussi montré des pièces de monnaie aux hermines de Bretagne, ramassées parmi ces ruines. La bonne reine Anne les aura laissées tomber de son aumônière en secourant les nécessiteux du pays.

Alix de Bretagne, épouse de Jean de Châtillon, comte de Blois, fonda aux Montils un hôpital et ordonna que son cœur fût inhumé dans la chapelle du château... Ah! comme le temps et les hommes se jouent des volontés royales! La chapelle où Alix, bienfaitrice du pays, avait voulu que son cœur demeurât à jamais, est détruite... et le petit morceau de mur, dans lequel on croit qu'a reposé le cœur de la princesse, est devenu... Je m'arrête, la profanation ne pouvait pas aller plus loin!

Les ruines de cet hospice élevé pour les pèlerins allant aux saints lieux, ou revenant de leurs pieux voyages, se réduisent aujourd'hui à une voûte et à quelques pans de murailles attenantes à celles du château.

Louis XI, malade, s'est arrêté aux Montils et y a promulgué un édit que l'on cite encore.

« Au retour d'une campagne contre les Vénitiens, Louis XII maria, à Blois, le 2 décembre de l'année

1500, Charles, duc d'Alençon, dernier rejeton de cette branche royale, avec Marguerite d'Angoulême. Le roi et la reine firent les noces *en aussi grand triomphe et hault estat* que si Marguerite eût été leur propre fille. Le mariage fut célébré à Saint-Sauveur par l'archevèque de Sens; le roi conduisit et ramena la mariée. Le dîner eut lieu ensuite dans la grande salle du château, laquelle dit Saint-Gelais, *est des plus grandes que l'on face*. Outre la table royale où se tenaient les princes et princesses et les ambassadeurs des souverains étrangers, la salle était remplie d'autres tables pour les seigneurs, gentilshommes, dames et demoiselles de la cour. Le roi n'assista pas au diner et mangea seul dans ses appartements, selon l'étiquette en usage; la table royale était présidée par la reine. Il n'y avait de couverts que d'un seul côté. A droite de la reine, à une certaine distance, était la nouvelle mariée; après elle on avait placé l'archevèque de Sens, l'ambassadeur du pape, et ceux d'Autriche et d'Arragon. A gauche, et à quelque distance de la reine, se tenait la *vieille dame de Bourbon;* puis venaient la duchesse d'Alençon, la jeune duchesse de Bourbon, madame d'Angoulême et les autres princesses du sang. La reine, la mariée et la douairière de Bourbon étaient servies en vaisselle d'or, ainsi que les ambassadeurs; les autres convives avaient de la vaisselle d'argent. Pendant le repas, la reine remit aux hérauts et trompettes un grand vase d'argent doré, rempli de monnaie pour être jeté au peuple en criant : *Largesse!* »

VI.

Toute cette vie royale de Louis XII est mêlée de traverses et de fêtes, de soins pacifiques pour améliorer l'état du peuple, et de batailles pour ajouter à la puissance du beau royaume de France. Pendant ces vicissitudes, ces transitions de la paix à la guerre et de la guerre à la paix, Anne de Bretagne passait presque tout son temps au château de Blois. Ses journées s'écoulaient, remplies de bonnes œuvres et d'encouragements aux beaux-arts. Elle aimait les livres et les fleurs, les jardins de son palais étaient renommés les plus beaux de son siècle. Ils s'étendaient dans l'avant-cour, que l'on appelait autrefois la basse-cour, et qui porte aujourd'hui le nom de Place-du-Château.

« La place qui se trouve aujourd'hui entre la façade du nord et l'église des Jésuites, faisait partie du jardin bas du château. On communiquait au jardin haut par un pont de pierre jeté entre la terrasse voisine des fossés, nommée l'*Eperon*, à cause de sa forme, et le pavillon septentrional de l'aile de Gaston. Avant les constructions de ce prince, le pont était surmonté d'une galerie que l'on appelait la *Galerie des Cerfs*, parce que plusieurs bas-reliefs, représentant ces ani-

maux, avaient été employés dans sa décoration. Un pont-levis, placé à son extrémité, du côté des jardins, pouvait l'en isoler à volonté. Au-dessous de la galerie était un parterre, orné d'un petit édifice que l'on voit dans les dessins de du Cerceau, et séparé du jardin par les fossés d'enceinte.

« ... Le jardin hault estoit fort bien dressé par grands » compartiments de toutes sortes de figures, avec des » allées de meuriers blancs et des palissades de cou- » driers. Deux grands berceaux de charpenterie sépa- » roient toute la longueur du jardin, et dans les quatre » angles des allées, où ces berceaux se croisent il y » avoit quatre cabinetz de même charpenterie.

» Les jardins bas étoient séparez en plusieurs jar- » dins particuliers par des galleries et par des loge- » ments pour des officiers. Il y avoit tout autour des » berceaux et des cabinetz de charpente. C'estoit le » lieu où le roy Louis XII et la reyne Anne faisoient » leurs plus ordinaires promenades.

» Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit dans ce mesme » jardin, à l'endroit où se croisent les allées du milieu, » un édifice de forme octogone, de plus de sept thoises » de diamètre et de plus de neuf thoises de haut, avec » quatre enfoncemens en forme de niches dans les » quatre angles des allées. Ce bastiment estoit de char- » pente, mais d'un bois extraordinairement bien tra- » vaillé. On y voyoit particulièrement la cordelière qui » régnoit tout autour en forme de cordon ; car la reyne » affectoit de la mettre non-seulement à ses armes et » à ses chiffres, mais de la faire représenter en diverses

» manières dans tous les ouvrages qu'on faisoit pour » elle. »

Lorsque la cour de Rome lança les foudres de l'interdit contre le roi de France, la pieuse Anne de Bretagne passait presque toutes ses journées dans cette fraîche et poétique retraite, priant Dieu de détourner sa colère du royaume de saint Louis.

Cette reine dont la sagesse égalait la bonté et dont l'esprit était aussi élevé que le cœur ; cette femme, qui avait fait le bonheur de deux rois, le 2 janvier 1514, eut une violente attaque de la maladie à laquelle elle succomba peu de jours après.

« Anne de Bretagne, par son mérite et sa beauté, avait su fixer l'inconstance première de Louis XII dans ses affections. *Il l'avoit si tant aimée*, dit Seyssel, *qu'il avoit déposé en elle tous ses plaisirs et toutes ses délices;* aussi lui donna-il, à sa mort, les témoignages d'une affliction profonde ; il voulut porter le deuil en noir, contre l'usage, et il resta trois jours enfermé dans son cabinet, sans voir personne. Il chassa de la cour tous les *violons, comédiens et batteleurs*, et défendit que nul *ne parlast à luy s'il n'estoit vestu de drap noir*.

» Peu après le trépas de la reine, André de la Vigne, son secrétaire, avait composé plusieurs rondeaux *en forme d'épitaphe et complainte de mort*. Le plus original d'entre eux est celui sous le titre : *Rondeau de l'esprit et du cueur du roy, sur le trespas de la royne, en forme de dyalogue*, dans lequel l'esprit parle au cœur *en manière de reconfort*. Mais les poésies d'André

de la Vigne sont si mauvaises, que nous n'avons pas le courage de transcrire plus de deux quatrains, empruntés à un autre rondeau intitulé : *La déploracion, au chasteau de Bloys, des lieux où la royne fréquentoit le plus souvent.*

AV JARDIN ET GALLERIE DES CERFS.

Pauvre jardin et gallerie gente
De tristesse fault que vous pourvoyez,
Puisque perdez vostre royne et régente
Par mort cruelle ainsi que vous voyez.

AV CHASTEAV DE BLOYS.

Chasteau de Bloys de larmoyer ne cesse
Et prends le temps tel que tu trouveras,
Car je suis seur queune telle maîtresse
Que tu avoys, plus ne trouveras.

» Le corps de la reine resta exposé dans la chambre où elle mourut, depuis le lundi 9 janvier, jusqu'au samedi suivant. Il était entouré de dames, de seigneurs, et d'un grand nombre de religieux, priant nuit et jour et récitant les vigiles et vêpres des morts.

» Le samedi, le corps fut porté dans la *salle d'honneur, au corps de la maison neuf sur le devant du chasteau,* où on le laissa jusqu'au lundi suivant. Cette salle était ornée d'une tapisserie *ouvrée sur soye et fil d'or, historiée de l'histoyre de la vengeance de Nostre Seigneur et destruction de Jherusalem que fit Titus et Vespasien.* Le corps de la reine, en habits royaux, était exposé sur un lit de parade, couvert d'un drap

d'or de trente-six aunes de long et fourré d'hermine. Le ciel et le dossier du lit étaient de drap d'or, *frangé de soye rouge*. La reine était couchée les mains jointes, revêtue de gants blancs, et sa couronne sur la tête qui était soutenue sur un coussin et un carreau de drap d'or. Elle avait une robe et un corsage en velours pourpre, fourré d'hermine, et des manchons en drap d'or garni de pierreries. Un grand manteau, aussi en velours pourpre, fourré d'hermine, était attaché sur ses épaules. A droite et à gauche on avait mis deux coussins de drap d'or, l'un pour le sceptre, l'autre pour la main de justice. Au pied du lit, sur un grand carreau, était placé un crucifix d'or, et, à côté, deux bénitiers et deux aspersoirs d'argent.

» A cet endroit du manuscrit de Bretagne, se trouve une miniature, très-bien exécutée, représentant la reine sur son lit de parade, autour duquel sont agenouillés ses hérauts d'armes et un grand nombre de religieuses dont il n'est pas question dans le récit.

» Le lundi soir, huitième jour depuis la mort de la reine, son corps fut enlevé du lit de parade et déposé dans le cercueil, en présence de madame de Mailly, dame d'honneur, de madame de Soubise, dame d'atours, et des autres dames de la cour. Les officiers de sa maison étaient également présents, ainsi que les trois hérauts d'armes, Bretagne, Rennes et Hennebon. On remarqua avec étonnement que les traits de la reine n'avaient encore éprouvé aucune altération, et chacun disait que pour avoir tant aimé et servi Dieu

pendant sa vie, Dieu lui préservait sa beauté des outrages de la mort.

« Lors, fut là, continue Bretagne, grand pitié et
» grans regrectz, force pleurs et lamentacions, et à
» hault cry quant vint à luy couvrir la face ; car l'un
» criait : *Ha Noble dame !* autres : *Ha souveraine et no-*
» *table princesse, faut-il pour jamais perdre la veue de*
» *vostre noble face!* Plusieurs luy touchoient, les ungs
» au corps, les autres à la face, les ungs bésoient le
» cercueil, les autres le suaire, et par plusieurs foiz
» sur cette noble face descouverte, et moult longue-
» ment durèrent les pleurs et les criz. »

Le corps de la reine resta dans la salle de deuil jusqu'au vendredi 3 février, qu'il fut transporté à l'église Saint-Sauveur, vers deux heures du soir. Ce transport, fait avec grande cérémonie, rappelle, dans ses détails, l'arrivée du corps de Charles VII dans la même église. Il n'y a de différence que dans les noms des personnages officiels qui accompagnèrent le convoi, et nous ne nous arrèterons pas plus longtemps à cette partie de la relation de Bretagne qu'il a traitée fort longuement, en sa qualité d'historien du cérémonial de la cour.

« Arrivé dans l'église, le corps fut mis sous une chapelle ardente, dont une miniature offre la représentation. On voyait autour de cette chapelle deux mille cierges allumés. Après les vigiles des morts et le service qui fut célébré par le cardinal de Bayeux, le cortége retourna au château, à l'exception du prince de Chalais, chevalier d'honneur de la reine, des dames

d'honneur, du grand-maître, du grand-écuyer et autres maîtres-d'hôtel, des rois et hérauts d'armes qui demeurèrent auprès du corps. »

La douleur qui éclata à Blois, lors de la mort de la *bonne reine Anne*, eut des échos dans tout le royaume de France, mais nulle part ils ne furent aussi vrais, aussi lamentables qu'au pays qui avait vu naître cette illustre princesse, et qui, depuis, a donné le jour à Charette, à Georges Cadoudal et à Chateaubriand. Mémoire de rois et de reines se gardait jadis parmi le peuple : c'était le temps du culte de la royauté. Aujourd'hui, les intérêts matériels ont tué les sentiments : c'est le culte de l'égoïsme, tout se dessèche et tombe en poudre qu'emporte le vent.

Après la mort de la reine Anne, les souvenirs bretons deviennent rares au château de Blois; cependant, en perdant cette grande et illustre princesse, le pays blésois n'avait pas rompu tout lien avec notre Bretagne : Claude de France rattachait encore les deux pays.

Née dans le Blésois, Claude n'avait jamais voulu quitter les lieux où elle avait reçu le jour ; une touchante conformité de caractère la liait aux habitants ; là où elle avait vu aimer et bénir son père et sa mère, elle se plaisait plus que partout ailleurs.

La fille d'Anne de Bretagne mourut à l'âge de vingt-cinq ans, le 20 juillet 1504. « Fatale année pour la France, dit un historien, car elle perdit en quelques mois le duché de Milan, deux armées et sa reine.... »

Après l'assassinat exécuté en 1407, par les ordres de Jean de Bourgogne, qui avait hérité de la haine de

son père pour Louis d'Orléans, Valentine de Milan, dont la tendresse conjugale est demeurée célèbre, ayant sollicité en vain la punition du meurtrier, vint, avec ses enfants, se retirer au château de Blois. A la nouvelle de la mort de son mari, elle y avait déjà envoyé ses deux aînés, dont le plus âgé, qui avait à peine quinze ans, était héritier du comté. Elle leur avait recommandé de se tenir sur leur gardes et de se mettre en état de faire une vigoureuse défense, car le duc de Bourgogne, non content de l'impunité qui lui était assurée, semblait encore menacer la famille de sa victime. La duchesse, à son arrivée à Blois, continua à faire fortifier le château ; les chroniques contemporaines ne nous apprendraient pas ce fait qu'il nous serait révélé par le grand nombre de pièces conservées dans les *Archives du Joursauvault,* et relatives au paiement de la garnison. (1)

« Ce fut à son retour de Blois que la duchesse d'Orléans prit pour emblème une *chantepleure* (un arrosoir) entre deux S, initiales de *soupir* et *soucy,* et la mélancolique devise :

RIEN NE M'EST PLUS,
PLUS NE M'EST RIEN,

que l'on voyait répétée sur les murs tendus de noir de tous ses appartements (2).

(1) Le moine de Saint-Denis, liv. XXVII, ch. 271. — Monstrelet, ch. XXXVII. — *Arch. Journ.*, n° 3159.

(2) Brantôme, *Dames illustres.* — Cl. Paradin, *Devises héroïques,* page 55.

» Valentine, du fond de sa retraite, ne cessait de demander justice ; elle alla encore à Paris renouveler ses plaintes, et revint à Blois sans avoir obtenu plus de succès. Alors sa douleur et le triomphe du coupable la réduisirent à un si profond désespoir qu'elle n'y put survivre. Un an après la mort du duc d'Orléans, l'infortunée princesse succomba, à l'âge de trente-huit ans, après avoir donné l'exemple de la plus chaste vertu au milieu de la cour corrompue à laquelle présidait l'infâme Isabeau de Bavière. « Le quatrième » jour de décembre, dit Juvénal des Ursins, mourut » de courroux et de deuil la duchesse d'Orléans. C'es- » toit grande pitié d'oüyr, avant sa mort, ses regrets et » complaintes, et piteusement regrettoit ses enfants et » un bastard nommé Jean (1), lequel elle voyoit volon- » tiers, en disant : qu'il lui avoit esté emblé (2) et que » il n'y avoit aucun de ses enfants qui fust si bien taillé » pour venger la mort de son père (3). »

Comme un avare retourne souvent aux ruines où il a fait des fouilles et où il a trouvé de l'or, moi je suis revenu une troisième fois au palais de Louis XII, de François Ier et de Gaston d'Orléans.

A cette troisième visite, ce n'était plus avec le livre de M. de la Saussaye, à la main, que j'allais faire ma récolte de souvenirs, mais avec lui-même.

(1) Jehan, bâtard d'Orléans, qui devint comte de Dunois ; il n'avait alors que 7 ans, et laissait deviner déjà ce qu'il serait un jour.

(2) Volé.

(3) Juvénal des Ursins, *Hist. de Charles VI*, p. 197 de l'éd. Den. Godefroy.

Cet érudit et aimable archéologue connaît et aime le château de Blois comme une propriété lui appartenant. Grâce à lui, nous avons pénétré dans le bâtiment de François Ier, livré aux ouvriers restaurateurs, où encore je n'avais pu être admis.

Avec lui nous montâmes le grand et magnifique escalier qui éclipse peut-être par la richesse et le fini de ses ornements, le merveilleux et incomparable escalier de Chambord!

Il faut le répéter, par une étrange anomalie, notre siècle *positif, anti-poétique* et peu *croyant,* entend parfaitement les restaurations matérielles; espérons qu'un jour, à force de toucher aux pierres sculptées par nos aïeux, il *gagnera* non-seulement le bon goût de nos devanciers, mais encore leur bon esprit, leurs principes et leurs croyances.

Dans une des salles basses, nous avons remarqué de jeunes ouvriers, j'allais dire des artistes, copiant de leur ciseau, avec un merveilleux succès, ce que les *tailleurs de pierres* du temps de François Ier avaient sculpté avec tant d'art; sous leurs mains blanchies de la poussière des pierres, les gracieuses arabesques, les délicates guirlandes, les volutes et les balustres ornementées avaient l'air de naître sans bruit et sans effort: la grâce du travail rejaillissait sur ces ouvriers de goût et d'art, et les distinguait tout-à-fait des travailleurs vulgaires.

Mais suivons M. de la Saussaye aux appartements de Henri III.

Là, l'historien du château où je ramène souvent mes

lecteurs, nous fit réellement assister au terrible et sanglant drame de l'assassinat du duc de Guise. A chaque chambre, à chaque partie de l'appartement royal, M. de la Saussaye, *comme un témoin oculaire,* nous raconta, minute par minute, tout ce qui s'était passé dans ce fatal jour.

Le temps était sombre et triste, une pluie froide tombait par torrents : « Le ciel, dit Pasquier, semblait pleurer les calamités qui allaient advenir. Au pied du grand escalier, le duc de Guise rencontre Larchaut, qui, à la tête de sa compagnie, lui présente la requête de ses gens, en suppliant le duc de leur permettre d'attendre ce qui serait décidé sur leur sort. Guise promet son appui et entre dans la chambre du conseil.

« Aussitôt, Larchaut dispose ses gardes en double haie sur les degrés du grand escalier, et, selon les instructions reçues la veille, envoie le sieur de Bouvray, son lieutenant, et Monteler, exempt des gardes, à la montée du vieux cabinet, avec vingt gardes. En même temps, Crillon fait fermer toutes les portes du château.

« Ce fut alors un moment d'appréhension générale. Ce supplément de forces, ces précautions inusitées, cet appareil militaire qui remplissait le château, jetèrent l'effroi parmi les serviteurs de Guise. Péricard, son secrétaire, lui envoie dans un mouchoir un billet contenant ces mots : *Monseigneur, sauvez-vous, ou vous êtes mort.* Mais le page chargé de porter ce mouchoir à un huissier du conseil est repoussé par les gardes. Il n'y avait plus de salut pour le duc de Guise.

« A son entrée dans la chambre du conseil, il trouva

déjà réunis le cardinal son frère, les cardinaux de Gondy et de Vendôme, les maréchaux d'Aumont et de Retz, Rambouillet, MM. de Marillac et Petremol, maîtres des requêtes, Marcel, intendant des finances, et Fontenay, trésorier de l'épargne. Peu après arrive l'archevêque de Lyon. Le duc de Guise prend place auprès du feu en se plaignant du froid. Tout d'un coup il devient pâle; et, soit pressentiment de la mort, soit terreur de son isolement ou fatigue des excès de la nuit, il sentit son cœur défaillir. « Monseigneur de » Fontenay, dit-il au trésorier de l'épargne, veuillez » prier M. de Saint-Prix, premier valet de chambre » du roi, de me monter quelques confitures. » Saint-Prix apporta des prunes de Brignolles, le duc en mangea et se trouva mieux. Ruzé de Beaulieu déposa sur ces entrefaites un état des différentes matières qui devaient se traiter en conseil. Chacun des membres avait pris place, et Petremol commençait la lecture d'un rapport sur les gabelles, lorsque Revol ouvrit la porte de la chambre du roi, et dit à Guise, que Sa Majesté le demandait dans son vieux cabinet. Le duc met quelques prunes dans son drageoir, et, jetant les autres sur la table : « Messieurs, dit-il, qui en veut se lève. » Puis il retrousse son manteau, et saluant l'assemblée avec sa grâce habituelle, il entre dans la chambre du roi. Nambu ferme aussitôt la porte derrière lui. Guise se trouve en présence des quarante-cinq; il les salue en entrant. Mais, comme il se dirigeait vers le cabinet du roi, il croit remarquer qu'on le suit; il s'arrête, et prenant par un geste d'hésitation, sa barbe

avec la main droite, il se retourne à demi. C'est en ce moment que Montsery, qui se trouvait près de la cheminée, le saisit au bras et lui porte à la gorge un coup de poignard. « Mes amis! mes amis! trahison! » s'écrie Guise. Aussitôt des Effrenats se jette à ses jambes, et Sainte-Malines le frappe derrière la tête. Malgré ses blessures, Guise peut encore renverser un des assassins d'un coup du drageoir qu'il avait à la main, et, bien qu'il ait les jambes saisies, il ne laisse pas cependant, tant il est fort, d'entraîner ses meurtriers d'un bout de la chambre à l'autre. Mais, poussé par Loignac, il tombe au pied du lit du roi, en criant : « Mon Dieu! miséricorde! » Ce furent ses dernières paroles (1).

« Lorsqu'il apprend que c'en est fait de Guise, Henri III hausse la portière de son cabinet, et voyant le cadavre étendu par terre, il rentre et commande à Beaulieu de le visiter. On trouve autour du bras une chaîne d'or à laquelle était attachée une petite clef, sans doute quelque gage d'amour, et dans la pochette des chausses, une bourse contenant quelques pièces d'or, et un billet où était écrits, de la main du duc, ces mots : *Pour faire la guerre civile en France, il faut sept cent mille écus par mois.* En s'acquittant de cette triste fonction, Beaulieu croit remarquer quelque mouvement dans le corps de Guise : « Monsieur, lui dit-il, pendant qu'il vous reste quelque peu de vie, demandez pardon à Dieu et au roi. Mais, sans pouvoir parler, Guise jette un grand et profond soupir ; c'était sa der-

(1) De Thou, t. X, liv. XCIII, p. 470 et suiv. — Davila, II, p. 395. — Relation de Miron.

nière lutte contre la mort et le dernier effort de e homme puissant, qui périssait plein de vie et de force. Le corps fut couvert d'un tapis, et traîné dans la garde-robe. Deux heures après, il était enlevé par les exécuteurs des hautes œuvres (1).

» Au bruit qui se faisait dans la chambre du roi, tous les membres du conseil s'étaient levés. L'effrayante vérité venait de leur parvenir. Le maréchal de Retz s'écria : *La France est perdue !* Le cardinal de Guise ne dit que ces mots : *On tue mon frère !* Et dans son effroi il se précipite vers la porte du grand escalier, tandis que d'Espignac, dans un mouvement de résolution et de dévouement, se jette à la porte de la chambre du roi pour prêter secours au malheureux Guise. Au même instant, le maréchal d'Aumont, mettant l'épée à la main, leur dit : *Ne bougez, Messieurs, le roi a affaire à vous.* Aussitôt la chambre se remplit d'archers, et les deux prélats sont placés entre deux exempts des gardes. Quelques minutes après la porte de la chambre du roi s'ouvre, et Loignac *estant en colet, sans manteau, la teste nue,* vint dire que le duc de Guise était mort; Nambu appela le cardinal de Vendôme et les autres membres du conseil, et comme ils entraient chez le roi : « Messieurs, leur dit d'Espignac, faites savoir au roy que nous sommes icy, et qu'il ordonne bientost ce qu'il veut faire de nous. »

» En voyant entrer dans sa chambre les membres du conseil et le cardinal de Vendôme, Henri III leur dit

(1) Relation de Miron, p. 90 et suiv. — De Thou, t. X, p. 470.

avec un ton d'autorité et de menace qu'on ne lui connaissait pas, qu'enfin il était roi et qu'il entendait que tous apprissent à le respecter et à craindre désormais le châtiment qu'encourrait toute atteinte portée à son pouvoir. Après ces mots, il descendit chez la reine-mère.

« Catherine était depuis longtemps au lit, tourmentée par la goutte. Elle avait entendu tout le bruit qui s'était fait dans l'appartement du roi, mais elle en ignorait la cause. Quelques moments auparavant, Péricart et d'autres serviteurs de Guise, agités par les cruels pressentiments que leur inspirait l'aspect inusité du château, avaient inutilement tenté de pénétrer jusque chez elle. En apprenant, de la bouche même de Henri III, la mort de Guise, elle fut frappée, dit l'historien de Thou, moins de frayeur que d'indignation de n'avoir pas été prévenue de cette entreprise. Elle demanda à son fils s'il avait prévu les suites de ce coup de hardiesse, et sur la réponse du roi qu'il avait pourvu à tout : *C'est bien coupé*, ajouta-t-elle, *mais il faut à présent coudre : activité et vigueur, voilà ce qu'il vous faut;* et elle retomba, affaissée par la douleur et ses vives anxiétés. »

VII.

Le nom d'une autre Médicis en 1619 vient se rattacher aux murs du château de Blois ; la reine mère de Louis XIII y a été prisonnière, et l'on montre encore la fenêtre par laquelle elle s'est échappée avec l'aide du duc d'Épernon et de quelques fidèles serviteurs attachés à cette reine, si ballottée par la fortune.

Autrefois, il existait un dicton populaire qui doit être aujourd'hui tout-à-fait hors d'usage ; le peuple disait : *Heureux comme un roi, heureuse comme une reine.* Aujourd'hui parler ainsi ce serait dérisoire et ironique, car, depuis soixante ans nous avons vu les reines pleurer comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois. Nous avons vu de nos jours la vie royale rendue si dure, qu'ainsi que le prisonnier qui cherche à s'échapper de son cachot, des mères et des épouses de rois ont cherché à fuir de leur palais devenu des prisons. Quand les temps deviennent mauvais pour les princes et les princesses investis du pouvoir, il se fait un changement secret et lamentable dans leur entourage ; les courtisans gardent leur empressement, leur sourire et leur parole dorée ; mais sous ces beaux semblants, ils se sont faits espions, et les porteurs de couronne ont alors moins

d'indépendance et de liberté que le dernier d'entre nous. Marie de Médicis en était là. Depuis quelques mois elle avait résolu de se soustraire à la tyrannie qui pesait sur elle ; mais le secret de son projet d'évasion, elle ne l'avait confié qu'à quatre personnes : à de Brenne, son premier écuyer, Lamazure, et Du Lion, exempt de ses gardes, et Catherine, femme de chambre italienne.

La nuit même où son dessein touchait à son exécution, où déjà les échelles étaient dressées pour sa fuite, dans ce petit conseil intime on faisait tout ce qu'on pouvait pour détourner la reine d'une entreprise si hasardeuse. Il est vrai que dans cette camarilla on ignorait quels étaient les personnages importants qui, au dehors du château, devaient aider au projet de la royale fugitive.

La nuit était avancée, et c'était dans un petit salon du vaste bâtiment de François Ier que se tenait le conciliabule secret. Tout-à-coup quelqu'un heurta à la fenêtre du cabinet, c'était Cadillac ; on lui ouvrit, et le fidèle messager se précipitant aux pieds de la reine, l'assura que tout allait au gré de ses désirs, que le duc d'Épernon était à Loches, monseigneur de Toulouse à Montrichard et trois cents gentilshommes avec eux, prêts à suivre et à servir partout Sa Majesté. Cette bonne nouvelle changea soudain l'aspect et les avis du petit conseil : tout à l'heure on y était inquiet et soucieux ; l'entreprise y paraissait pleine d'obstacles et de périls, et maintenant personne ne doutait du succès et tous exaltaient la sagesse et le courage de celle qui l'avait conçue. La reine surtout s'abandonnait à l'espérance

et avait repris de la gaieté. Pourtant, pour une femme accoutumée aux larges et grands escaliers des demeures royales, il y avait une difficulté matérielle à vaincre : il fallait descendre par de hautes échelles du rez-de-chaussée du château jusque sur la place qui se trouve au-dessous de l'aile de François I[er]. Marie de Médicis ne semblait nullement effrayée de ce moyen d'évasion. Sans perdre plus de temps à parler, elle-même leva sa robe et l'ayant retroussée pour sortir plus aisément, elle donna la main au comte de Brenne qui était passé le premier. La reine descendit la seconde, derrière elle venaient les personnes que nous avons nommées plus haut. Mais lorsqu'à travers les ténèbres la mère de Louis XIII aperçut la profondeur qui se présentait devant et au-dessous d'elle, elle sentit sa tête tourner, et le vertige lui prendre ; tremblante et troublée elle arriva au dernier échelon ; là, elle demeura quelques minutes pour se remettre. Il fallait encore descendre une autre échelle ; la reine s'y refusa et préféra s'asseoir sur la terre éboulée de la terrasse en se plaçant sur un manteau que ses amis tiraient doucement en bas jusqu'à la rue du faubourg. Ce moyen réussit (1) ; là elle fut incontinent prise sous le bras du comte de Brenne et Le Plessis qui, la conduisant le long du faubourg, firent

(1) Vie du duc d'Épernon, tom. II, p. 379 et suiv. — Pour bien comprendre cette partie de la relation de Girard, il faut se rappeler qu'avant les constructions de Gaston d'Orléans, les terrasses du château n'étaient pas soutenues par des revêtements de pierre, et ne présentaient que les pentes abruptes du rocher et de la tranchée. On gagna probablement le sommet des terrasses par les pentes de la tranchée, et de là l'échelle de corde attachée à la fenêtre du cabinet de la reine.

rencontre des officiers attachés au service de la reine. Ceux-ci voyant une femme sans flambeau entre deux hommes la prirent pour une femme de débauche; elle l'ouït et dit en riant à Le Plessis : Ils me prennent pour une bonne dame.

Un carrosse devait se trouver de l'autre côté de la Loire au bout du pont; la reine et sa suite y parviennent; mais, oh! surprise; oh! frayeur, la voiture n'y était pas. Nouveau trouble, nouvelles incertitudes, qu'allait-on faire, qu'allait-on devenir?... L'alarme fut courte, un valet de pied accourant dit que le carrosse était dans une ruelle voisine, afin qu'il ne fût point aperçu des gens qui passeraient sur le pont.

En toutes choses humaines il y a du haut et du bas; rien n'est si près de la joie que la peine, rien si voisin de la peur que la confiance. On se réjouissait donc maintenant; la reine avait pris place dans la voiture, et l'on allait partir; les autres avaient des chevaux; les postillons étaient en selle, quand tout à coup Marie s'aperçoit qui lui manque une cassette; elle veut qu'on la retrouve, et ce nouveau retard met au comble l'impatience générale. Après une longue recherche, la cassette est retrouvée, et elle en valait la peine : elle contenait pour cent mille écus de pierreries, ce fut là le dernier épisode de cette fuite royale. On sortit silencieusement du faubourg, puis dans les campagnes les flambeaux furent allumés et la mère du roi de France, fugitive, se dirigea rapidement avec sa petite escorte du côté de Montrichard.

En écrivant le récit de cette fuite, j'avais toujours

présente à la pensée une autre fuite bien autrement remarquable, bien autrement importante et qui a eu pour la France des conséquences qui pèsent encore sur elle aujourd'hui. Ma plume écrivait le nom de Marie de Médicis, et Marie-Antoinette était dans ma mémoire et m'attristait le cœur. On pourrait croire que les puissants du monde qui ont à leur disposition beaucoup d'argent et beaucoup de serviteurs, et au besoin d'habiles conseillers, ont tous les moyens de réaliser leurs projets et d'éloigner du chemin qu'ils veulent prendre les obstacles et les périls... Hélas! il en est rarement ainsi, et les grands comme les petits, et les puissants comme les faibles ont presque toujours autant de mécomptes que d'espérances. La sagesse humaine a la vue courte, et notre prévoyance est inhabile à tout prévoir; à près de deux siècles de distance, l'évasion de Marie de Médicis du château de Blois m'a rappelé la fuite de Marie Antoinette du palais des Tuileries. La fortune, malgré son inconstance, ne change guère ses allures; elle marche tantôt sous des nuées sombres, tantôt sous de beaux rayons de soleil; parfois sa barque légère fend péniblement le calme plat de la mer; d'autres fois, à pleines voiles, elle vogue et bondit hardiment sur les flots en furie, et arrive à ses fins!

Après sa fuite, Marie de Médicis alla mourir obscurément sur une terre étrangère et qui ne relevait point de son royal fils, et Marie-Antoinette, en quittant avec sa famille le château des Tuileries, croyait aller au-devant de la liberté, et ce fut à l'échafaud du 16 octobre qu'elle arriva!

Je viens de raconter comment la mère de Louis XIII s'échappa du château de Blois, je reprends, dans *les Journées mémorables de la révolution française*, que j'ai écrites pour la jeunesse, le récit du départ de Louis XVI et de sa famille du palais des Tuileries; cette page démontrera pour la millième fois combien notre sagesse est toujours incomplète et peu clairvoyante!...

Dans la nuit du 20 au 21 juin, vers les onze heures du soir, le roi, la reine, Madame royale, le jeune Dauphin, madame Elisabeth se rendirent isolément dans l'appartement de M. le duc de Villequier, qui avait une porte ouvrant sur le Carrousel; chacun y prit son habit de voyage; le roi, qui devait passer pour le valet de chambre de madame de Korff, se revêtit d'un frac brun et couvrit son beau front d'une perruque; la reine et madame Elisabeth se coiffèrent chacune d'un grand chapeau sur lequel était jeté un voile de gaze, et le Dauphin, vêtu comme sa sœur, fut déguisé en petite fille.

Dans la relation du voyage, écrite par l'auguste fille de Marie-Antoinette, on lit ces détails : « On habilla mon frère en petite fille; il était charmant. Comme il tombait de sommeil, il ne savait pas ce qui se passait; je lui demandai ce qu'il croyait qu'on allait faire. Il me répondit qu'il pensait qu'on allait jouer la comédie, parce que nous étions tous déguisés. »

La famille royale sortit du château par groupes séparés; les deux enfants et madame de Tourzel, leur gouvernante, partirent les premiers; puis madame Elisabeth et son écuyer, M. de Saint-Pardoux, le roi

et un garde-du-corps marchèrent ensuite; ils se rendirent, comme il avait été convenu, à la voiture de remise qui les attendait sur la place du Petit-Carrousel, près de la rue de l'Echelle (cette toute petite place n'existe plus depuis l'explosion de la machine infernale). La reine se fit attendre longtemps. Voici la cause de ce retard : comme elle marchait, recherchant les endroits les plus obscurs du Carrousel, elle rencontra la voiture de M. de Lafayette, qui revenait observer le château; les gens du général portaient des torches, leur lueur aurait pu faire reconnaître la reine fugitive : elle échappa à cette clarté en entrant sous un des guichets de la galerie du Louvre. Quelle destinée que celle de cet homme! Jamais il n'est aperçu de la famille royale que pour lui apporter de la terreur... A Versailles, il a dormi contre elle; à présent, c'est contre elle qu'il veille!... Pendant que la reine de France, s'enveloppant de son voile et respirant à peine, se tient collée au mur du guichet, M. de Lafayette revient sur ses pas.... Elle lui échappe encore. Sauvée de ce danger, elle dit au garde-du-corps qui lui donne le bras de la conduire au Petit-Carrousel, c'est-à-dire à trois cents pas du lieu où ils étaient; malheureusement, le guide de Marie-Antoinette connaissait encore moins qu'elle les rues de Paris... Il était dangereux, à cette heure et si près de la porte des Tuileries, de demander son chemin; ils tournèrent au hasard à droite, passèrent les guichets, traversèrent le Pont-Royal, et errèrent assez longtemps sur le quai et dans la rue du Bac. Ils furent enfin forcés de se résoudre à

demander leur chemin à une sentinelle, qui le leur indiqua. Il leur fallut donc revenir sur leurs pas, repasser sous le guichet du Louvre et longer la cour des Tuileries pour arriver à la rue de l'Echelle... Ils parvinrent enfin à la voiture sans autre accident que du temps perdu!... Mais, hélas! c'en était un trop réel... le prix de chaque minute était incalculable!

Une fois tous réunis, on se place, on se serre les mains, on se félicite... Eh! mon Dieu, ce bonheur était cependant bien pauvre! A la douteuse clarté des étoiles, ils regardent le palais qui leur a servi de prison et dont ils se trouvent heureux d'être sortis! Triste, triste bonheur que celui de réussir à se sauver de la patrie! Pour *tout homme né de la femme et qui ne vit que peu de jours*, c'est une immense misère! Mais cette adversité centuple, quand c'est un roi qu'elle frappe, c'est alors une calamité qui s'abat sur une nation tout entière pour la diviser, l'affaiblir et la désoler.

VIII.

Notre exploration du château de Blois avait été complète; nous avions tout vu, et bien vu. Nous avions même visité la partie du château bâtie par Mansard pour Gaston d'Orléans, lourd, massif et froid édifice qui paraît bien dénué de poésie en face et à côté des brillantes et gracieuses créations de Louis XII et de François Ier.

Il ne nous restait plus rien à explorer; je laissais donc aller chacun à ses affaires ou à ses plaisirs; et gardant bien clos dans ma mémoire tout ce que nous avait si bien montré et si bien expliqué notre ami, M. de La Saussaye, je demeurai seul avec mes souvenirs et mes rêveries. J'aime le monde aimable, son esprit et son bon goût, mais quand je veux étudier et approfondir quelque chose, j'aime la solitude. Repassant dans mon esprit tout ce que je venais d'entendre, j'allai me promener sur la place en face du château et me trouvai, au bout de quelques pas, devant les hôtels d'Amboise et d'Epernon... hôtels aujourd'hui de peu d'apparence, où les bourgeois de Blois ne trouveraient pas leurs aises.

Toujours préoccupé du passé, je restai longtemps devant cette fenêtre à balcon de pierre où il est de

tradition que le royal époux d'Anne de Bretagne venait souvent s'appuyer pour causer familièrement, avec son voisin et ministre, tantôt de ses affaires, et plus souvent de celles du royaume. Le premier ministre ne logeait point au palais, mais sur la place que l'on appelait autrefois la basse-cour, et qui porte aujourd'hui le nom de Place-du-Château. L'hôtel d'Amboise touche à celui d'Epernon; il n'est séparé de la demeure royale que par une étroite ruelle. A un signal donné par le père du peuple, le cardinal arrivait aussi à sa croisée, et tous les deux s'entretenaient des moyens de rendre la France prospère, forte et glorieuse. Oh ! que nous sommes loin, depuis plus d'un siècle, du temps où les affaires politiques et financières de l'Etat pouvaient être traitées en quelque sorte sur la place publique, au vu et au su de tous : notre habileté gouvernementale s'arrangerait-elle de tant de publicité ?

Malgré mon âge, je suis resté impressionnable; ce qu'on me raconte, je le vois, un récit bien fait devient tout de suite pour moi un tableau bien peint. Laissé à moi-même, je voyais donc ce que nous avait si merveilleusement expliqué l'historien du Blésois. Mes yeux cherchaient en vain l'illustre et vénérable église de Saint-Sauveur ; mais, malgré l'absence de ce monument historique, je voyais le corps de la bonne reine porté par de fidèles Bretons du château à l'église, et l'y coucher sur un lit mortuaire tout parsemé de larmes d'argent, de fleurs de lis et d'hermines. Mon imagination exaltée croyait entendre les gémissements

et les sanglots de la foule, quand tout à coup des sons pleins de tristesse et de mélancolie parvinrent bien réellement à mon oreille. Cette voix monotone, cette plainte semblable à une lamentation, c'était un vieil air du pays de la duchesse Anne, joué sur la vèze ou le bignou, par un paysan breton. Oh ! je ne puis bien redire l'effet que produisit sur moi le son de cet instrument que j'ai souvent avec un plaisir triste écouté le soir au milieu des landes et des bruyères, et qui m'arrivait subitement du sein d'une ville à quelques heures de Paris.

Ce musicien ambulant n'avait pas seulement *son bignou de Basse-Bretagne* pour arrêter et charmer les passants, il portait encore avec lui un orgue, qui jouait les airs de 1789 : *le Troubadour béarnais, Pauvre Jacques, O Richard, ô mon roi !*

Un instant auparavant, par hallucination, je ne voyais que rois, reines, chevaliers, nobles dames, pages, écuyers animant, illustrant la royale demeure, et maintenant ce n'étaient plus des armures d'acier rehaussées d'or, et des robes de velours lamées d'argent et scintillantes de rubis, de topazes et d'escarboucles que j'avais devant mon esprit, mais des paysans bretons..... Quelques notes, un tout petit refrain du pays avait été plus que suffisant pour me faire descendre, des siècles passés, à notre pauvre et misérable actualité..... Je me rapprochai du barde des bruyères, je lui demandai de quelle partie de la Bretagne il arrivait ; il me répondit qu'il était du Morbihan et né dans l'île d'Arz, et il ajouta avec un soupir

de tristesse : « Pauvre pays! il a bien souffert, et si je vous racontais tous nos malheurs, Monsieur, je crois bien que vous y prendriez intérêt. — Eh bien! lui dis-je, venez déjeûner à l'hôtel d'Angleterre ; je tiens à la Bretagne, et ce sera pour moi un bonheur de vous écouter. — Si Monsieur le veut, reprit le Breton, je lui donnerai un récit écrit des aventures d'un ancien soldat de Georges Cadoudal. — J'accepte tout de suite et avec grand plaisir l'offre que vous me faites, et, au lieu de vous donner rendez-vous à l'hôtel d'Angleterre, c'est au château de Chaumont que je vous prie de venir passer quelques jours. Là, dans un salon tout parsemé de fleurs de lis et d'hermines, je lirai à mon fils, à ma belle-fille et à la famille les mémoires que vous avez écrits. »

Ce paysan, que j'ai appelé tout à l'heure le barde des bruyères, me dit : — Ce sera pour moi beaucoup d'honneur que d'être reçu par votre famille, Monsieur, et je serai, puisque vous me le permettez, exact au rendez-vous ; demain j'irai frapper à votre porte, qui, je le sais, ne s'ouvre pas qu'aux heureux du monde.

— A demain donc, dis-je en lui serrant la main ; je compte sur vous : Breton ne manque jamais à sa promesse.

———

IX.

Le lendemain le loyal Breton fut exact au rendez-vous, et, après de bons instants de repos et de promenade, quand le soir fut venu, il me donna son manuscrit, dont la lecture fit le charme de plusieurs de nos veillées.

Mémoires d'un soldat des armées catholiques et royales.

Me voici bien loin, bien loin de mon pays; mais, après une tourmente comme celle qui remue et bouleverse le monde depuis tantôt soixante ans, après une tempête qui a brisé des autels et des trônes, après des révolutions qui ont fait tomber des têtes de rois et de princes, de prêtres et d'évêques, je serais mal avisé, moi pauvre paysan, si je me plaignais d'avoir été, comme une feuille séchée et jaunie, emporté bien loin du champ natal! Quand les chênes ont été renversés, la feuille n'a rien à dire, elle va où le vent la pousse, jusqu'à ce qu'elle soit poussière... Je suis comme une de ces feuilles-là.

Je suis né dans la petite paroissse de l'île d'Arz.

Qui aurait cru, Monsieur, que dans une contrée si retirée, si sauvage, j'aurais jamais entendu d'autre

bruit que celui des flots qui battent depuis tant de siècles les rochers de nos côtes bretonnes ?

Là, nous n'étions que quelques familles de pêcheurs accoutumées dès notre petite enfance aux périls de la mer, et nous croyions bien tous que nous ne connaîtrions jamais que ceux-là ; mais le bon Dieu a voulu qu'il en fùt autrement, et le pêcheur a quitté ses filets comme le laboureur sa charrue. Celui qui, comme moi, espérait vivre, grandir et mourir à l'île d'Arz, a été chassé bien loin, par delà les frontières du royaume ! O Monsieur ! c'est bien triste d'être ainsi dépaysé ; mais il ne faut pas murmurer contre la Providence, car il y en a d'autres que nous qui sont encore exilés...

Disant ces mots, le paysan breton fixa ses regards sur les miens, comme pour voir dans mon âme et s'assurer que je pensais comme lui..... Je ne sais quoi lui ayant donné la conviction qu'il cherchait, il reprit aussitôt :

— Oh ! oui, Monsieur ! moi fils de pêcheur, j'aurais bien mauvaise grace à garder rancune au bon Dieu de ce qu'il m'a fait souffrir ; car beaucoup d'autres, et de meilleurs que moi, ont souffert davantage. Je sais bien que nous avions dans notre petite île une cabane où les pères de mon père s'étaient tour à tour abrités ; je me souviens des champs qui s'étendaient alentour, mauvaises terres que mes frères cultivaient à grand'peine, et qui, malgré tous nos soins, ne nous auraient donné que de misérables récoltes, sans le varech et le goëmon que la marée nous apportait

chaque jour comme le meilleur engrais. Je me souviens de toutes ces choses : avec mes yeux que les pleurs ont usés, il me semble encore voir tout ce que nous possédions. Oh ! bien sûr, Monsieur, dans tout cela il n'y avait rien de beau, mais ç'avait été à nos pères, c'était à nous, ça devait être à nos enfants, et cette pensée est une forte et douce attache : cette attache a été rompue ; les champs de labour, la cabane et le bâteau du pêcheur, tout a été pris et vendu par les *patauds* du district révolutionnaire.

— Votre père et vos frères aînés avaient donc combattu pour la cause royale ?

— Seigneur Jésus ! pouvait-il en être autrement !... Le frère de notre sainte et digne mère était recteur de la paroisse la plus rapprochée de notre pauvre et chère île ! Ce bon prêtre venait souvent s'asseoir à notre foyer, et quand il n'avait pas trop de malades à voir et à consoler, quand tout allait bien dans son troupeau, il se plaisait à rester des heures entières chez sa sœur qu'il aimait avec tendresse, parce que, pieuse femme qu'elle était, elle nous élevait doucement et chrétiennement. Pendant ses fréquentes visites, il prenait souvent le plus petit de ses neveux sur ses genoux, et nous racontait de terribles histoires de naufrages, que nous écoutions avec saisissement aux bruits des vagues qui se brisaient sur la grève. Notre oncle aimait la vue de l'Océan ; il nous disait que plus il le regardait, et plus il adorait la puissance du Créateur. Nous prenions plaisir à l'entendre parler ainsi, car nous aussi nous aimions la mer, et dès les pre-

miers jours de notre enfance, nous jouions *familièrement* avec elle. A force d'habitude, nous n'avions plus peur de sa furie, nous nous riions de ses plus grosses vagues, non-seulement quand nous avions grimpé comme des chats sur les plus hauts rochers, mais encore alors qu'un gros temps nous faisait danser dans la barque paternelle, tantôt sur la crête des flots moutonnants, tantôt au fond de ces sillons que le vent creuse dans l'immense champ de la mer.

Nos parents nous recommandaient sans cesse la prudence et grondaient ceux qu'ils trouvaient trop hardis; car de temps en temps il arrivait des malheurs, quelqu'un d'entre nous disparaissait, on le cherchait sur toute la côte, on l'appelait; mais en vain, il ne revenait jamais plus aux cabanes de l'île d'Arz. Plus d'une fois, le lendemain des grandes marées, après que la mer avait été bien mauvaise, on découvrait parmi les rescifs le petit cadavre d'un de nos camarades, que le flot avait entraîné avec les galets roulants; alors, vous le pensez bien, il éclatait des sanglots et des gémissements dans notre pauvre hameau; à leurs larmes nos pères et mères mêlaient de nouveaux conseils. Mais là, ainsi que partout, les jours venant après les jours comme les flots après les flots, le temps qui sèche la grève quand la mer se retire, séchait les pleurs des yeux qui avaient le plus amèrement pleuré, et les tristes souvenirs s'en allaient ainsi que les bons conseils.

Une de ces imprudences, une de ces désobéissances d'enfant a fait toute ma destinée! Pour être hardis et

audacieux, il n'y avait pas seulement que les petits garçons : les jeunes filles de huit à dix ans ne reculaient pas plus que nous devant l'Océan quand il se soulevait en fureur. Comme nous, se tenant toutes par la main et formant une longue chaîne, elles couraient à la rencontre des vagues courroucées. Un jour, la veille de la sainte Madeleine, je m'en souviendrai encore à ma dernière heure, quand ma vie devrait être longue comme celle des anciens patriarches amis de Dieu et des anges, nous étions à jouer, à folâtrer sur la plage ; notre bande joyeuse était au complet ; la fille de notre plus proche voisine, la petite Madeleine Jagü s'était précipitée en avant de toutes ses compagnes en leur criant : « Courons, courons au-devant de la marée de la Madeleine, c'est la plus grande et la plus belle de l'année. » Nous la suivîmes tous, et c'était elle qui formait le premier anneau de cette longue et joyeuse chaîne d'enfants, jouant et serpentant sur le sable fin et sur la poudre des coquillages de la grève, qui s'étendait comme un immense tapis jaune entre les hauts et noirs rochers de la côte.

En avançant ainsi vers la marée montante, la bande enfantine chantait des rondes et des refrains du pays, les voix des jeunes garçons et des jeunes filles n'étaient entendues que par intervalles ; car les grands et sublimes bruits de la mer s'élevaient pour annoncer la puissance du Dieu qui a creusé l'abîme... « Voici venir la vague de ma patronne, s'écria la petite Madeleine Jagü, malheur à qui rompra la chaîne, et reculera devant le flot béni ! »

D'après la croyance des pêcheurs de l'île d'Arz, la première vague de la marée montante de la Madeleine porte bonheur.

Une brise très-forte soufflait du côté de la mer, et sous le ciel gris et orageux, l'Océan avait une couleur de plomb, et ses flots ne blanchissaient qu'à leur crête. Cet aspect était sévère, et prédisait du mauvais temps, mais nous, enfants de matelots et de pêcheurs, si nous aimons la mer quand elle est d'azur et quand elle scintille au soleil comme une nappe d'argent, nous l'aimons aussi quand elle est sombre et menaçante.

Nous n'eûmes donc nulle frayeur de la forte marée ni de la vague que le vent poussait avec force au rivage. Cette vague ressemblait à une montagne grisâtre et mouvante ; déjà elle couvrait de sa base le sable de la grève, déjà elle n'était plus qu'à quelques pas de nous ; notre chaîne ne se rompait pas, et tous nous l'attendions sans peur... Enfin le sommet de l'immense vague se courba, s'arrondit en voûte transparente sur nos têtes, puis déferlant tout à coup elle s'abîma sur nous de tout son poids et brisa notre chaîne avec un bruit qui couvrit tous nos cris de terreur, car depuis que nous jouions avec la mer, nous n'avions jamais vu, jamais ressenti un flot aussi terrible..... Quand il se retira, quand son onde frémissante retourna vers le large, mes compagnons et moi, encore tout étourdis, tout stupéfaits du choc que nous avions reçu, nous nous relevâmes de dessus le sable où nous avions tous été jetés pêle-mêle, et, mettant de l'orgueil à ne pas céder, à ne pas reculer, nous voulûmes re-

nouer notre chaîne et recommencer nos danses; mais quand nous fûmes debout, nous nous aperçûmes que la bonne et jolie petite fille qui nous avait amenés au-devant de la marée de sa patronne, que Madeleine Jagü manquait à notre troupe joyeuse. Oh ! alors toute joie s'en alla, et une grande épouvante nous saisit... La petite Madeleine était aimée de tous, aimée des enfants avec lesquels elle était gaie et entraînante, aimée des petits et des grands envers qui elle était obéissante et respectueuse !...

Plusieurs des plus habiles nageurs, et j'étais du nombre, se jetèrent à la mer; le bon Dieu bénit mes efforts, et ce fut moi qui aperçus le premier la pauvre petite fille étendue pâle et sans mouvement sur un rocher noir que la mer venait de découvrir, et contre lequel je la voyais déjà revenir avec furie. Cette fois la lame aurait emporté au large et pour toujours l'enfant chéri de tous.

La roche noire, sur laquelle Madeleine gisait comme morte, ressemblait à une tombe, et ce fut avec un grand effroi au cœur que je nageai jusqu'à elle. Enfin, après avoir lutté contre les vagues de plus en plus irritées, j'atteignis le rocher.

— Madeleine !.... Madeleine !.... m'écriai-je en la prenant par les bras et en la secouant fortement, c'est moi qui viens te sauver !.... Son bon ange, malgré le bruit des flots, lui fit entendre ma voix. Alors, se soulevant, elle passa ses bras autour de mon cou, et moi, heureux d'être chargé de ce petit fardeau, je me remis à nager, et ayant le flot pour moi, je gagnai facilement le rivage.

Accompagné de tous nos camarades, je me hâtai de ramener la gracieuse enfant à son père et à sa mère. Quand ils eurent tout appris, on devine combien ils me remercièrent, et moi, me souvenant du danger auquel j'avais arraché Madeleine Jagü, je m'attachai fortement à elle, et nous grandîmes tous les deux dans une mutuelle affection.

Dans le hameau, on appelait Madelon *ma petite femme;* ce nom que nos pères et mères donnaient en riant à l'enfant, la jeune fille l'a réellement porté plus tard.

Le hameau de l'île d'Arz est bien loin de tous les bruits du monde; cependant la grande rumeur révolutionnaire de 1793 se mêla bientôt au bruit des flots qui battent incessamment notre rivage. J'avais atteint à peine ma dix-septième année, quand un soir le curé, frère de ma mère, vint à notre cabane, et nous apprit que Louis XVI et sa royale famille avaient été emprisonnés, et que déjà l'on parlait de leur mise en jugement. — *La Bretagne comme le reste de la France, ne souffrira pas que les méchants et les impies portent la main sur l'oint du Seigneur,* s'écria avec enthousiasme le saint prêtre.

— *Nous ne le souffrirons pas,* répondirent en se levant mon père et mes frères aînés. Comme eux j'étais debout, comme eux j'avais pris ma résolution, et comme eux j'avais étendu la main sur le crucifix que mon père avait détaché de la muraille, et qu'il présentait à notre serment.

Mon père était un homme d'énergie et de résolu-

tion; une grande partie de sa vie s'était passée au milieu des périls de la mer. Depuis quelques années les travaux du labour le reposaient de ses lointaines campagnes; comme il avait beaucoup navigué, il avait beaucoup vu, et comme il avait beaucoup vu, il avait amassé en son âme beaucoup d'expérience. Aussi sa vie de travail, sa loyauté éprouvée et la force de son caractère, lui avaient donné de l'autorité dans le pays.

Au moment où il faisait jurer sur l'image de Dieu de défendre le roi, il me vit debout près de lui, et je crois encore sentir, sur mes cheveux maintenant blanchis par le malheur et par l'âge, la main qu'il posa sur ma tête, quand moi, adolescent, j'allais aussi faire mon serment. — Enfant, me dit-il alors, réfléchis à ce que tu veux jurer; tu es encore jeune et frêle, et ce va être une rude vie que nous allons mener.

— Mon père, dit mon frère aîné, Yvon a du courage; souvenez-vous qu'à douze ans il a sauvé Madeleine Jagü; la mer est terrible dans sa furie, et il n'en a pas eu peur.

— Je n'aurai pas plus peur des hommes que des flots, répondis-je.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, mon garçon, fais ton serment de venir avec nous défendre le roi, et que le bon Dieu te soit en aide, ainsi qu'à nous tous...

Voici plus de quarante ans que dans notre cabane, devant les yeux ruisselants de larmes de ma mère, devant la sainte autorité de mon père et sur le crucifix de notre famille, j'ai fait le serment de tout roya-

liste, et, en vérité, je vous le déclare, j'ai tenu ma foi jurée.

— Il faut respecter, il faut honorer les hommes comme vous, dis-je au vieux Breton, en me levant de mon siége et en allant lui tendre la main. Dans un siècle d'apostasie et de parjure comme le nôtre, des hommes tels que vous sont rares.

— Monsieur, en agissant comme je l'ai fait, je n'ai rempli que mon devoir; et si, dans notre fidèle et royale Bretagne, j'avais agi autrement, j'eusse été montré au doigt et honni comme un traître.

Quelques jours après avoir prêté mon premier et unique serment, douze hommes partirent de notre village, je fus le treizième — nombre fatal, hélas! — Sur la route, nous recrutâmes bon nombre de braves gens comme nous, et quand nous arrivâmes au rendez-vous donné par Jean Jan, nous comptions plusieurs centaines de paysans devenus soldats.

En m'éloignant de notre hameau, quand j'eus embrassé ma mère, et quand notre voisine et sa fille Madeleine m'eurent attaché au cou une petite médaille de sainte Anne d'Auray, pour avoir l'air aussi homme que mes frères aînés, je refoulai mes larmes dans mes yeux et cachai mon chagrin sous l'enthousiasme guerrier qui s'était emparé de nous.

Cet enthousiasme, je le ressentais bien, mais il n'était pas sans mélange; en même temps, mon âme se disait tout bas : Il est triste tout de même de s'éloigner de la chaumière où l'on a reçu le jour, surtout quand on y laisse une mère qui commence à vieillir

et une compagne de nos premiers jeux, une jeune fille que l'adolescence vient parer de toutes ses grâces.

Au moment du départ, le père de Madeleine avait dit à sa fille : Embrasse ton promis, et souviens-toi de prier pour celui qui t'a sauvée de la grande marée. Elle avait obéi à notre vieux voisin, et je me rappelle encore que ses lèvres essuyèrent sur ma joue une des larmes qui, malgré moi, s'étaient échappées de mes yeux.... Mais arrière ces pensées tendres : les cris de *Vive le Roi et mort à ses ennemis* retentissaient à notre entrée à Muzillac. A chaque village que nous traversions, grossissait notre bande, et partout où se présentaient les gardes nationales et leurs officiers municipaux, ils n'étaient accueillis que par des huées moqueuses et souvent par des coups de fusil. Nos différentes bandes n'avaient aucun chef bien reconnu, et cependant elles se réunissaient et marchaient avec plus d'ensemble qu'on n'aurait pu l'attendre de paysans sans discipline et tout à fait étrangers au métier des armes.

Le même jour, on apprenait à Vannes que les districts du Faoüet, de Pontivy, d'Auray, d'Hennebon, de Ploërmel et de Muzillac s'étaient levés. A Plouray, à Pluméliaud, à Langoelan, la maison qu'habitaient les préposés au recrutement avait été forcée. Nous avions brûlé les contrôles, mis en fuite les autorités, et dans l'ivresse de notre première victoire, nous criions : Marchons, marchons sur Lorient; emparons-nous de Vannes.

Au milieu de la fumée et du bruit de ma première

bataille, je pensais bien sans doute aux devoirs de chrétien que j'accomplissais en combattant pour Dieu et le roi ; je voyais bien dans l'avenir la gloire qui s'attacherait aux défenseurs de l'autel et du trône ; mais à ces saintes et grandes pensées se joignait le souvenir de la jeune fille qui m'avait donné sa médaille de sainte Anne d'Auray.

Je ne vous raconterai point tous nos faits d'armes ; on les connaît, et l'histoire les a redits à tous les peuples.

Nous étions encore à Muzillac lorsque Jean Jan apprit que l'Anglais leur avait donné avis d'un débarquement d'armes, devant avoir lieu à l'île d'Arz, dans une quinzaine de jours.

L'Anglais manque souvent à sa parole, ajouta le chef paysan, mais quand il nous promet des armes, il la tient fidèlement, car c'est avec les fusils et les sabres qu'il envoie par milliers que les Français s'entre tuent à son grand plaisir.

— Ces armes, il ne faut pas, dit Jean Jan, qu'elles soient débarquées à l'île d'Arz, où il n'y a plus de mains fidèles pour les recevoir et s'en servir ; il faut qu'un de nous parte de suite pour le pays, et c'est toi, Yvon Kerdrel, que je charge de cette importante mission. Je t'ai vu, depuis deux mois, aussi brave qu'agile, aussi dévoué qu'intelligent ; ton âge, ta jeune mine, éloigneront les soupçons ; tu iras à la vigie de Saint-Jean, et de là, tu descendras par le *sentier des Hardis ;* tu trouveras le canot du vieil Hardouin, et tu iras avertir le capitaine anglais que le lieu du dé-

barquement est changé et qu'il devra s'effectuer là où, dans cinq nuits à partir de demain, il verra des feux allumés sur la plage.

Le brave Jean Jan m'avait choisi à cause de ma connaissance des chemins les plus détournés et les moins exposés à la vigilance des républicains. Dès qu'il m'eut dit : « Tu vas te rendre à l'île d'Arz, » je crus que mon cœur allait s'élancer de ma poitrine, tant il se mit à battre violemment, car la pensée de revoir ma mère et Madeleine m'avait transporté d'une indicible joie. Le chef me parla ensuite des précautions que j'avais à prendre et des dangers qu'il y avait à éviter. Je ne l'entendais qu'à demi ; mon esprit et mon cœur étaient déjà rendus au but de ma mission, sans que la crainte d'aucun des périls que je rencontrerais sur le chemin ne me vînt un seul instant. Ma mère et Madeleine... voilà tout ce que je voyais.

Un homme d'âge, traversant le pays que j'allais parcourir, aurait attiré l'attention et éveillé les soupçons ; mais un jeune garçon comme moi, dans ces jours de suspicion, pouvait traverser les villages, les hameaux et les villes, sans exciter aucune méfiance. Aussi, dans ce temps où l'on ne chantait guère, je chantais sur le chemin les rondes et les refrains de l'île d'Arz. Cette gaieté n'était pas feinte, car je me sentais léger et allègre en approchant du pays. Avant de me rendre chez ma mère, j'avais à passer par le bourg dont mon oncle était curé. Ne me doutant pas de tous les événements survenus pendant les deux mois que j'avais été avec les bandes, j'allai frapper à la porte

de la cure, m'attendant bien à ce que la vieille gouvernante Sillette vînt m'ouvrir. Mais, hélas! je frappai bien des fois, personne ne m'entendit et personne ne vint. De l'endroit où j'étais, au pied du mur de la cour, je ne pouvais apercevoir la maison; montant alors sur un petit tertre, de l'autre côté du chemin, je vis que toutes les fenêtres du presbytère étaient fermées comme celles de la maison d'un mort. En ce moment, la main froide de la peur s'appesantit sur ma poitrine, et je pouvais à peine respirer, quand une femme, passant entre le mur et l'endroit où j'étais comme cloué, me dit :

— Mais n'est-ce pas toi, Yvon ! que fais-tu là, mon pauvre gars ?

— Je vais vers ma mère, à l'île d'Arz, et avant de l'embrasser j'ai voulu voir son frère, mon oncle le curé.

— Pauvre enfant ! d'où viens-tu donc ?

En m'approchant d'elle, je lui dis tout bas :

— Je viens d'avec les bandes, qui vont de l'avant pour la cause de Dieu et du roi.

— Ah ! si au lieu d'aller si loin, nos hommes étaient restés ici, nous serions moins à plaindre, nous autres femmes que vous avez délaissées !..... Toi tu aurais retrouvé ton oncle chez lui ; les fenêtres de la maison, les portes de l'église ne seraient pas fermées comme tu les vois au jour d'aujourd'hui ! la vieille Sillette serait venue t'ouvrir pour te mener au digne frère de ta mère! cher et saint homme! ils en ont fait un martyr.

— Que dites-vous ? O mon Dieu, mon Dieu !

— Oui, mon garçon, ils l'ont massacré au pied de l'autel.

— Qui donc?

— Toute une bande d'assassins arrivés dans le pays depuis que vous en êtes partis.

— Et sa mort n'est point encore vengée ?

— Qui veux-tu qui la venge ? Nous ne sommes que nous.

— Ils ont donc pu répandre le sang à leur aise et impunément ?

— Oui, ils ont égorgé tant qu'ils ont voulu : femmes enfants, vieillards, malades et mourants ; et quand ils ont eu fini ici, ils ont poussé plus loin.....

— Sont-ils allés du côté de chez nous?

— Hélas ! oui.

— Et ma mère ?...

— Ta mère... elle est au Ciel avec son saint frère !

— Oh ! les choses ne resteront pas ainsi ! ils seront vengés !... Nos bandes vont revenir, et malheur, malheur aux assassins ! A l'île d'Arz, comme ici, il y a donc eu égorgement et boucherie ?

— Il n'y avait plus personne pour arrêter les loups dévorants, ils se sont vautrés dans le sang et gorgés de carnage.

— Nos voisins les Jagü ?

— La vieille grand'mère et la mère ont été tuées de la même main... Elles se tenaient embrassées dans le même coin de la chapelle.

— Et Madeleine ? et les autres enfants?

— On ne sait ce qu'ils sont devenus. On croit qu'ils

ont été épargnés et emmenés dans les prisons de Vannes...

— A bientôt, mère Leblond, à bientôt... Je vais aller à l'île d'Arz. Je chercherai, je demanderai...

— Bon et brave garçon, l'île d'Arz, c'est maintenant un désert : tu n'y verras que des ruines...

— Je les fouillerai, je les interrogerai, j'irai sur le lieu du massacre, j'en baiserai la terre arrosée du sang de ma pauvre mère...

— C'est sur le rocher des Mouettes que les meurtriers ont fait leur œuvre, c'est de la petite chapelle de Sainte-Madeleine que les martyrs sont montés au Paradis.

X.

— Au revoir, au revoir, dis-je en prenant à l'instant le chemin du hameau natal.

En me souvenant des émotions que j'éprouvai alors, je sens encore mon cœur se resserrer d'angoisse, et, vous le voyez, ma poitrine est oppressée et haletante comme si je marchais toujours sur le chemin de l'île d'Arz. Tout fils, tout amant comprendront mes tortures d'alors.

J'avais quitté la vieille femme de Saint-Landon au moment où le soleil se couchait, et pendant près d'une heure je cheminai à travers les landes et les bruyères qui s'étendent jusqu'au sable de la plage. A droite et à gauche du sentier bien connu que je suivais, des merles et des grives, effrayés par le bruit de ma marche précipitée, partaient à chaque instant, s'élevaient, et allaient se poser plus loin. Autrefois le vol des oiseaux que j'avais tant aimé à chasser, aurait pu me distraire; mais dans ce moment je ne voyais, je n'entendais rien. Roulant dans ma pensée des projets de vengeance, j'allais toujours vers la falaise qui se dresse entre la bruyère et l'Océan. Derrière ces falaises et ces monts arrondis de sable qui ressemblent à de hautes vagues immobiles, le ciel était pourpre et

d'or. Oh ! j'aurais voulu, dans ma douleur, que le couchant ne fût pas si beau; il resplendissait comme pour une fête, et je ne voyais ses splendeurs qu'à travers mes larmes. Cependant j'avais les yeux fixés sur la falaise, sur celle qui me cachait le clocher de notre hameau; je hâtais mes pas pour arriver plus tôt, mais l'espace s'allongeait, s'allongeait toujours devant moi. La pompe du soleil couchant commençait à s'effacer : l'or du ciel devenait moins brillant, quand, sur la montagne de sable que j'allais gravir, je crus distinguer une forme humaine. Alors toute mon attention se fixa sur ce point noir et mouvant qui se dessinait en silhouette sur un fond encore éclairé. Vous savez comme à pareille heure tout tranche nettement sur le demi-jour du crépuscule. J'étais encore trop éloigné pour reconnaître cette forme, et cependant, loin de ressentir aucune frayeur de cet être qui se mouvait devant moi, je ne sais quel attrait me faisait redoubler de vitesse pour m'en approcher. En un instant j'eus monté le versant de la falaise; bientôt j'en atteignis le sommet : oh ! alors plus de doute; c'était elle, c'était ma bien-aimée Madeleine. Le visage tourné vers la mer, la jeune fille venait de déposer sur une pierre qui avait servi de piédestal à une croix, le fardeau qu'elle portait; je fis quelques pas encore, et je vis que c'était un enfant.

— Madeleine, Madeleine! lui criai-je, je sais tout, et je viens te consoler.

— Yvon, Yvon, tu viens donc encore une fois me sauver la vie! s'écria la jeune fille en se levant de

dessus la pierre où elle était assise auprès de l'enfant, et elle s'élança dans mes bras. Tu sais donc tout, me dit-elle en inondant mon visage de ses larmes ; tu sais maintenant que je suis seule, seule avec le plus jeune de mes frères, ainsi que moi échappé au massacre. Oh ! jusqu'à ce moment j'ai regretté de n'être pas morte avec eux tous ; mais à présent que je te vois, je suis bien aise de vivre, et je bénis Dieu de t'avoir retrouvé.

Je ne me souviens plus de ce que je répondis à de si tristes, à de si douces paroles : je me rappelle seulement que mon âme était alors inondée d'inexprimables émotions. Le bonheur et la tristesse, la joie et la douleur, le désespoir et l'espérance s'étaient emparés de nos cœurs et se les disputaient.

Après de si saintes et si solennelles émotions, nous nous assîmes tous les deux sur le calvaire en ruine, et pendant quelques instants, nous tenant par la main et ayant entre nous le petit garçon endormi, nous ne pûmes que pleurer au souvenir des pertes cruelles que nous avions faites tous deux, au bruit des flots qui se brisaient lugubrement au-dessous de nous. Enfin, au bout de quelque temps, je dis à ma bien-aimée :

— Madeleine, raconte-moi tout ce que tu as souffert, tout ce qui s'est passé au hameau.

— Yvon, répondit Madeleine, voici que la nuit s'étend sur le ciel et autour de nous ; tu veux que je te redise le massacre dans la chapelle, mais il va faire bien noir pour évoquer tant de morts ! et quoique près de toi, j'aurai peur.

— Oh ! n'ayons pas peur des martyrs, ils sont pour nous, et je voudrais pendant que nous sommes ensemble tous les deux, ayant au cœur notre pur et innocent amour, que ta mère et la mienne, et tous les nôtres massacrés vinssent à nous apparaître, dans ce lieu solitaire, à ce moment où les étoiles s'allument au firmament, et que le couchant s'argente de la lueur qui annonce le lever de la lune... O Madeleine ! ce serait un beau spectacle que de voir les morts venir consoler et fortifier les vivants!

— Tu as plus de courage que moi... Je sais bien que ceux qui sont au ciel ne peuvent nous en vouloir, car nous marchons sur leurs traces, toi comme soldat du roi, et moi comme chrétienne qui n'ai pas renié mon Dieu; car lorsque les meurtriers sont entrés dans la chapelle du rocher des Mouettes, quand j'ai senti le sang de ma mère rejaillir chaud sur moi, j'ai supplié à genoux les assassins de me faire mourir avec elle; mais ç'a été en vain. Et quand, avec leurs mains dégouttantes de carnage, ils m'ont traînée hors de la chapelle, j'ai protesté contre la vie qu'ils me laissaient.

— Bonne et courageuse fille, Dieu te doit sa protection !

— Il me l'a accordée jusqu'à ce jour, car, depuis le meurtre, les brigands ne m'ont fait aucun mal. Et voilà plus d'une semaine que je trouve encore dans ces campagnes le pain qu'il faut à mon frère et à moi.

— Pauvre ange ! tu es donc réduite à mendier?

— Tout a été pillé, dévasté et brûlé chez nous, et nous ne sommes pas les seuls ruinés, tout le hameau de l'île d'Arz n'est plus qu'un monceau de débris. Les deux ou trois méchantes familles qui, par leurs dénonciations, ont attiré les meurtriers, ont eu peur de rester au milieu des dévastations qu'ils ont faites, et avec leurs remords sont allés vivre ailleurs.

— Au nom de nos parents lâchement égorgés, nomme-moi les monstres qui ont fait tomber tant de maux sur le pays.

— Ne les devines-tu pas? Ce sont Jean Hoël, son beau-père Kervian, l'ennemi juré de ton oncle le curé, et Brinet, le percepteur de la république, homme taré et accusé de vol... Ces impies ont su que ceux qui croyaient en notre Seigneur Jésus-Christ, n'ayant pas voulu laisser passer le jour de la *Fête-Dieu* sans le chômer, s'étaient donné rendez-vous dans la nuit qui précède la grande fête, au rocher des Mouettes. Les fidèles n'avaient point manqué au pieux rendez-vous. De la petite chapelle où l'on vénère ma patronne, nous descendîmes sur la grève, et prîmes, entre minuit et une heure, le chemin du vieux cimetière. La croix d'argent, que l'on avait retirée de sa cache, était portée en tête de la petite procession composée d'une soixantaine de bons croyants, vieillards, femmes, jeunes filles et enfants.

Comme pour nous protéger, la nuit était obscure ; cependant, quelques étoiles plus brillantes que les autres perçaient çà et là les nuages, pour voir passer sur les bords de l'abîme le Dieu qui l'a creusé.

C'était ton vénérable oncle qui portait le saint sacrement, et les quatre doyens de l'île d'Arz, armés de leur mieux et le chapelet passé au cou, marchaient à ses côtés. Donatien, que tu vois là, endormi près de nous, et cinq autres petits garçons, jetaient devant le saint sacrement les fleurs sauvages, les œillets marins que nous avions cueillis la veille. Tu sais bien qu'à Saint-Landon il y avait de belle musique et de beaux hymnes chantés pendant que la procession parcourait le bourg et s'arrêtait au reposoir. Ici nous n'avions rien de pareil, ce n'était qu'à mi-voix que nous chantions des cantiques que la mer accompagnait de ses grands bruits, qui sont son hymne, à elle...

Arrivés au vieux cimetière, où l'on n'enterre plus depuis bien longtemps, parce que, dans les grandes marées, les vagues passent par-dessus ses murs, la procession en fit le tour, et ce fut la tombe d'un ancien curé, vénéré comme un saint, qui servit de reposoir. Tous agenouillés sur le terrain bénit et bosselé, nous chantâmes en chœur un bel *O salutaris hostia !...* A ce moment solennel, la lune était sortie de dessous les nuées noires, et les petits enfants jetaient au bon Dieu les fleurs effeuillées qui retombaient comme une pluie sur les fosses des trépassés.

Je ne sais si les *patauds* de notre île suivirent de loin la procession, mais nous revînmes tous à la chapelle de la Madeleine sans avoir rien rencontré, rien aperçu qui nous annonçât la présence de nos ennemis.

Peut-être nous virent-ils descendre du rocher des

Mouettes et voulurent-ils attendre notre retour à la chapelle pour faire leur coup... Là personne ne pourrait leur échapper, tandis que sur la grève il y aurait eu chance de salut pour quelques-uns d'entre nous.

Enfin, le vénérable et courageux curé de Saint-Landon était sur le point de finir la messe ; il descendait de l'autel pour donner la sainte communion aux chrétiens restés fidèles, quand tout à coup vingt brigands enfonçant la porte, pénétrèrent en blasphémant dans le saint lieu, se ruèrent sur nous comme des loups affamés, et firent un tel carnage que les dalles disparurent sous le sang...

Ici Madeleine ne put continuer, et, laissant tomber sa tête sur mon épaule, elle ne fit plus entendre que des sanglots. Je gardais aussi le silence; une poignante douleur, un inexprimable besoin de vengeance oppressait ma poitrine, torturait mon cœur et rendait ma langue muette... La main de Madeleine, que je serrais dans la mienne, était subitement devenue froide et humide, comme le marbre sur lequel la rosée est tombée; en même temps je sentis que la tête de ma bien-aimée pesait davantage sur moi et que tout son corps s'affaissait... Alors, la couchant doucement sur la pierre de la croix brisée, je roulai ma veste et ma blouse pour lui servir d'oreiller. Ainsi étendue sur la pierre, elle ressemblait à une de ces statues que j'avais vues quelquefois sur les tombeaux dans les vieilles églises. Je la contemplais avec ravissement, avec effroi. Le croissant de la lune se montrant dans

une déchirure de nuages laissait tomber sa lueur blanche et froide sur la jeune fille évanouie.

La pauvre enfant m'avait dit que les brigands révolutionnaires l'avaient réduite, elle et son frère, à la mendicité; hélas ! ses vêtements ne le révélaient que trop !...

Son frère, le petit Donatien, s'était éveillé et joignait sa voix à la mienne pour la tirer de son évanouissement. A genoux, penchés sur elle, lui prenant les mains, nous l'appelions des plus doux noms pour lui faire reprendre connaissance. Enfin elle rouvrit ses doux yeux et me dit avec une grande terreur dans la voix.

— Yvon ! partons, partons d'ici. Je viens de voir se lever les morts, les massacrés de la chapelle, leur sang coule toujours!

— Il ne coulera plus quand ils seront vengés, et ils le seront bientôt, je le jure sur le salut de mon âme, m'écriai-je. Puis, soulevant Madeleine de dessus la pierre où elle était encore à demi couchée, je lui dis : Bonne et douce fille, reprends courage, partons, j'ai l'espoir que nous trouverons des amis.

— J'en ai trouvé une, et quand tu m'as rencontrée il y a une heure sur cette falaise, je me rendais chez elle...

— Chez mademoiselle Landeau, ta marraine?

— Eh ! oui; elle a su tous nos malheurs, et m'a fait dire de venir la rejoindre avec Donatien...

— Le bon Dieu ne pouvait abandonner un ange comme toi, Madeleine... Mais, dis-moi donc, elle n'est

donc pas *pataude* comme tout le reste de sa famille, ta marraine?

— Parfois elle fait semblant de penser comme ses frères, mais au fond de l'âme elle est pour nous. Quand elle veut faire du bien, et aller un peu au loin pour secourir et consoler les pauvres et les malheureux, elle dit comme sa famille pour qu'elle lui laisse la liberté d'agir.

— Allons-nous passer par le bourg de Sainte-Marie? c'est le plus court chemin.

— Oui, Yvon, c'est le plus court, mais ce n'est pas le plus sûr; et toi qui es connu à présent pour être allé rejoindre les bandes royalistes, tu serais peut-être insulté et arrêté.

— Il fait nuit maintenant.

— Pour faire le mal, les méchants ont des yeux qui voient clair dans les ténèbres... Toi, mon compagnon d'enfance, Yvon, je ne veux pas t'exposer.

Disant ces mots, Madeleine s'appuya sur moi, car ses jambes tremblaient encore, et avant de descendre de la falaise, en face des débris de la croix, elle se leva sur la pointe du pied, passa ses bras autour de mon cou et m'embrassa comme si j'avais été son frère...

Quand nous fûmes tous les trois descendus de la petite montagne de sable, nous vîmes que la marée était alors peu haute, et qu'en suivant sur la grève et parmi les rochers, le sentier des pêcheurs et des douaniers, nous aurions le temps d'arriver chez la bonne demoiselle Landeau sans que la haute mer nous gênât.

Nous prîmes donc ce chemin, et pendant près d'une heure, nous marchâmes sur une plage unie et douce aux pieds. Nous étions un peu retardés par les petites jambes de Donatien. Tour à tour, Madeleine et moi le prenions sur notre dos pour aller moins lentement, car nous entendions, au bruit que les vagues commençaient à faire, que la marée montait rapidement...

La nuit avait, à son début, été très-obscure, mais vers les dix heures, le croissant ayant vaincu les nuages, rayonnait au milieu d'un champ d'azur sans que rien n'interceptât sa clarté. Elle tombait d'aplomb sur la mer et la faisait briller comme de l'étain ; elle nous montrait en même temps que nous approchions de l'endroit où le chemin que nous avions pris et que nous ne pouvions plus quitter, se rétrécissait beaucoup.

— Sommes-nous bientôt *à la muraille noire?* me demanda Madeleine, qui venait de regarder en arrière et qui avait vu que la marée couvrait maintenant toute la plage que nous venions de traverser.

— Il nous faut, répondis-je, encore une demi-heure; en ne perdant pas de temps, nous y arriverons.

Cette muraille noire, qui préoccupait avec raison la pensée de Madeleine, était un long et haut pan de rochers à pic, droit et uni comme un mur. Là, rien en saillie, rien en retrait, point d'inégalités à escalader, point d'anfractuosités pour se garantir de la lame quand elle venait assaillir cette forteresse avancée en promontoire dans la mer.

Je venais de dire à Madeleine que nous avions le temps de dépasser cet endroit périlleux, mais en vérité je commençais à en douter, tant la marée montait vite ; une assez forte brise venant du large poussait le flot au rivage en doublant sa vitesse ; pendant quelques instants nous avançâmes encore... Hâtons-nous ! hâtons-nous ! répétai-je. Mais, pour m'obéir, Madeleine avait beau faire, sa faiblesse et sa fatigue ralentissaient de plus en plus notre marche, et cependant entre l'Océan et les rochers l'espace devenait de minute en minute plus étroit ; par moments la vague poussait déjà ses longs festons d'écume jusqu'à nos pieds.

Encore une centaine de pas, et nous serions arrivés sous la haute muraille noire... Là, pour nous sauver de la marée montante, rien, rien, si nous continuions à avancer, rien que nous entre le flot grossissant et le flanc de granit du promontoire.

A cette pensée, qui depuis quelques instants se changeait en certitude, je m'arrêtai tout à coup, et je dis à Madeleine : Nous n'arriverons pas à temps, il faut renoncer à l'espoir de dépasser la muraille noire : la marée va plus vite que nous...

— Mais comment faire ? Regarde, la mer est derrière nous ! s'écria la jeune fille avec effroi.

— Elle est aussi devant, elle est aussi à notre droite.

— Oui, la voilà qui vient mouiller nos pieds... O mon Dieu ! mon Dieu !

— Chère bonne fille, tu es Bretonne et chrétienne, chasse la peur de ton âme...

— Mais notre perte est assurée... Allons, allons de l'avant, nous dépasserons peut-être la muraille.

— Impossible. Tiens, écoute, n'entends-tu pas les vagues qui se brisent déjà avec furie contre sa base?

Nous écoutâmes, et, comme moi, Madeleine entendit le bruit des flots battant contre le haut rocher...

— Ah! nous allons périr... Yvon ! ajouta la fille bretonne, nous sommes tous bien jeunes pour mourir sitôt, mais je bénis Dieu de nous appeler à lui tous les trois ensemble...

— Notre heure n'est pas venue ! j'ai à venger ma mère et la tienne, j'ai une mission d'honneur à remplir... Toi, tu es l'ange gardien de cet enfant ; lui, est le fils des martyrs... Je le répète, notre heure n'est pas sonnée. Courage, courage donc.

— Mais que vas-tu faire ?

— Regarde, à gauche, les rochers que tu vois commencent bien la *muraille noire,* mais ce n'est pas là l'endroit le plus périlleux ; là, leurs flancs ne sont pas à pic ; là, je crois, nous pourrons les escalader et trouver quelque creux, quelque caverne, quelque plateau où la marée ne pourra nous atteindre.

— J'ai foi et espérance *en toi plus qu'en tout autre au monde, cher Yvon ;* allons donc où tu veux aller !

Comme Madeleine disait ces mots, l'écume blanche d'une haute vague qui venait de déferler sur la grève couvrit nos pieds. Cette vague était comme la confirmation de mes paroles. Alors tous les trois nous nous hâtâmes d'arriver au rocher s'élevant au-dessus des sables que la mer allait bientôt recouvrir.

Quand nous fûmes à leur base, à la lueur du croissant je cherchai un endroit que la faible et défaillante Madeleine pût gravir ; mais, hélas ! sur ce point comme le long de la muraille noire, la côte n'offrait presque pas d'inégalités. Enfin je découvris quelques saillies, quelques creux à l'aide desquels on pouvait, non sans de grandes difficultés, parvenir au sommet du rocher qui projetait en avant sa crête chauve et nue.

Pendant qu'assise sur le sable, Madeleine cherchait à apaiser les cris de son frère exténué de fatigue et de faim, en m'accrochant des mains aux pointes du roc, en mettant les pieds dans les trous que les vagues y avaient creusés, et dont souvent les goëlans et les mouettes avaient fait leurs nids, j'arrivai, après de grands efforts, sur le plateau que j'avais vu d'en bas s'avancer en voûte sur la grève. Là, nous serions tout à fait hors de l'atteinte des flots les plus hauts et les plus courroucés. Je redescendis donc bien vite et criai à ma bien-aimée de se lever et d'amener à moi son frère. En un instant elle fut au pied du rocher, plus vite encore je sautai sur le sable et lui dis :

— Tu vois comme la mer nous gagne ! Elle court rapide sur la plage unie; cramponne-toi donc à mon cou, et je vais recommencer l'escalade que je viens de faire tout à l'heure et qui nous mènera en lieu sûr.

— Yvon, il est donc décidé que pas un autre que toi ne viendra à mon aide. Je pense à ma mère : si elle était là, elle me dirait de penser avant tout à Donatien; c'était son enfant chéri; prends-le donc avant

moi, porte-le là où il sera en sûreté, puis redescends et tu me sauveras à mon tour.

Je connaissais Madeleine ; je fis ce qu'elle voulait... Elle plaça l'enfant sur mes épaules, lui passa ses petits bras autour de mon cou, et avec son tablier elle l'attacha fortement autour de mon corps. Ce léger fardeau me gêna peu pour retrouver les marches de ce périlleux escalier, et sans trop d'efforts je déposai le petit Donatien à l'entrée d'une espèce de grotte qui formait le fond de la partie avancée du rocher. Cet enfant, effrayé de l'idée de rester seul, jetait les hauts cris et ne voulait pas se détacher de moi ; mais d'autres cris me torturaient bien plus, c'étaient ceux venant de la plage et qui m'étaient parvenus entre le fracas de deux vagues. Ne voyant plus au-dessous de moi que des flots en furie, je fus en peu d'instants auprès de Madeleine, qui se tenait cramponnée à une saillie de la roche où la vague l'avait poussée et l'avait recouverte tout entière.

— J'ai fait ce que tu as voulu, lui dis-je, maintenant obéis, rassemble tes forces ; vite tiens-moi bien, ne desserre pas tes bras. Ton frère est sauvé, tu vas l'être ; mais pas un moment à perdre, car tu le vois, la mort est derrière nous, elle avance, elle menace, elle nous touche déjà.

— Que le bon Dieu nous soit en aide ! répondit Madeleine ; puis, ayant fait le signe de la croix, elle s'attacha fortement à moi, soutenue par ma ceinture nouée autour de nous deux, pendant que, pour la troisième fois, j'escaladais le flanc du rocher que l'é-

écume des vagues rendait déjà humide et glissant; mon pied ne trébucha pas, et Madeleine ne courut pas trop de danger!

Oh! comment pouvoir redire ce que j'éprouvai en portant ce cher et précieux fardeau, que le moindre faux pas pouvait entraîner avec moi dans les flots de plus en plus grossissants!... Oh! voyez-vous, il y a tant de force, tant de magie dans une pure et sainte amitié, que j'avais au fond de l'âme plus de confiance que de peur pendant ce trajet si hérissé de périls!

Enfin Dieu seconda mes efforts, et ce serait en vain que je chercherais des paroles pour vous peindre notre délire de bonheur, quand tous les trois, sur cette cime élevée, nous nous trouvâmes sains et saufs... A genoux sur le roc, nous pleurions de joie, tantôt en regardant la mer bouillonnante au-dessous de nous, tantôt relevant les yeux vers le ciel parsemé d'étoiles! Comme David, nous disions à toutes choses créées de se joindre à nous pour remercier et louer le Seigneur qui venait de nous sauver; nous le disions à l'Océan grondant, au firmament radieux, aux vagues, aux nuages, au rocher qui nous portait sur sa crête, et à la grotte qui allait nous abriter pendant la nuit pluvieuse et froide qui était venue.

Madeleine ne cessait de me répéter que j'étais destiné à l'arracher à tous périls; puis, se ressouvenant tout à coup des massacres de la chapelle, elle ajoutait: La première fois que tu m'as soustraite à la fureur des flots, tu as été bien remercié par ma mère et

par tous les miens, mais à présent je suis seule pour te parler de ma reconnaissance...

— Eloigne toute pensée triste de ton âme, ô chère et bonne fille! ne pas ouvrir ton cœur à la joie, quand la main de Dieu t'a conduite ici, ce serait manquer de gratitude... Tous trois, après tant de dangers et de fatigues, nous avons besoin de repos; toi et ton frère, couchez-vous sur le sable sec de la grotte. Moi, je vais m'étendre ici à l'entrée, et je vous garderai tous les deux.

De l'endroit où je m'étais couché, la tête appuyée sur une roche moussue, je pus bientôt entendre le doux souffle qui annonce le sommeil du jeune âge. Le petit garçon s'était endormi dans les bras de sa sœur.

Quant à moi, ce fut en vain qu'après toute la fatigue de la journée j'essayai de fermer les yeux. Mon âme avait été trop agitée par tant d'émotions successives pour se fondre dans le repos; et puis dormir m'eût-il été aussi doux que de veiller !

Pendant cette veille, je tâchais d'arranger notre avenir; je n'oubliais point que j'étais soldat, et je ne voulais pas que mon attachement pour Madeleine me fît manquer à mon devoir; je me disais donc : Dès que le jour se lèvera, je conduirai Madeleine et son frère chez la femme bonne et généreuse qui leur offre un asile. Là, je lui jurerai ma foi, et puis je me détacherai d'auprès d'elle pour aller remplir ma mission.

Tout homme qui a vécu et souffert sait combien l'âme est féconde en plans et en projets. La mienne en

débordait encore quand une barre d'or apparut à l'orient. La pauvre chère fille dormait toujours, et cependant au-dessus de sa tête divers bruits s'élevaient; c'était le souffle du matin qui venait agiter les longues herbes marines et les tiges des œillets sauvages qui formaient comme la chevelure du rocher; c'étaient les courlis et les alcyons qui, sortant de leurs nids de pierre, s'élançaient et de leurs ailes blanches allaient raser les vagues; c'était enfin cette voix de la nature qui s'éveille quand la nuit reploie ses voiles et abandonne le ciel.

Debout sur la plate-forme du roc, je portai mes regards du côté de la falaise où la veille au soir j'avais rencontré Madeleine. De la hauteur où j'étais alors j'apercevais par-dessus les montagnes de sables, l'île d'Arz et son clocher. C'était là que gisaient et dormaient les martyrs. Alors il me sembla que tout repos, que tout délai à les venger était coupable, et j'allai réveiller la jeune fille et l'enfant.

— Partons, lui dis-je, le jour est levé et la mer est basse; nous pourrons arriver chez ta marraine par le chemin de la grève.

— Cette nuit, cher Yvon, j'ai rêvé au chemin qui nous a conduits là où j'ai si bien reposé. Peut-être que ce matin j'aurai peur pour redescendre.

— Pendant que tu dormais, j'ai trouvé un sentier plus commode. Nous allons prendre les hauteurs et nous ne redescendrons sur le sable que lorsque nous aurons dépassé la haute muraille noire.

Effectivement, ce fut là la direction que nous sui-

vîmes pour nous rendre chez mademoiselle Landeau. Pendant près d'une heure nous marchâmes sur un terrain aride recouvert d'une mousse courte et de nuances diverses, percée çà et là par de petits buissons chétifs et rabougris. Quelques arbres avaient voulu croître sur ces cimes hâlées par le vent de mer; mais tous étaient courbés et n'étendaient que des rameaux desséchés. Au fond du vallon, ces chênes et ces ormes auraient été grands, beaux et verdoyants, mais ils s'étaient rapprochés du puissant Océan et ils étaient courbés et inclinés vers la terre. Il en est ainsi souvent des hommes. De l'humilité de la condition que leurs parents leur avaient faite, ils ont voulu monter sur les hauteurs du monde, et le voisinage de la puissance les a déshérités de leur noblesse et de leur beauté native.

Bientôt le vaste plateau qui s'étend au-dessus des rochers de la côte s'inclina vers le point où nous voulions arriver. Là, la végétation devenait un peu moins aride; un sentier tracé par les douaniers et se dessinant comme un serpent sur la pente brunâtre des coteaux, nous conduisit à un vallon à sinuosités gracieuses, dont la verdure riche et variée, entretenue par des cours d'eau qui ne tarissent jamais, contrastait avec la nudité des rochers granitiques et l'aridité des landes.

Un peu plus loin, au lieu de ces arbres à misérable végétation que nous avions remarqués sur les hauteurs, nous n'avancions plus que sous l'ombrage de chênes verts et d'une magnifique venue. Leur tronc,

d'une écorce lisse et polie, était baigné deux fois par jour par la marée montante. Entre les rameaux touffus de ces arbres que l'hiver ne dépouille jamais, nous aperçûmes sur une pointe de terre avancée, comme une corbeille de verdure dans l'azur de la mer, une maison d'une couleur roussâtre et tout entourée de tamarisques et de saules marins. Un petit pâtre qui gardait quelques brebis noires broutant sous les chênes verts, et auquel nous demandâmes quelle était la jolie maisonnette s'élevant en face de nous, nous apprit que c'était la demeure de mademoiselle Landeau.

XI.

Vous vous souvenez du paysage que je vous ai décrit, en vous racontant le chemin suivi par moi entre le village de Saint-Landon et la falaise où j'avais rencontré Madeleine Jagü. Vous vous souvenez peut-être combien tout était triste et morne devant moi. Peu de temps s'était passé, et cependant comme tout était changé ! Hier tout était désolé et serrait le cœur ; à présent tout était gai et épanouissait l'âme. Sur la mer que nous avions à notre gauche, sur les coteaux qui se dressaient à notre droite, un soleil pur et resplendissant ; sous nos pas une mousse comme du velours ; sur nos têtes un bel et frais ombrage, et dans les rameaux des arbres qui nous donnaient cette ombre, des oiseaux gazouillant leur hymne au matin ; de distance en distance de clairs ruisselets descendant des hauteurs en murmurant sur les cailloux de leur lit avant de s'aller perdre dans les profondeurs et les grands bruits de l'Océan. A une de ces sources, Madeleine avait lavé son beau visage, ôté la poussière de ses pieds, et, se mirant dans l'onde, avait relevé ses cheveux sous son grand chapeau de paille.

Un quart d'heure après, nous heurtions à la porte de mademoiselle Landeau. Une petite fille au teint

bruni, mais dont les traits étaient charmants, vint nous ouvrir. Le pauvre accoutrement de Madeleine et de son frère, leurs pieds nus ne lui firent point peur, et je devinai tout de suite qu'elle était accoutumée à donner facile accès auprès de sa maîtresse à ceux qui marchent dans les durs et rudes sentiers de la misère. D'une voix tremblante et douce, Madeleine dit à la servante :

— Veuillez aller me nommer à mademoiselle Landeau, dites-lui que c'est Madeleine Jagü, sa filleule.

— Madeleine Jagü! s'écria la jeune fille. Oh! hier au soir encore, à la veillée, nous parlions de vous; ma maîtresse s'étonnait de ne vous avoir point encore vu arriver.

Puis se mettant à courir, la servante criait en s'approchant de la maison :

— Mademoiselle, mademoiselle, voici votre filleule, voici Madeleine Jagü.

A ces joyeux cris nous vîmes aussitôt la porte s'ouvrir, et du petit perron descendre, aussi rapidement qu'elle le pouvait, une femme d'une quarantaine d'années, grosse, fraîche et colorée.

— Te voilà enfin, dit mademoiselle Landeau, car c'était elle, te voilà enfin, ma bonne petite Madeleine; oh! j'étais bien inquiète de toi et de ton petit frère. Vous voilà, pauvres enfants des martyrs, soyez les bienvenus.

A ce mot de martyrs, mademoiselle Landeau essuya une larme qui venait de s'échapper de ses yeux; puis bien vite elle ajouta :

— Ce n'est point le moment de nous attrister : soumettons-nous aux volontés de Dieu, et, réunis sous mon toit, soyons tous aussi heureux que nous pouvons l'être.

Madeleine était courbée et presque agenouillée devant la bonne et excellente femme qui l'accueillait ainsi. Le petit Donatien baisait aussi la main que mademoiselle Landeau leur avait tendue, et moi, debout, à quelques pas en arrière, le front découvert et le cœur débordant de gratitude et d'attendrissement, je ne voyais le groupe que j'avais devant moi qu'à travers mes pleurs.

Madeleine, se retournant, dit à sa marraine :

— Mademoiselle, c'est Yvon Kerdrel, mon promis, celui qui m'a sauvée, il y a sept ans, de la grande marée de la Madeleine, et qui cette nuit m'a arrachée de nouveau à la mort.

— Qu'il soit aussi le bienvenu, celui qui t'a sauvée, qu'il se repose chez moi auprès de sa fiancée, et faites en sorte, mes enfants, après toutes vos douleurs, de trouver ici quelque oubli de vos peines.

— O mademoiselle ! répondis-je à cette femme qui ne vivait que pour secourir et consoler, avant de vous remercier pour moi, il faut que je vous rende grâce de ce que vous faites pour Madeleine. Pauvre enfant, je l'ai rencontrée hier au soir dans les sables de la falaise, et venant de mendier son pain pour elle et son frère...

A ce souvenir, à ce mot de mendier, ma voix s'altéra, et pour ne point fondre en larmes, je m'arrêtai.

— Point de tristesse ! point de tristesse aujourd'hui : Dieu vous envoie vers moi, et pour vous bien recevoir, je ne ferai point tuer le veau gras comme il est dit dans l'Evangile, mais je vais vous faire servir un bon petit déjeûner auquel vous ferez honneur, je l'espère. Hier, je n'aurais pas été aussi à l'aise pour vous recevoir, car ma maison était toute remplie de ceux que l'on appelle les heureux du monde. Ils se sont en allés chez eux chacun dans sa maison, et m'ont laissé de la place pour ceux qui n'ont plus d'abri ; c'étaient mes frères et mes parents, mais toi, Madeleine, tu es ma filleule ; devant Dieu, une filleule, c'est une fille : tu vois bien que j'ai gagné au change.

Pendant que mademoiselle Landeau nous recevait si bien, nous avions traversé le jardin qui s'étendait entre le mur de clôture et la maison, et maintenant nous étions entrés dans un petit salon dont les deux fenêtres encadrées de pampre, donnaient sur la mer.

Sur une table de noyer bien luisante, la jolie et alerte petite servante qui était venue ouvrir nous servit le déjeûner annoncé par sa maîtresse. Pendant ces apprêts, j'étais debout près d'une des croisées, et, penché en dehors, je suivais des yeux le vaste amphithéâtre des rochers qui forme la côte. Par delà la muraille noire, je reconnus, à son avancement au-dessus de la grève, le rocher où nous avions passé la nuit, et j'appelai Madeleine pour le lui montrer.

— Qu'est-ce que vous regardez là? demanda la maîtresse de la maison.

— Marraine, Yvon me fait voir le rocher sur lequel il m'a portée hier comme je porte mon petit frère, pour me sauver de la marée montante. Au fond de cette partie avancée qui forme comme une voûte au-dessus de la grève, il y a une grotte; c'est là que j'ai dormi avec Donatien, tandis que lui veillait sur le plateau.

— Eh bien! un jour, dans nos promenades, nous irons voir cet endroit, et nous y planterons une croix en souvenir de l'abri que vous y avez trouvé.

Après le déjeûner, quand mademoiselle Landeau eut montré à Madeleine la chambre qu'elle lui donnait pour elle et Donatien, elle me dit : Il me reste, Yvon, à m'occuper de votre logement.

— Mon logement, mademoiselle, est maintenant une tente; dès ce soir, je vous quitterai, non sans beaucoup de peine, car ici j'ai une forte attache, et j'irai remplir une mission dont je suis chargé par mon chef militaire.

— Vous êtes donc soldat?

— Oui, mademoiselle, soldat de Dieu et du roi!

— Alors, que le bras du Seigneur soit sur vous; vous avez souffert, j'aurais voulu vous voir vous reposer chez moi; mais si votre devoir vous commande de partir, partez : le devoir avant tout.....

— J'ai fait serment à Dieu, à mon père....

— Oh! je ne vous retiens plus; allez où vous devez aller!

— Maintenant que je sais Madeleine sous un toit comme le vôtre, mademoiselle, mon devoir m'est rendu bien plus facile.

— Pauvre enfant! à présent qu'elle n'a plus de mère, il faut bien que je lui en tienne lieu. Quand elle a été baptisée, j'en ai fait la promesse devant l'autel. Sans doute, moi qui ai la passion de faire des heureux et de voir sourire auprès de moi, j'aurais été ravie de vous garder plus longtemps; car j'ai vu (les femmes de mon âge voient ces choses-là tout de suite) que vous et Madeleine vous vous aimez. Dans des temps comme les nôtres, où de tous côtés l'on ne rencontre que souffrances et larmes, quel bonheur pour moi que de vous abriter dans cette tranquille retraite! Dieu récompense les attachements purs, et peut-être sera-ce ici qu'il bénira le vôtre.

— O mademoiselle! en me montrant tant de bonheur, ne me rendez pas le devoir trop pénible, que votre voix ne parle pas plus haut que celle de l'honneur!

— Yvon, je vous le répète, je ne veux pas vous retenir. Je vous disais tout à l'heure que j'avais la passion de faire des heureux, c'est parce que j'ai cette passion que je veux que vous partiez : ici vous ne seriez pas heureux si vous y restiez avec des remords. Allez remplir votre mission, et sur le chemin et dans les dangers que vous pourrez avoir à traverser, ayez pour repos de cœur et d'esprit cette pensée, cette certitude, que votre promise a retrouvé une mère.

— Oui, c'est la pensée que j'emporterai pour être fort!

— Joignez-y l'espérance de revenir un jour la

prendre pour la conduire comme épouse à l'île d'Arz. L'espérance, c'est la consolatrice des femmes et la force des hommes, emportez-en donc beaucoup en partant. Avec l'indépendance que je me suis faite, avec le laisser-passer que tous les partis m'ont donné, comme à une sœur de charité, je vais d'un camp à l'autre ; eh bien! sous le drapeau aux trois couleurs comme sous celui que vous suivez, il y a besoin de concorde et de repos...

Pendant que la bonne et excellente femme me parlait ainsi, elle s'était assise dans l'embrasure de la fenêtre, auprès du petit guéridon sur lequel était placée une corbeille remplie de morceaux de toile effilée. Tous les jours mademoiselle Landeau consacrait plusieurs heures à faire de la charpie, et des femmes, des mères, des sœurs de soldats, venaient durant les veillées l'aider dans ce travail.

— Vous voyez à quoi je consacre mon temps, me dit-elle; il y en a là pour tous les partis. Je travaille pour tous indistinctement, parce que je panse toutes les blessures. Puis, en voyant sur une chaise le chapeau de grosse paille de Madeleine, elle ajouta : Je crois que la pauvre enfant repose, car je ne l'entends point aller et venir dans sa chambre qui est au-dessus de nous. Vous ne trouverez pas mauvais que je vous laisse pour aller m'occuper d'elle et de son frère.

A ces mots, elle sortit du salon, et quand une heure après elle redescendit, elle s'appuyait sur le bras de ma promise dont l'habillement était bien différent

de celui de la veille... Le changement était complet; Madeleine n'était plus une jolie mendiante, mais la fille d'un fermier cossu et dans l'aisance. Pour le petit Donatien, la transformation était semblable. Avec ses nouveaux vêtements, Madeleine était charmante, mais pas plus belle que je ne l'avais vue à ma rencontre sur la falaise.

Pendant le temps que mademoiselle Landeau avait passé avec sa filleule, elle lui avait dit ma résolution de partir après le dîner et d'aller le plus promptement possible remplir la mission dont j'avais été chargé. Aussi, en se promenant avec moi dans le petit jardin qu'une haie de tamarisques défendait du mauvais vent de mer, Madeleine me parla de mon départ.

— Je ne cherche point à te retenir, Yvon; pars donc dès aujourd'hui pour revenir plus vite. Quand tu auras accompli ce qu'on t'a commandé, tu iras rejoindre les bandes, tu y trouveras mon père. Tout de suite, après lui avoir appris, s'il ne le sait déjà, le massacre de l'île d'Arz, ajoute bien vite, pour le consoler un peu, que le bon Dieu m'a donné une seconde mère dans mon excellente marraine! Place de suite l'image du bonheur auprès de celle des affreux malheurs de chez nous, afin que ses larmes deviennent moins amères.

— Je parie que vous vous parlez de choses affligeantes, nous dit en arrivant à nous la maîtresse de la maison. Je ne veux pas que l'on affaiblisse le jeune soldat par la douleur; je ne veux point que l'on soit ingrat envers la Providence le jour où l'on a été sau-

vée de la mort comme vous l'avez été sur le rocher que j'aperçois d'ici. Quand Dieu nous envoie le malheur, il faut le recevoir à mains jointes; quand Dieu nous envoie le bonheur, il faut le recevoir à bras ouverts et l'accueillir avec joie.

— C'est ce que nous faisons chez vous, mademoiselle. Madeleine est votre digne filleule, et comme vous, en me parlant de mon devoir, elle ne cherche point à amollir le courage dont j'ai besoin en la quittant.

— Pour que vous ne partiez pas trop tard, Yvon, nous dînerons de meilleure heure que de coutume, et puisque vous avez six lieues à faire, vous partirez, quoi que vous en disiez, avant le coucher du soleil.

Tout se passa comme le désirait mademoiselle Landeau.

Pour une journée de départ, nous ne fûmes pas trop tristes, et dans la femme qui nous avait reçus chez elle, il y avait tant de sérénité, que son âme en répandait autour d'elle, et qu'au moment où je donnai à ma promise le baiser d'adieu, mon cœur ne fut pas trop cruellement déchiré.

Pour me rendre où Jean Jan m'avait donné ordre d'aller, je pris le chemin des hauteurs, afin que la marée ne me retardât pas. Je suivis de point en point toutes mes instructions. Arrivé un peu avant minuit à la vigie de Saint-Jean, je descendis le sentier des Hardis; j'allai trouver le vieux pilote Hardouin; à deux heures du matin, j'étais à la station anglaise, et

j'y avais donné l'avis concernant le débarquement d'armes. Ceci rempli, je revins à terre; au retour, j'osai passer au milieu des ruines de notre hameau, chose que j'avais évité de faire en me rendant à la vigie. Comme nous l'avait recommandé la marraine de Madeleine, en allant remplir ma mission je n'avais point voulu m'affaiblir par la douleur ; mais à présent que j'avais accompli fidèlement ce qui m'avait été commandé, j'avais un pieux devoir à remplir, et j'allai prier et pleurer sur le rocher des Mouettes, entre les murs ensanglantés de la petite chapelle. Là je priai pour ma mère. Oh ! je me trompe, les martyrs n'ont pas besoin de nos prières; mais je demandai avec ferveur à celle qui m'avait donné la vie de me donner le courage de marcher droit jusqu'au bout.

Du rocher des Mouettes, je vins à notre hameau; pas une maison n'y était restée entière, et dans tous ces débris désolants à voir, pas une âme, pas la moindre créature vivante. Les bons y avaient été massacrés, les méchants s'étaient enfuis, effrayés de leurs propres œuvres.

Le cœur serré, je m'arrêtai quelques instants devant notre maison et devant celle des parents de Madeleine. Sur le mur d'enclos de cette chaumière, je cueillis un bouquet de ces giroflées jaunes qui croissent sur les ruines, et, dans ma pensée, je comptais le donner à la jeune fille qui avait été la joie et l'orgueil de cette masure.

Pour me rendre auprès de mon père et de mes frères, il y avait deux chemins; je pouvais encore

prendre celui qui passait près de la maison de mademoiselle Landeau; mais celui-là n'était pas le plus court, et je crus devoir suivre le plus direct.

Dans mon trajet de l'île d'Arz jusqu'aux environs de Vannes, où se trouvaient nos bandes, rien de particulier ne m'arriva. Pendant ma courte absence, la nouvelle de l'odieux massacre de chez nous était parvenue au camp royaliste et avait plongé mon père et celui de Madeleine dans un profond désespoir, que l'espérance seule d'une prompte et éclatante vengeance leur faisait supporter. Mon père, privé de sa bonne et vertueuse compagne, avait pleuré toutes les larmes de son cœur. Le père de Madeleine Jagü pleurait aussi non-seulement sa digne femme, mais encore sa fille et son petit Donatien. A celui-là je pus apporter une grande consolation en lui apprenant que ses enfants vivaient encore et que je les avais laissés en lieu bon et sûr, chez mademoiselle Landeau.

Quand la nouvelle d'un malheur nous arrive, l'annonce de ce malheur ne nous suffit pas. Nous sommes avides de détails ; nous les demandons à ceux qui ont été témoins des coups frappés par la mort. Notre douleur *se délecte* pour ainsi dire dans les récits les plus circonstanciés et les plus affligeants. Aussi mon père et Pierre Jagü me questionnèrent-ils minutieusement pour connaître tout ce qui s'était passé à la chapelle de la Madeleine.

Je redis tout ce que je savais, et mes paroles firent naître une grande exaspération parmi nos compagnons d'armes. Les profonds chagrins se gardent par-

tout, à l'armée comme ailleurs; mais cependant, dans la vie de soldat, il y a de périlleuses et glorieuses distractions pour les âmes navrées de tristesse. Dans le bruit des batailles on ne pleure plus ses amis trépassés, on les venge.

Partageant la bonne et la mauvaise fortune de l'armée catholique et royale du Morbihan, passant par les événements de la victoire et les découragements des défaites pour revenir à des succès et quelquefois à de nouveaux revers, je guerroyai pendant près de trois ans sous le drapeau blanc. J'y étais encore en 1796, au moment où Georges Cadoudal faisait promulguer la terrible loi qui défendait le mariage à la jeunesse bretonne, appelée, dans sa pensée, à d'autres devoirs plus pressants et plus sacrés. Il y avait dans nos rangs une telle soumission à la volonté et aux décisions de notre énergique général en chef, que nous ne murmurâmes pas quand il publia l'ordre du jour par lequel le mariage nous était interdit pendant toute la durée de la guerre ; et l'on disait alors, comme une chose toute simple, qu'une bonne cartouche était réservée comme cadeau de noce à chaque nouveau marié.

Au fond de mon cœur, en pensant à Madeleine, je trouvais que cette loi était par trop sévère ; mais je me gardais bien de le dire, car j'aurais passé pour *pataud* parmi mes frères d'armes si j'eusse blâmé une décision de notre général. Gardant donc bien cachée dans mon âme ma désapprobation, je continuai à faire mon devoir de soldat.

Pendant ces trois ans de bataille, j'avais reçu souvent des nouvelles de chez mademoiselle Landeau. Madeleine y était toujours contente et heureuse, et profitait de l'éducation modeste et utile qu'elle recevait chez sa marraine ; moi je continuais mes rêves de bonheur, quand un jour je reçus cette lettre :

« Mon cher Yvon, c'est une autre main que la mienne qui vous écrit ces quelques lignes. Dieu m'avait donné la force et la santé, il vient de me retirer l'une et l'autre. C'est de mon lit, et avec tout le côté droit paralysé que je dicte ces mots. Jusqu'à ce jour j'avais été heureuse en faisant un peu de bien autour de moi. Pour que mes derniers moments (et ils peuvent être proches) soient heureux, il faut que je sache que je laisserai après moi ma filleule chérie, heureuse et protégée par vous. Demandez donc un congé ou prenez-en un vous-même pour que je vous voie uni à Madeleine avant que la mort ne me ferme les yeux.

» Je dicte cette lettre sans consulter *votre promise*, mais je suis sûre qu'elle ne me désapprouvera pas : venez donc et hâtez-vous, car une seconde attaque peut m'emporter d'un instant à l'autre.

» Adieu ; vous êtes auprès de votre père, auprès de celui de Madeleine, consultez-les et accourez.

» Thérèse Landeau. »

On devine facilement l'effet que produisit sur moi cette lettre. Bien certain d'avance de ce que me dirait mon père, de ce que me conseillerait le père de Ma-

deleine, je voulus prendre moi-même ma résolution avant de leur montrer ce que m'avait écrit mademoiselle Landeau. J'allai me recueillir à la chartreuse d'Auray. Je m'assis dans le champ des martyrs, et, penché sur le tertre de gazon, j'écoutais pour ainsi dire la voix qui devait sortir de leurs vastes tombes. De là il ne pouvait venir que des enseignements d'honneur, et ces enseignements me commandaient de rester sous le drapeau. Je pris donc ce parti, et, sortant de l'enclos consacré, j'allai prier devant la statue de Notre-Dame d'Auray. Là, je dis avec confiance à la patronne du pays : Puissante mère de Marie, je vais faire ce que je dois. Oh ! je t'en supplie à genoux, pendant que je serai avec les défenseurs de tes saints autels, veille sur celle dont le devoir et l'honneur me séparent encore.

Après cette courte prière, le cœur battant bien fort et ressentant cette satisfaction, cette pieuse exaltation qui suivent les grands sacrifices, j'allai trouver mon père et celui de Madeleine. Arrivé près d'eux, je leur lus la lettre par laquelle tant de bonheur m'était offert ; quand ils l'eurent entendue, mon père me demanda :

— Eh bien ! mon garçon, que feras-tu ?

— Je ferai ce que mon père aurait fait à ma place, je resterai !

J'aurais voulu en dire davantage que cela m'eût été impossible ; car mon père me pressait fortement sur sa poitrine en me répétant :

— Sois béni ! sois béni !

Pierre Jagü se chargea d'aller porter ma réponse à mademoiselle Landeau. C'était pour lui une occasion d'aller voir et embrasser sa fille, et remercier sa bienfaisante protectrice.

Pour m'étourdir un peu, j'avais besoin de batailles. Avec un chef aussi intrépide que Georges Cadoudal, elles ne manquèrent pas, et le temps passa pour moi presque aussi vite que pour les autres.

Le père de Madeleine était revenu au camp depuis trois mois, quand j'appris la mort de mademoiselle Landeau. Les héritiers, moins généreux qu'elle, ne voulurent point garder sous leur toit la fille et le fils d'un chouan.

Je n'attendis pas une lettre de Madeleine : tant qu'elle avait été protégée et heureuse, j'avais pu rester sous le drapeau ; mais à présent elle était seule, seule sans protecteurs, et peut-être une fois encore tombée dans la misère. L'âme navrée, j'allais révéler le malheur qui nous frappait à Pierre Jagü ; moins inflexible que mon père, il serait loin de désapprouver la résolution que je venais de prendre

En effet, il fut de mon avis, et nous résolûmes de partir ensemble la nuit prochaine.

— Mon devoir est de guerroyer, me dit-il, j'ai combattu et je combattrai encore pour la cause de Dieu ; mais si je suis soldat, je suis aussi père, et comme je te connais bon et loyal, je t'accorde la main que je t'ai promise depuis longtemps.

— Il m'en coûte sans doute beaucoup, répondis-je,

de partir sans en prévenir mon père ; mais vous le connaissez !

— Oui, c'est une barre de fer que rien ne ferait plier.

— Gardons donc bien notre secret, et cette nuit attends-moi au carrefour des Trois-Chênes !

— Je serai exact au rendez-vous, et quand mon père, en apprenant mon départ, entrera en colère contre moi, j'espère que mes frères l'empêcheront de me maudire, et j'obtiendrai mon pardon.

A l'heure fixée, j'attendais Pierre Jagü au carrefour indiqué ; il ne tarda pas à paraître, et nous partîmes ensemble. Le surlendemain, nous arrivâmes à la maison de la défunte. Déjà ses héritiers y étaient réunis, et, comme de coutume, s'étaient tout de suite mis à la recherche d'un testament. Ils en trouvèrent un qu'elle avait placé sur son prie-Dieu, sous le pied d'un crucifix d'ébène. Par ce testament, elle laissait à sa filleule, Madeleine Jagü, une rente viagère de 150 livres tournois.

Encore comme de coutume, les héritiers de l'excellente femme que Dieu venait de rappeler à lui examinèrent s'il n'y avait pas dans ce testament quelque cas de nullité. Parmi les frères de mademoiselle Laudeau, il se trouvait un notaire. Après un sérieux examen, il prononça que tout était régulier et parfaitement légal.

En arrivant à la maisonnette où Madeleine avait passé trois années de calme, de paix et de bonheur, nous trouvâmes la pauvre jeune fille profondément

affectée de la mort de sa bienfaitrice. Elle avait encore les yeux rouges que les autres commençaient déjà à sourire et à plaisanter entre eux. L'accueil de pareilles gens ne pouvait nous être agréable. Pierre Jagü s'empressa donc d'emmener sa fille et son fils d'une maison où ils n'avaient plus d'amis. Le notaire, au moment de son départ, lui avait relu la clause en faveur de Madeleine et lui avait promis d'être exact à faire payer la rente.

— Nous vous croyons honnêtes et incapables d'aller contre la volonté de la défunte, si digne d'être regrettée, répondit mon futur beau-père. Avant de nous occuper de ce qui est argent, nous allons, Yvon, Madeleine, Donatien et moi, aller prier sur la fosse de notre bienfaitrice, et nous nous rendrons à l'île d'Arz pour essayer de relever les ruines de nos pauvres habitations. Avant de nous éloigner, il ne nous reste plus qu'à remercier les parents de la bonne marraine de ma fille.

Après ces mots, Pierre Jagü chargea sur un petit cheval les effets de Madeleine et de Donatien, et tous ensemble, après avoir dit notre *De Profundis* dans le cimetière, nous tournâmes le dos à la mer pour nous enfoncer dans un pays que Jagü connaissait, et où il assurait que nous pourrions nous cacher et trouver un prêtre. Madeleine savait déjà que son père avait donné son consentement à notre mariage, et je voyais se révéler sur ses traits charmants le bonheur que je ressentais au dedans de moi-même.

En ces temps de trouble et de tempête, tout était ir-

régulier, et de ces formalités légales qui sont aujourd'hui indispensables dans la vie sociale, on était souvent, alors, contraint de s'en passer. En Bretagne, pays de foi et de piété, ce que l'on voulait avant tout, au moment du mariage, c'était la bénédiction du prêtre. Parmi les paysans, il y avait une répugnance presque invincible à comparaître devant un municipal revêtu de l'écharpe aux trois couleurs. Cependant Pierre Jagü voulut que nous nous conformassions à cette froide et mesquine cérémonie civile. Un maire prononça donc que Madeleine Jagü s'étant conformée à la loi était devenue ma légitime épouse. Pour nous, ce n'était pas assez : un ancien vicaire de l'île d'Arz, parent des Jagü, nous donna nuitamment, dans une chaumière la bénédiction nuptiale en invoquant sur nous le Dieu de Lia, de Rébecca et de Rachel.

Certes, alors mon bonheur aurait dû être complet; cependant il ne l'était pas : j'avais une femme adorée, un ange pour compagne, et, au fond de mon cœur qui aurait dû déborder de félicité et de joie, je me sentais comme une épine acérée qui troublait la quiétude des jours que j'avais si longtemps enviés. Cette épine, c'était le remords! J'apprenais de temps à autre que mes frères, que mes compagnons d'armes continuaient à faire leur devoir, et moi je ne pouvais, malgré tous les enchantements d'une affection si pure, demeurer dans cet état. N'étant plus exposé aux chances des batailles, je voulus, pour tranquilliser ma conscience, courir de nouveaux dangers. J'appris que le vieil Hardouin venait de mourir ne laissant qu'une fille...

J'allai la trouver pour acheter avec les deniers de Madeleine sa cahutte, près des flots, et sa barque de pilote. Là, une fois installé, je consacrai mes nuits à faire la correspondance royaliste, correspondance par laquelle je rendais autant de services au parti que je courais de péril en m'en acquittant avec zèle.

Cette vie de fatigue, je la menai pendant plus de six mois, n'ayant pour tout délassement et presque toujours pour toute récompense que les soins et l'amour de Madeleine.

Mon beau-père et le petit Donatien d'ordinaire se tenaient cachés dans le village où nous avions été mariés. Un jour je le vis entrer chez nous, le visage pâle et décomposé : Madeleine était absente.

— Es-tu seul? me demanda-t-il, et ta femme ne va-t-elle pas nous interrompre?...

— Non, nous ne serons point interrompus... Elle est allée porter du poisson au village; parlez, parlez donc. Au changement de vos traits, je vois que vous avez une mauvaise nouvelle à m'apprendre.

— Tu ne te trompes pas, tout ce qu'il y a de pire t'arrive...

— Oh! à présent que je suis le mari de votre fille, j'ai trop de bonheur pour redouter les coups du sort; achevez donc : je suis Breton, et les Bretons sont rudes à la douleur.

— Un conseil de guerre a été tenu il y a cinq jours à Ploërmel...

— Qui a-t-on jugé?

— Toi!

— Quel arrêt y a-t-on porté? quelle sentence y a-t-on prononcée?

— Ta mort!

Cela devait être; je m'y attendais! Un chef loyal et brave comme Georges Cadoudal ne pouvait en ma faveur faire fléchir une loi conçue dans l'intérêt de la cause royale. Cette sentence ne me décourage pas. Je ne puis me rendre sous mon drapeau. Eh bien! ici je servirai encore Dieu et le roi; et si par moment, en pensant au conseil de guerre, je sens le découragement me gagner, l'énergie de Madeleine m'en fera rougir.

— Bien, bien, Yvon, me dit Pierre Jagü en me serrant la main; le temps va couler, et un jour viendra où notre général aura oublié la sentence portée contre toi, et ne t'en voudra pas de ton mariage. Agis donc comme tu dis; fais ton devoir, et Dieu fera le reste...

Et puis, après avoir passé un jour chez nous, mon beau-père retourna vivre et travailler dans le vallon retiré où son cousin le vicaire l'avait établi loin de toute surveillance gênante.

De mon côté, dans l'ancienne cabane du pilote Hardouin, je jouissais d'assez de liberté; les employés de la vigie et les gardes-côtes, quand ils passaient près de chez nous, me voyaient toujours occupé à cultiver le petit jardin, dont les carrés de légumes et les plates-bandes de fleurs entouraient notre cahutte. Tantôt ils me trouvaient étendant et raccommodant mes filets; tantôt, accompagné d'un second, partant pour la pêche.

Après le coucher du soleil, j'avais une heure de doux

repos. Alors j'écoutais chanter Madeleine dont la voix me ravissait et me délassait toujours. Elle savait toutes les belles chansons du pays; et puis, quand elle se taisait, elle me faisait prendre ma vèze, et alors je jouais de ces vieux airs que l'on sait en Bretagne depuis des siècles et qui cependant ne vieillissent pas.

Un soir, je reçus un avis; nous étions dehors, assis sur la grève; nous rentrâmes afin que j'eusse le temps de tout préparer pour l'expédition de la nuit. D'après ce qui m'était ordonné, je devais attendre que la lune fût couchée, et dès que l'obscurité se serait étendue sur la mer, je devais m'embarquer avec deux hommes qui se trouveraient à la Roche-Percée, et les conduire à la station de l'amiral sir Warem. Je fis tout ce qui était prescrit.

Madeleine me dit : J'ai de l'ouvrage pour deux ou trois heures, je vais rester à travailler; mais toi, qui dois être fatigué, couche-toi, à minuit je t'éveillerai. Au lieu de faire ce qu'elle me conseillait, je restai auprès d'elle pendant sa veillée, et je ne sais pourquoi notre entretien fut d'une tristesse extrême. Je ne sais quel vague pressentiment nous avait passé par l'esprit, mais nous avions beau vouloir sourire, nous ne le pouvions pas.

Enfin la lueur de la lune s'était éteinte au ciel; il faisait noir partout; je dis adieu à ma bien-aimée compagne, avec un grand serrement de cœur.

— Au revoir, au revoir, me cria-t-elle comme je m'éloignais.

— Au revoir, répondis-je, en me hâtant vers le lieu

du rendez-vous. On devine tout ce que j'emportais dans mon âme de regrets et d'espérance en m'éloignant de l'asile si paisible et si bon où je laissais Madeleine et son frère! Oh! si j'avais été mon maître, aurais-je eu le courage de me séparer ainsi de celle que j'aimais plus que ma vie? Mais non, j'avais deux maîtres, l'honneur et le devoir. Cette pensée me commandait de ne pas faiblir sur le chemin et d'arriver au rendez-vous le plus promptement possible.

Après quelques heures de marche, j'arrivai au lieu indiqué; j'y trouvai les deux gentilshommes royalistes qui m'avaient été désignés; ils joignirent leur moitié de carte à la moitié de carte que j'avais soigneusement cachée dans la doublure de ma veste. M'étant reposé pendant une bonne heure, je me levai de la paille où je m'étais couché, et je dis à ces messieurs : Le canot est prêt, partons, et à la garde de Dieu!

Un des étrangers me dit alors : Nous avons un vieux prêtre dont la vie est menacée; nous comptons assez sur votre dévouement à la cause de Dieu et du roi pour être convaincus que vous lui donnerez passage avec nous.

— Mes ordres ne sont que pour deux passagers; puis-je prendre sur moi d'y changer quelque chose?

— Mon brave garçon, ajouta le plus âgé des deux gentilshommes, vous êtes un fervent chrétien, vous adorez Dieu et vous aimez le roi. Consultez donc votre conscience, car nous ne voulons pas la violenter; si elle parle en faveur du prêtre proscrit qui, ne pouvant

plus faire le bien dans ce pays, veut aller par delà les mers porter comme missionnaire la lumière de l'Evangile aux peuplades sauvages, nous nous chargeons des frais de passage ; et nous, et tous les partisans de la bonne cause, vous devrons salaire et reconnaissance.

— Laissez là, messieurs, ce vilain mot de salaire ; mon devoir et votre estime me suffisent, je ne suis point ici pour gagner de l'argent. Si je pouvais encore être dans les bandes, j'y serais avec mon père ; mais voyez-vous, les choses ne vont pas toujours comme on le voudrait, et je suis ici à mon poste en manière de sentinelle avancée. Prenons donc vite le saint homme qui doit voyager avec nous, et je vous le répète, partons vite, et, comme je vous le disais tout à l'heure, à la garde de Dieu !

Pas une demi-heure ne s'était écoulée lorsque l'on entendit s'élever d'un ravin le cri bien connu du chouan. A ce cri, qui n'avait rien d'aigu et qui semblait avoir été poussé avec précaution, le plus jeune des deux royalistes me dit : Dans deux minutes je vous amène notre compagnon de route. Je vais lui tendre la main et l'aider à sortir du trou où il s'est blotti pour nous attendre.

Comme le monsieur l'avait dit, ce fut fait. Après quelques minutes à travers l'obscurité, nous aperçûmes vaguement deux hommes qui avaient l'air de s'élever et de sortir de terre, et je distinguai que le vieux prêtre dont on venait de me parler n'était ni courbé, ni cassé par son grand âge ; sa stature était

haute et sa marche assurée. Un brouillard humide et froid nous cachait tout à fait les étoiles du firmament. Plus nous avancions vers la mer, et plus cette brume devenait épaisse; nous marchions donc dans l'obscurité et le silence, et pour qu'au milieu de ce silence le bruit de nos pas ne fût pas entendu, nous évitions le gravier du chemin qui aurait crié sous nos grosses chaussures ; car nous savions que s'il y avait alors de malheureux Français qui cherchaient à fuir, à se sauver des prisons et des échafauds, il y en avait d'autres dont le métier et l'occupation de jour et de nuit était d'empêcher les victimes désignées par les révolutionnaires d'échapper à leurs bourreaux.

Aux environs de la mer, le silence n'est jamais absolu, les flots ne dorment point assez pour que, par intervalle, on ne les entende pas se briser sur la plage; on dirait alors les soupirs de l'abîme, et rien de plus imposant que ces bruits qui s'élèvent et qui meurent, qui sont suivis de longues pauses, et qui renaissent encore pour se taire de nouveau.

Joignez à ce que cette scène avait d'imposant toutes les émotions qui pesaient alors sur les âmes de ces Français obligés de fuir le sol de la patrie; songez aussi à la responsabilité qui pesait sur moi, et vous concevrez nos mesures de prudence et nos saisissantes préoccupations.

Enfin, nous voici tous dans le canot, la mer était comme de l'huile et ne clapotait plus, et justement, au moment où nous étions assis, où nous saisissions les rames, le prêtre appuyant sa main sur la mienne,

me montra dans une déchirure des nuées épaisses une étoile qui brillait ; toutes les autres étaient voilées, celle-là seule semblait nous regarder. — Voilà, me dit le vieillard, l'étoile des mers, prions-la pour qu'elle veille sur nous ; et, découvrant sa tête blanchie, il dit à voix bien basse l'*Ave, Maris Stella.*

Cette hymne avait pour accompagnement nos coups de rames donnés aussi doucement que possible pour qu'ils ne fussent point entendus des douaniers surveillants de la côte.

Nous voguâmes ainsi pendant quelque temps. En avançant, nous faisions si peu de bruit que nous pouvions entendre tout ce qui aurait rompu le calme profond qui s'étendait alors autour et devant nous. Rien ne parvenait à notre oreille, et nous commencions, grâce à un courant, à filer bon train vers la station anglaise, quand tout à coup nous entendîmes une chaloupe qui venait comme pour nous barrer le chemin. Cette embarcation avait pour elle une brise qui venait de s'élever, et, malgré tout ce que nous pûmes faire pour la fuir, elle nous gagna de vitesse, et nous reconnûmes qu'elle était montée par des marins et des soldats de la république. Nous n'étions plus qu'à une portée de fusil de l'ennemi ; il nous avait reconnus, et plusieurs voix criaient déjà : Mort aux amis des Anglais, mort aux ennemis de la république !

Une décharge de mousqueterie suivit de près ces menaces ; un coup de feu m'atteignit au bras, et je lâchai l'aviron. Les deux gentilshommes se servirent alors de leurs pistolets ; mais que pouvions-nous faire ?

Ils étaient dix dans leur chaloupe, et nous, nous n'étions que quatre, et sur ce nombre, moi blessé, le bras droit fracturé, et un vieillard qui n'aurait pas voulu se servir d'une arme pour défendre sa vie. Les deux gentilshommes se défendaient comme deux lions; c'était alors avec les crosses de leurs pistolets qu'ils frappaient aux visages ceux qui voulaient les entraîner à terre. A cause de ma blessure, je n'avais pu continuer la lutte, et le missionnaire ne trouvant pas que les jours d'ici-bas valussent la peine de faire de grands efforts pour les conserver, n'avait offert qu'une faible résistance. Tous les deux nous fûmes frappés, maltraités et garrottés par ces soldats que nos camps n'avaient pas vus, mais que Danton, Robespierre et Carrier avaient chargés de veiller aux portes des cachots, de monter à bord des bateaux à soupape pour précipiter les prêtres et les religieuses dans la Loire, et pour parader au pied de la guillotine. Le prêtre et moi nous fûmes enlevés du canot et jetés sur le sable de la plage comme des cadavres. A grand' peine je tournai la tête du côté de la mer pour savoir ce qu'étaient devenus mes deux passagers; je ne pus les apercevoir. Mais quelques instants après, j'appris par les propos des douaniers et des soldats républicains que plutôt que de se rendre ils s'étaient jetés dans les flots. La marée montait alors; ils avaient peut-être chance de gagner à la nage quelque partie de la côte, où ils pourraient échapper *aux travailleurs* de la république.

Les réquisitionnaires étaient allés chercher une charrette de paysan pour nous conduire aux prisons de

Vannes; on avait encore l'espoir de se ressaisir des deux gentilshommes; mais, au bout d'une heure, n'ayant pu ravoir leur proie, l'officier garde-côtes donna l'ordre du départ, et nous nous mîmes en route. Quelques zélés de la bande voulurent alors entonner la Marseillaise, car ils regardaient comme un grand succès la capture *d'un calotin et d'un pilote chouan.* Mais le chef commanda le silence, disant à l'un des siens : Ces brailleurs n'y pensent pas. Ce diable de Jean Jan rôde peut-être dans ces parages; s'il dort, il ne faut pas le réveiller...

Dans le trajet, qui fut long et pénible, j'entendis dire *aux vainqueurs* qui nous escortaient que la capture était des plus importantes, et que le prêtre dont on venait de s'emparer était un archevêque, grand ami des ci-devant princes frères du tyran Louis XVI, et que le ci-devant pape venait d'envoyer en France pour excommunier la république française. Quant à moi, mon affaire était bonne, et ma tête, à ce qu'ils disaient, n'était pas pour longtemps sur mes épaules!

Le vieux missionnaire, couché à mes côtés sur les planches de la charette, ainsi que moi, entendait tout ce que disaient entre eux *nos gardes.* J'allais presque dire *nos gardes d'honneur,* car tout blessé que j'étais, je me sentais heureux et fier de souffrir pour notre sainte et noble cause; le confesseur de la foi devenu mon compagnon de souffrance parlait peu, mais chaque parole qu'il me disait était pour moi comme un de ces élixirs qui raniment les mourants. Ces hommes, me disait-il, qui nous ont garrottés et qui sont au-

jourd'hui dans toute l'exaltation du triomphe, se vantent d'être maîtres de nos jours; nous les avons entendus dire que nos têtes n'étaient pas pour longtemps sur nos épaules. Si Dieu a décrété notre mort prochaine, que sa volonté soit faite; mais s'il veut que nous traînions encore sur cette terre notre existence si agitée, tous les efforts des révolutionnaires, toute la haine des jacobins n'y pourra rien faire. Ainsi donc, soyons pleins de confiance dans celui que nous servons. Il y a une heure, quand nous nous trouvions tous les quatre dans votre bateau, nous nous rassurions : la nuit était obscure et la mer était calme, nous croyions l'ennemi endormi et loin de nous, nous nous trompions; il veillait à peu de distance et ne tarda pas à fondre sur nous. Vous voyez ce que c'est que l'assurance humaine; eh bien! mon jeune camarade, il peut en être de même encore, cette mort dont on nous menace et que l'on nous fait entrevoir si prochaine, peut être plus éloignée que ne le pense la troupe sanguinaire qui hurle autour de nous. Ils ont soif de notre sang, peut-être ne le répandront-ils pas.

Je répondais au saint prêtre : Ce qui m'attriste, mon père, ce ne sont ni les propos ni les menaces de ces hommes. Voici longtemps que j'expose ma vie et que j'en faisais bon marché tant elle était malheureuse; alors j'étais libre et sans liens, aussi je jouais avec la mort comme un enfant avec le jouet qu'on lui a donné; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi, ce qui me navre le cœur, c'est le souvenir de la bonne et douce femme dont je viens d'être si inopinément

et si cruellement séparé ; ce qui bouleverse mon âme, c'est aussi le souvenir de mon père qui ne m'a point encore pardonné. Ah ! quand il apprendra que c'est en faisant mon devoir de pilote, quand il saura que c'est en cherchant à dérober aux bourreaux de Carrier deux têtes royalistes, oh ! j'en ai l'espoir, alors il s'apitoiera et me pardonnera.

C'était en nous entretenant ainsi de ce qui pouvait nous advenir, que le prêtre et moi nous abrégions les heures qu'il nous fallait pour arriver à Vannes.

Les révolutionnaires sont passés maîtres en fait de cruautés ; ils ont étudié le cœur humain, et pour le torturer, ils ont mille moyens et mille recherches. Ainsi deux hommes pris ensemble, comme le missionnaire et moi, auraient pu trouver un allégement à leur captivité en habitant la même geôle, car souvent le malheur fait jaillir de son sein de soudaines et durables amitiés. Nos gardiens eurent donc l'infernale recherche de nous séparer. D'après les instructions et les ordres de leurs maîtres, il fallait éloigner du prisonnier tout ce qui ressemblait à une consolation. Je sentis douloureusement le raffinement cruel de nos geôliers, et au moment où l'on voulait nous entraîner, je me jetai aux genoux du prêtre, qui n'eut que le temps de me bénir et de me crier : Espoir dans le Seigneur, nous nous reverrons, nos corps sont à nos bourreaux et nos âmes sont à Dieu !

XII.

Il y avait un peu plus d'un mois que j'étais écroué au château de l'Hermine, et j'avais su par l'un des porteurs de clefs que le vieillard avec lequel j'étais arrivé à Vannes avait été transféré dans les prisons de Paris, des papiers qu'il avait sur lui l'ayant signalé comme membre de la compagnie de Jésus et comme un des plus ardents missionnaires de la Propagation de la Foi.

Ce même porteur de clefs, qui avait fini par avoir une certaine bienveillance pour moi, m'apporta un fragment de journal annonçant que « les chouans, ces éternels ennemis de la république, continuaient à correspondre avec la perfide Albion et les émigrés, et que dernièrement sur la côte bretonne, une importante arrestation avait été faite par les gardes-côtes et les douaniers; que, par suite de cette arrestation, un prêtre des plus dangereux par son fanatisme et un pilote des plus habiles par l'habitude qu'il avait de correspondre avec les stations anglaises, étaient maintenant aux mains des autorités de Vannes, et que bientôt justice serait faite. »

Cette même feuille ajoutait : « qu'au moment de cette prise, deux ci-devant gentilshommes, plutôt que

de se rendre aux soldats républicains, s'étaient jetés à la mer, et que, peu de jours après, la marée montante avait déposé sur la plage deux corps portant encore sur leurs poitrines des scapulaires sur lesquels se trouvaient brodées des croix et des fleurs de lis, détestables signes de royalisme et de superstition. »

Eh! mon Dieu, le temps passe partout; on a dit qu'il volait à tire-d'aile sur nos jours de bonheur et qu'il se traînait péniblement sur nos jours d'infortune; eh bien! je dois le dire, dans notre geôle, derrière les épaisses portes et les gros verroux de notre prison, les heures m'ont souvent semblé rapides. En ce temps-là, c'était la foi et l'honneur, la loyauté et la persistance que l'on incarcérait; sans doute il se trouvait parmi ces prisonniers d'élite, des vauriens vagabonds et des criminels, mais alors ils étaient en petit nombre, et ceux-là ne pouvaient exercer aucune influence sur les gens de bien, tandis que ces derniers, par leurs bons propos et leurs bons exemples, faisaient rougir la perversité et faisaient aimer le bien. Dans les diverses chambrées, les bons étant en majorité avaient pu établir une sorte de règle; ainsi, pour que la journée des captifs fût moins lourde et plus facile à porter, on la commençait par la prière du matin; après cet élan, on mangeait avec plus de résignation le dur pain quotidien de la prison, puis l'ouvrage mêlé de causeries, puis les lectures entrecoupées de réflexions, remplissaient l'espace entre le matin et le soir, et si, au commencement de la journée, on avait prié pour que son poids ne soit pas trop

lourd, quand le jour tirait à sa fin, on se remettait à genoux, et chacun remerciait Dieu d'avoir enduré chrétiennement sa part de captivité.

Certes, mes regrets d'être séparé de Madeleine étaient vifs et cuisants, et si j'avais été seul livré à moi-même, je crois que je n'aurais jamais pu les supporter; mais, voyez-vous, il y a toujours un grand avantage à vivre rapproché des justes, leur patiente douceur vous touche, leur aimable sérénité vous gagne, leur persuasif exemple vous transforme; ils sont pour les malheureux comme cette toison que Gédéon avait étendue dans le camp des Israélites, et sur laquelle la rosée du ciel descendait quand elle ne tombait pas ailleurs.

Il y a des jours où nous nous éveillons comme si c'était la main d'un ami qui soulève et qui chasse le sommeil pesant sur nos paupières; ces jours-là, la pensée qui ouvre la journée n'a rien de sombre, rien de nouveau n'est survenu dans notre existence, et pourtant notre esprit n'est plus voilé du deuil de la veille. Par un jour qui avait ainsi commencé, vers midi, un ange m'apparut dans notre prison! Cet ange, vous l'avez deviné, c'était Madeleine; à force de démarches, de ruses et de prières, elle avait à la fin obtenu de pénétrer dans l'intérieur du château de l'Hermine et m'avait fait demander par le guichetier. Malgré la surveillance de cet homme, qui ainsi que je l'ai dit, avait pris pour moi une sorte d'amitié, ma femme me remit un billet que je cachai tout de suite dans une poche secrète que j'avais cousue à mon sar-

reau de détenu; et, comme si je n'avais aucune inquiétude de mon sort à venir, je causai tout haut devant le porte-clefs de nos affaires et de nos intérêts. Il y avait bien dans notre entretien, des pauses. Alors, assis sur le même banc et nous tenant par la main, nous nous regardions et pleurions sans rien dire. Puis, au bout de quelques minutes, nous retrouvions des paroles, qui, évoquant de nouveaux regrets, faisaient couler de nouvelles larmes; dans tout ceci, rien ne ressemble à de la joie, et cependant j'ai gardé de cette heure passée avec Madeleine, en présence d'un geôlier, un souvenir que j'ai rangé parmi les plus douces émotions de ma vie.

Le lendemain de cette première et courte visite, mon bon ange revint, m'amenant le médecin des prisons, et d'après son ordonnance, je fus inscrit sur la liste des malades qui devaient être dans vingt-quatre heures transférés à l'hôpital. La blessure que j'avais reçue lors de mon arrestation était loin d'être guérie, et le docteur avait prononcé devant l'homme de la prison les mots effrayants de gangrène et d'amputation.

Les vingt-quatre heures écoulées, la porte de ma cellule s'ouvrit, et je fus conduit à un chariot où cinq autres prisonniers étaient déjà couchés sur la paille. De ces cinq captifs je ne savais ni les noms ni les antécédents; et tout de suite je crus reconnaître que leur *crime* était le mien. C'est là une des consolations que Dieu accorde à ceux qui servent la même cause, une secrète sympathie les fait se reconnaître. Cette sym-

pathie secrète n'aurait pas existé entre mes nouveaux compagnons d'infortune et moi, que je les aurais reconnus à un signe religieux qui se trouve aujourd'hui répandu dans tout l'univers. Pendant les plus mauvais jours de la révolution, la très-pieuse et très-catholique ville de Vannes avait, comme toutes les autres villes de France, un grand nombre de ses églises profanées et démolies. En suivant les rues étroites qui conduisaient à l'hôpital, notre chariot fut un instant arrêté en face des débris d'une antique chapelle. A la vue de cette ruine sacrée, où l'œil découvrait encore des emblèmes religieux sculptés sur la pierre, trois de mes compagnons, portant la main à leur chapeau, se découvrirent et firent le signe de la croix.

Dans les temps ordinaires, dans la vie de tous les jours, le signe de la croix est toujours sans doute un signe de piété, mais qui ne nous frappe pas. Dans les jours de persécution, c'est tout autre chose, c'est une profession de foi, un acte de courage. Je répondis donc à mes frères en Jésus-Christ en me signant comme ils venaient de faire.

Vous savez que dans les hôpitaux chaque salle où sont déposés les malades est sous l'invocation, sous le patronage d'un saint ou d'une sainte; par un touchant hasard et qui me parut de bon augure, je fus porté dans la salle Sainte-Madeleine, et là, couché dans un lit bien propre et bien blanc, au fond duquel étaient attachés le crucifix, le bénitier et la branche de rameau, mon cœur débordait de reconnaissance

envers Dieu. Oh! il faut avoir été jeté sur la paille fétide des prisons pour savoir ce que vaut un lit d'hospice. Dans la prison, ce que l'on voit, ce que l'on ressent partout, c'est la dureté de la justice des hommes. Dans un hospice catholique, c'est la maternité de la religion qui vous reçoit, qui vous embrasse et qui vous soigne.

Certes, si le cœur humain devait se serrer quelque part, ce serait dans un hôpital, dans un asile de la pauvreté, de la maladie, de la vieillesse et du malheur. Eh bien ! il y a tant de divinité dans la religion, que sur ces lieux de misère et de souffrance, elle répand une sérénité, une paix, un calme qui ne peuvent venir que du Dieu qui s'est fait pauvre, qui a souffert et qui est mort pour nous.

Vous figurez-vous un hôpital sans religieuses, sans sœurs de charité, sans mères des pauvres, sans aumônier, sans croix, sans prières? Oh! dans mon esprit, ce serait hideux à voir. Les médecins, les chirurgiens, les hommes de l'art auraient beau redoubler de zèle et de *philanthropie*, l'hospice où ils régneraient seuls ne me semblerait qu'un entrepôt de souffrance et de douleur, qu'un sombre péristyle de la tombe.

Telles étaient avec mes élans de reconnaissance, les pensées qui remplissaient mon esprit, lorsque je fus étendu sur la couche que la charité me donnait. Déjà une bonne sœur avait rattaché la compresse de mon bras, lorsque je vis arriver près d'elle une autre sœur. Celle-ci était plus jeune, et, sous sa longue

coiffe empesée, radieuse de beauté, c'était Madeleine. Pour m'apprendre que le moment de mon salut, que le jour de ma délivrance était proche, elle avait emprunté à l'une de ses amies la robe noire des anges de charité, car cette bonne nouvelle ne pouvait me parvenir que par elle. Que l'on ne s'étonne pas des moyens que ma femme avait découverts pour arriver jusqu'à ma prison et pour obtenir mon admission à l'hôpital. Dans les temps d'oppression et de tyrannie, alors que les révolutionnaires s'entendent pour faire le mal, sous le souffle de Dieu il se forme, parmi les hommes de cœur et de conviction, une sainte ligue pour aider, secourir et délivrer les frères que leur foi et leurs actions ont fait tomber aux mains des méchants. Au plus fort de la terreur, cette *franc-maçonnerie* chrétienne existait par toute la France, et surtout dans la fidèle et courageuse Bretagne.

L'*intrigue* si bien menée par Madeleine avait été conçue et arrangée d'accord avec le médecin en chef de l'hôpital; malgré les mots effrayants de gangrène et d'amputation qu'il avait prononcés à la prison, il avait été arrêté d'avance qu'au bout de six jours je me porterais mieux et que je passerais dans le quartier des convalescents : de là l'évasion serait facile et presque assurée. Madeleine, en me révélant tout ceci, avait beau vouloir composer son visage, elle ne le pouvait qu'à demi; sous sa grande coiffe roide et avancée, une expression de bonheur et de joie était toujours au moment de la trahir. Du reste, je crois bien que la sœur âgée qui était venue la première rat-

tacher la ligature de mon bras était la complice de la *fausse sœur*.

Après m'avoir apporté cette nouvelle, Madeleine sortit de la salle qui portait le nom de sa patronne, car la ruse dont elle s'était servie pour venir jusqu'à moi aurait pu être découverte et compromettre la sœur qui avait aidé à son pieux déguisement.

L'ordre, le silence qui régnaient autour de moi, le repos dont je jouissais sur ma couche si propre, avec ses rideaux si blancs, reportaient ma pensée vers les nuits rudes et périlleuses de la vie que j'avais menée depuis près de quatre ans. Notre esprit est ainsi fait, il aime et recherche les contrastes ; dans le repos, il se retrace les fatigues qu'il n'a plus ; sur le dur lit de camp, il se ressouvient du lit moelleux de la maison maternelle. Après toutes les lassitudes et les inquiétudes de la prison, j'aurais dû m'endormir dans la douce quiétude qui venait de m'être faite. Mais je ne le pouvais pas, ces mots *de délivrance et de liberté prochaine,* que ma femme m'avait dits à l'oreille, chassaient bien loin de moi tout sommeil. La journée se passa donc pour moi dans une agitation fébrile. Le bon docteur de l'hôpital, complice de Madeleine, en me tâtant le pouls, ne fut donc nullement étonné de mon état.

Le soir était venu, et dans les longues salles de la maison on commençait à allumer les lampes qui devaient brûler la nuit dans les dortoirs : car tous ces vieux hommes qui ne peuvent plus se servir, toutes ces femmes paralytiques incapables de se remuer,

tous ces petits enfants qui ont besoin d'être bercés, tous ces pauvres qui n'ont pas un toit pour les abriter, vont être veillés pendant la nuit comme s'ils étaient riches. A la moindre plainte de cet homme cassé de vieillesse, de cette femme paralysée, une sœur et un prêtre vont se trouver debout près de leur lit comme deux anges envoyés de Dieu pour les soigner et les consoler.

Je ne prolongerai point les détails de mon séjour dans la salle Sainte-Madeleine, le petit complot ourdi par quelques royalistes de Vannes réussit complètement, et dans la même nuit trois détenus, coupables du même crime que moi, s'échappèrent du quartier qu'au grand hôpital on avait affecté aux prisonniers convalescents.

XIII.

Il y a des circonstances dans la vie où l'on ne sait que faire de sa liberté ; j'étais dans ce cas, entre la condamnation à mort prononcée contre moi par le conseil de guerre de Ploërmel et l'accusation grave et récente d'avoir été impliqué dans la correspondance des chouans avec l'Angleterre. Je sentais partout le sol trembler sous mes pas ; en effet, quel parti devais-je prendre ? Devais-je retourner dans les bandes royalistes très-disséminées alors et très-affaiblies par les mesures de surveillance et de rigueur que le gouvernement des consuls venait de prendre ? Si je me décidais à cette résolution, le jugement porté contre moi serait-il rapporté par le conseil de guerre ? J'inclinais à croire que cet arrêt serait cassé et que je pourrais de nouveau guerroyer avec mes anciens camarades. Si cet espoir était réalisé, que deviendrait Madeleine qui s'était tellement exposée et qui avait couru tant de dangers pour me faire sortir de la prison de Vannes ? A présent que, grâce à elle, j'étais libre, fallait-il la délaisser seule et sans appui ? Isolée, où irait-elle ? Pourrait-elle retourner à notre pauvre cabane des rochers ? Lorsqu'elle l'avait quittée pour venir à mon secours, elle avait été contrainte de laisser son jeune

frère chez un de nos parents, pauvre lui-même, et qui lui avait bien recommandé de revenir avant peu reprendre le jeune garçon.

On le voit, ma perplexité était grande, et je n'avais encore rien résolu que déjà nos amis m'avaient conduit en lieu sûr où Madeleine m'attendait.

Je l'ai dit plus haut, il existait un comité secret de royalistes dont le soin constant était de mettre à l'abri et hors de l'atteinte des méchants tous ceux qui s'étaient compromis pour la sainte cause de Dieu et du roi. Dans les jours difficiles que l'esprit révolutionnaire a fait durer si longtemps, les femmes se sont surtout distinguées. Alors le sexe faible s'est fait fort, courageux, héroïque. A Vannes et aux environs, madame de Perrien était regardée, vénérée et invoquée comme la protectrice des proscrits; pour eux, elle avait sur divers points de la campagne et de la ville des abris et des caches. Ce fut dans un de ces refuges que je fus conduit avec Madeleine et l'un des prisonniers sorti en même temps que moi du quartier des convalescents. Ce nouveau compagnon de fuite et d'infortune était un prêtre irlandais aspirant à retourner dans sa patrie, bien malheureuse sans doute, mais encore moins opprimée, moins tourmentée que la nôtre.

Dans ces temps, de fervents catholiques, pour avoir le bonheur d'assister au saint sacrifice de la messe, affrontaient souvent la peine de mort que les jacobins, dans *leur amour pour la liberté*, avaient décrétée contre tous ci-devant catholiques qui diraient la messe

ou qui y assisteraient. Pareille défense, pareille peine ne pouvait effrayer madame de Perrien ; aussi, dès qu'elle sut que parmi *les convalescents échappés de l'hôpital* il y avait un prêtre, la pieuse dame s'empressa de venir trouver le ministre de Dieu, et lui dit : Pour avoir du courage et de la force, à qui nous adresserons-nous, si ce n'est aux hommes de Dieu ? Je viens donc vous prier, monsieur l'abbé, avant de vous éloigner de cette demeure, qui appartient aux royalistes, aux prêtres proscrits, de célébrer demain avant le point du jour le saint sacrifice. A nous qui restons à lutter au milieu des impies, il faut le pain des forts, et qui nous le rompra, si ce n'est vous, que nous avons le bonheur d'avoir sous notre toit ?

— Je dois trop d'actions de grâces à Dieu, et trop de gratitude à vous, madame, pour pouvoir rien vous refuser, et c'est moi qui dois vous remercier de me mettre à même de célébrer les saints mystères dans cet asile que vous donnez si courageusement aux chrétiens persécutés.

Après avoir parlé quelques minutes avec le prêtre, madame de Perrien, dont la bonté charitable s'étendait à tous, questionna ma femme et moi. En peu de mots, nous lui racontâmes nos misères et nos craintes ; elle écouta tout avec un intérêt affectueux, et nous répéta à plusieurs reprises : Vous êtes ici en sûreté. Je réponds de vous ; tous les deux vous êtes bien jeunes, bien inexpérimentés, je n'oublierai rien de ce que vous m'avez confié ; j'en parlerai à mon meilleur conseiller : en attendant, reposez-vous tous les deux. Puis, met-

tant sa main sur mon épaule, elle ajouta : Jeune homme, cette nuit vous servirez la messe de M. l'abbé ; ancien soldat des armées catholiques et royales, vous devez avoir plus d'une fois assisté le prêtre à l'autel.

— Oh! oui, madame, de bien bonne heure j'ai servi la messe d'un saint prêtre frère de ma mère et qui est mort martyr; j'ai servi la messe à des autels que les impies ont profanés et brisés, et dans de belles et vieilles églises dont il ne reste pas aujourd'hui pierre sur pierre.

— Bien, bien, jeune homme, je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi.

Après ces mots, madame de Perrien emmena ma femme, la questionna, et, d'après les réponses que lui fit Madeleine, elle acquit la preuve de notre profonde misère, et s'occupa tout de suite avec une admirable charité de tout ce qu'il nous fallait pour nous mettre à même de quitter la France, où nous ne possédions plus ni sillon à labourer, ni un toit pour nous abriter, et où nous étions entourés d'ennemis qui nous avaient juré haine, parce que nous avions fait notre devoir de chrétiens et de royalistes.

Cette première journée de liberté s'écoula douce et bonne, toujours grâce à la générosité de la noble femme qui nous donnait un abri sûr et secret. J'avais pu dépouiller mon sarreau de prisonnier, et quand, avec la femme de confiance de madame de Perrien, je m'étonnais de tout le bien qu'elle faisait à tant de malheureux royalistes, cette femme me répondait : Dans

les temps de bonheur qui ont précédé la révolution, madame la comtesse, jouissant d'une grande fortune, avait déjà la passion de faire du bien; elle donnait donc beaucoup aux malheureux, et le reste de sa fortune servait à mener la vie des grandes dames d'alors; elle avait un magnifique château, où elle recevait nombreuse et noble compagnie.

L'été se passait ainsi, et quand l'hiver venait, nous retournions à la ville, où madame, toujours faisant le bien, avait un grand et somptueux hôtel. Tout ce bien-être, toutes ces réceptions, tout ce train de splendeur et de plaisir a fini dès que la révolution a commencé.

Pour me consoler d'une pareille existence, a pensé alors madame, il faut que je cherche un moyen, et la charité tout de suite lui en indiqua un, et madame se dit : Tout cet argent que je dépensais en recevant beaucoup de monde chez moi, je vais le consacrer à une autre partie de la société; naguère je cherchais les heureux du monde pour leur faire partager mon bonheur, maintenant je rechercherai ceux qui ont sacrifié leur fortune à leur devoir; je me mettrai en quête de ceux qui gémissent dans les prisons pour les en tirer, de ceux qui n'ont plus d'abris pour leur offrir un gîte.

Le malheur, aujourd'hui, a atteint toutes les classes : le noble et le bourgeois, le prêtre et le soldat, le vieillard et l'enfant, la grande dame et la métayère; je rechercherai tout ce monde qui souffre et qui pleure pour l'abriter et le consoler...

Et quand quelques-uns faisaient observer à ma bonne et généreuse maîtresse qu'une si longue et si magnifique charité lui serait imputée à crime par les révolutionnaires, madame la comtesse redressant la tête, disait fièrement : J'ai du sang de chevalier dans les veines. Je n'ai pas peur, parce que Dieu est avec moi, puisque je me dévoue à ses pauvres... Dieu est avec moi, qui donc pourrait me faire trembler ?

La bonne et fidèle femme de chambre ajouta à tous ces détails un mot qui peint à merveille madame de Perrien : *En vendant une bonne partie de mes diamants, j'ai pu acheter une clef d'or qui a déjà ouvert plusieurs fois la porte des prisons à un bon nombre de royalistes ! C'est donc un excellent marché que j'ai fait et dont je me réjouis tous les jours.*

A la veillée du soir, le prêtre irlandais, sorti en même temps que moi du quartier des convalescents, nous raconta son histoire. Il avait été élevé à ce collége que Jacques II avait fondé à Paris pour les familles fidèles qui s'étaient attachées à sa royale infortune. A ce collége on apprenait à être partout et toujours fidèle, et, d'après ce que l'on y enseignait, on se faisait plutôt courtisan d'une honorable adversité que flatteur d'une prospérité injuste. Le révérend père O'Connelly était donc entré dans le ministère avec des principes catholiques et monarchiques bien tranchés et bien enracinés.

Lorsqu'un serment révolutionnaire fut enjoint aux prêtres, Patrice O'Connelly répondit par trois mots : Je ne le veux pas, je ne le peux pas, je ne le ferai pas!

Quelque temps après, il se trouvait aux Carmes avec cent cinquante autres prêtres, et voici ce qu'il nous raconta sur les affreuses journées des 2 et 3 septembre :

Si j'avais fait mon devoir, dit-il en s'adressant à madame de Perrien ; si, au milieu d'héroïques martyrs, je n'avais pas faibli, si je n'avais pas eu peur, aujourd'hui je ne serais pas chez vous, aujourd'hui je n'y célébrerais pas le saint sacrifice de la Messe ; avec les martyrs des Carmes, je serais rendu au céleste royaume où les révolutions ne sont point à craindre, où le Roi des rois demeure immuable, assis sur son éternité... Mais, madame, je vous le répète, j'ai failli dans la journée de la grande épreuve.

J'étais dans le jardin lorsque la chasse aux prêtres a commencé ; quelques-uns des plus jeunes d'entre nous, pour se soustraire à la mort, étaient montés dans les tilleuls de la longue allée conduisant à la chapelle, déjà ruisselante de sang, et là on les fusillait, et quand leurs corps, criblés de balles, tombaient de branches en branches sur l'herbe, les cris des cannibales redoublaient. Dans cette horrible chasse, plus de quarante prêtres périrent ! C'est à ce moment, je l'avoue, qu'une invincible terreur s'empara de moi, et, avec un assez grand nombre de jeunes lévites, je courus me réfugier derrière la charmille qui cachait le mur de l'enclos. De là, grâce aux branches, une vingtaine de nous parvinrent à escalader la muraille qui s'élève entre la rue Cassette et le mur du couvent.

Quand nous nous sentîmes sur le pavé de la rue, nous étions hors de l'atteinte des massacreurs ; nous pouvions donc tous nous sauver ; cependant, q uine ou seize des jeunes prêtres déjà évadés, entendant le bruit du massacre, se dirent entre eux : Notre évasion va irriter *les travailleurs* de la Convention ; ils seront inexorables pour nos doyens, il faut retourner près de nos pères dans la foi et partager leur sort : ce n'est pas aux plus jeunes athlètes à craindre le combat ; et, obéissant à cette généreuse pensée, quinze ou seize d'entre nous revinrent dans l'enclos d'où ils étaient parvenus à sortir. Je le répète, la rougeur au front, je ne fus pas du nombre *des forts* et ne suivis pas l'héroïque exemple qui m'était donné alors.

De cache en cache, de travestissements en travestissements, je parvins à sortir de Paris. Des âmes pieuses, toujours occupées d'œuvres chrétiennes, trouvèrent le moyen de m'envoyer en Espagne ; déjà beaucoup de prêtres français y étaient réfugiés. Un grand nombre de couvents s'étaient généreusement ouverts à eux ; j'allais avoir recours à cette hospitalité, lorsqu'un hasard heureux me mit en rapport avec un grand seigneur, frère de l'archevêque de Burgos. Après plusieurs entretiens dans lesquels nous avions longuement parlé de l'état de la France, l'homme de cour désira m'avoir pour précepteur de son fils, âgé de dix ans.

Certes, pareil asile, séjour si tranquille et si honorable, était mille fois plus que je ne méritais ! Après tant de tempêtes, j'étais dans un port assuré ; après

avoir, comme proscrit, erré nuitamment dans les campagnes, après avoir couché sur la paille des cachots, et avoir vu de si près la mort, je vivais dans un palais, je m'asseyais à une table somptueuse, je dormais derrière des rideaux de soie ! Que me manquait-il donc ? Ah ! je le sais bien, ce qui me faisait défaut, c'était le contentement de moi-même ; la paix de la conscience, je ne l'avais plus depuis le 3 décembre 1793. Des ecclésiastiques d'un haut mérite voulant diminuer mes remords, me répétaient que tous n'étaient pas appelés à la gloire du martyre, et qu'au royaume céleste, tous les bienheureux ne portaient pas tous à la main les glorieuses palmes des Etienne, des Maurice et des Sébastien.

Tous les beaux discours, toutes les bonnes paroles qu'ils m'adressaient ne m'empêchaient pas d'entendre la voix qui me criait depuis que je vivais dans le repos : *Patrice, tes frères luttent et combattent, et toi que fais-tu ?*

Cette voix, je l'entendais le jour, je l'entendais la nuit, aucun bruit ne pouvait la couvrir, aucun lieu m'en sauver, la même pensée m'obsédait, me suivait partout et m'oppressait sans relâche ; cet état devenait insupportable.

Au bout de trois mois de séjour chez le marquis de Villanova, je pris congé de lui, et, pour retrouver la paix que mon âme avait perdue, je rentrai en France.

Pour tranquilliser ma conscience, il me fallait des périls, il y en avait plus dans les provinces de l'ouest

qu'ailleurs, c'est là que j'arrivai, et Dieu sait si le ministère des prêtres y était inactif. Dans ces contrées si catholiques, la foi fleurissait même dans les temps de paix et de prospérité, jugez donc quelle recrudescence d'ardeur parmi ces populations, lorsque la persécution vint à se lever armée et menaçante ! En des temps semblables, l'autorité des ministres de Dieu redouble, leur influence devient plus sainte en face de l'impiété. Les prêtres proscrits, obligés de se déguiser pour ne pas porter leur tête sur l'échafaud, s'exposent chaque nuit, afin d'offrir aux fidèles les consolations de leur sacré ministère ; tantôt c'est dans une ferme isolée, tantôt au milieu d'une lande sauvage bien écartée de tout chemin, ou au coin d'un bois qu'ils donnent rendez-vous. Là, après avoir entendu les confessions des paysans, ils célèbrent la messe et rompent à ces assemblées chrétiennes le pain de la parole de vie. Quelquefois aussi, dans leurs courses pieuses, ils tombent sous les balles des bleus, et le ciel est au bout !

Cette existence périlleuse rappelant si bien celle des premiers martyrs et des vieux chrétiens, nous donne un heureux ascendant, car tous les malheureux viennent chercher auprès de nous une consolation dans la souffrance et du courage contre les persécuteurs.

Aussi dès que j'eus vécu de cette vie hasardeuse, je n'entendis plus la voix me reprochant sans cesse la lâcheté dont j'avais été coupable et l'existence oisive qui l'avait suivie. Je me sentais heureux au milieu de ces paysans si dévoués à la cause de l'autel et du trône,

si pleins de confiance en nous et si pleins d'humanité envers leurs ennemis.

Une nuit, après une journée toute remplie de fatigue, on vint me réveiller dans la grange où l'on m'avait donné asile et me dire de me rendre en grande hâte à un hameau situé au milieu des landes où se trouvait caché un vieux curé, vaillant confesseur de la foi, qui avait été blessé d'un coup de feu, tandis que, penché sur un soldat mourant, il entendait sa confession. Humble comme tous les saints, le courageux prêtre voulait se confesser; car il sentait que sa vie allait s'en aller par sa blessure. Je me hâtai donc de me rendre au lieu indiqué, et quand je heurtai à la porte du logis bourgeois où je devais le trouver, on ne m'ouvrit pas tout de suite, et cependant j'entendais du bruit dans une des pièces du rez-de-chaussée.

Comme je portais sur moi les saintes huiles et une hostie consacrée, j'étais naturellement préoccupé du devoir que j'allais remplir auprès d'un homme qui m'avait plusieurs fois absous des péchés que je lui avais confessés. Le paysan qui m'avait servi de guide n'ayant pas la même préoccupation que moi, trouva que l'on me faisait bien attendre et que la porte tardait bien à s'ouvrir; aussi, se penchant sur moi, il me dit à l'oreille : Etes-vous bien sûr, monsieur l'abbé, que ce soit ici que l'on vous demande?

— Je ne crois pas m'être trompé, répondis-je; on m'a indiqué la troisième maison à gauche de la route; comptez, mon ami, et voyez s'il y a erreur.

Le paysan regarda et dit : Non, il n'y a pas erreur, c'est bien la troisième maison.

Nous frappâmes donc de nouveau, et enfin nous entendîmes le verrou de la porte grincer intérieurement, et l'huis tournant sur ses gonds s'ouvrit comme à regret.

Alors deux hommes, dont l'un tenait à la main une chandelle de résine se présentèrent à nous.

Accoutumé à vivre avec les bons paysans, c'était toujours avec plaisir que je me trouvais avec eux. N'avions-nous pas pour être fraternellement unis les liens de la religion ? Mais cette fois, en face des deux inconnus, la sensation que j'éprouvai fut d'une nature toute différente, et je n'avançai dans la maison qu'avec défiance et crainte. Les deux hommes qui me recevaient devaient savoir pourquoi j'avais été appelé, que je venais comme ministre de Dieu, et ne pas ignorer que sous mes habits de paysan, j'apportais les choses saintes, et cependant ils n'avaient point découvert leurs fronts et ne s'étaient point inclinés devant celui qui venait au nom du Seigneur pour consoler un mourant.

— Où est le malade qui m'a fait appeler ?

— Vous allez le voir tout à l'heure, répondit un des deux hommes, et pendant qu'il me faisait cette réponse, son compagnon verrouillait en dedans la porte d'entrée.

Mon inquiétude croissait, et j'ajoutai : Hâtez-vous, car la nuit s'avance.

— Patience, patience, vous verrez bientôt votre

confrère ; on lui fait sa toilette pour vous bien recevoir.

— Que voulez-vous dire? Est-ce que ceci serait un guet-apens?

— Qu'appelez-vous un guet-apens? Nous sommes de bons citoyens...

Ce mot de citoyen fut une révélation pour moi, et je frissonnai à la pensée qu'un sacrilége allait peut-être se commettre ; mais bien vite je me rassurai en pensant que je portais le bon Dieu sur moi.

Les deux hommes me firent signe d'avancer, et mon compagnon et moi les suivîmes ; une porte s'ouvrit à l'extrémité de la première pièce, et de cette chambre une lumière assez vive vint éclairer le corridor qui conduisait à ce que je crus être l'appartement du malade. Quand j'en eus franchi le seuil, je vis trois personnes assises près d'un lit dont les rideaux étaient fermés. Rien de ce que je voyais n'était propre à me donner une meilleure idée des hôtes de cette maison, et l'expression que j'apercevais sur leurs visages n'était nullement en rapport avec l'acte que je venais remplir ; là, aucune trace d'inquiétude, aucune marque de douleur, aucuns signes religieux : en un mot, rien de ce qui entoure le lit d'un mourant.

M'arrêtant en face du lit et m'adressant à un vieillard assis au chevet de la couche, je demandai :

— Est-ce que le malade dort toujours?

Un hideux éclat de rire répondit à ma question, et une voix non moins horrible dit : Oui, oui, il dort pour toujours de ce grand sommeil dont on ne se re-

lève jamais, quoique vous en disiez, vous autres prêtres.

A ce moment les rideaux du lit furent subitement ouverts, et les six personnes qui se trouvaient dans la chambre me montrèrent, à la clarté de leurs chandelles fumeuses et de leurs bouts de résine, le vénérable prêtre pour lequel on était venu me demander les secours de la religion. Malgré les ravages que la mort fait dans les grandes et orageuses chaleurs, je reconnus le vénérable curé de Saint-Julien. Mais quelle horrible dérision! sur son cadavre étendu et roidi, l'uniforme des soldats de la Convention, sur sa tête blanchie un bonnet de police ! sur sa poitrine une énorme cocarde tricolore !!!

— Tu vois, me dit un des six républicains, tu vois que ton confrère le calotin s'est converti aux approches de la mort; de chouan qu'il était, il s'est fait bon citoyen : il en porte le glorieux uniforme, et cet habit vaut mieux pour s'en aller dans l'autre monde, s'il y en a un, que les frocs et les scapulaires dont vous affubliez les trépassés aux siècles d'ignorance, de superstition et de *moineries*. Au lieu de tes *oremus*, de tes *de profundis* et de ton *libera*, entonne avec nous l'hymne des sans-culottes, l'immortelle Marseillaise.

A peine avait-il proféré ces mots, que les six patriotes hurlèrent le chant qui a bien retenti sur quelques champs de bataille, mais qui a plus souvent retenti au pied des échafauds, où l'on immolait les rois et les reines, les prêtres et les nobles, les artisans et les laboureurs. Pendant ces hurlements de cannibales,

j'étais tombé à genoux tout à côté du mort, absorbé dans de pieuses pensées qui m'élevaient au-dessus de toutes menaces et de toutes craintes. Je sentais vraiment alors que Dieu était avec moi, et cette certitude éloignait de moi toute frayeur; je ne tremblais plus, comme j'avais fait au massacre des Carmes; et malgré le piége et l'embûche dans lesquels j'étais tombé, je ne regrettais pas d'avoir abandonné l'Espagne pour venir me joindre aux royalistes bretons.

Combien la parole est lente auprès de la pensée! Pour redire ce que j'éprouvai pendant ma prière auprès du corps du vieux prêtre, il me faut chercher des mots les uns après les autres, tandis que là, tout en adorant le Dieu que j'avais sur moi, je sentais la confiance, le courage, le mépris de la mort, et l'aspiration vers le ciel remplir comme d'un seul et même sentiment mon âme exaltée et ravie.

Je ne sais combien de temps les maîtres de la maison ou du repaire de brigands dans lequel j'avais été amené demeurèrent hors de la chambre du mort : il y a des circonstances dans la vie où les heures ne se mesurent plus. Je me souviens seulement que les deux hommes qui vinrent me relever de ma veille près du prêtre, étaient les mêmes que ceux qui avaient ouvert la porte du logis à mon guide et à moi.

— Assez d'*oremus* et de *patenôtres* comme cela, me dit le plus dur et le plus grossier des deux révolutionnaires. Maintenant il ne s'agit plus de prier ton bon Dieu, mais de venir subir ton interrogatoire et ton jugement.

— Un interrogatoire ! répondis-je en me levant, et où sont mes juges ?

— Pas loin, dans la chambre voisine.

— Et qui sont-ils ?

— Les vengeurs du peuple, les ennemis des rois ; nous.

— Vous !...

— Mais, en vérité, je suis trop bon de te répondre. Pas un mot de plus ; ici l'on ne raisonne pas, on obéit. Et parlant ainsi, le jacobin appela son camarade, et tous les deux me saisirent par les bras et me conduisirent dans une pièce à côté, où siégeait leur tribunal ou comité de salut public. Là, siégeaient cinq hideux personnages coiffés de bonnets rouges et ceints d'écharpes couleur de sang. Ces hommes, je les avais vus. Lorsque j'avais été introduit dans la chambre du mort, ils étaient assis sur des bancs de bois comme ceux des cabarets et recouverts de lambeaux de tapisseries. Le plus âgé des cinq se proclama doyen d'âge, et, en cette qualité, président.

Ce citoyen, grossissant sa voix qu'il cherchait à rendre magistrale et imposante, me demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Patrice O'Connelly.

— Où es-tu né ?

— A Limerick.

— Dans quel département ?

— En Irlande.

— Où diable est-ce cela ? (A cette question, le voisin

du président lui parla bas à l'oreille, et l'interrogatoire continua ainsi) :

— Quel âge as-tu ?

— Quarante ans.

— Et à cet âge-là tu crois encore au bon Dieu des enfants, des bonnes femmes et des prêtres !!!

— Oui, je crois au Dieu tout-puissant, père de tous les hommes et maître souverain de toutes choses.

— La république française, *une, indivisible et impérissable*, ne veut plus *ni maître, ni souverain.* La France régénérée ne tolère que l'Etre-Suprême de Robespierre. C'est celui-là seul qu'il te faut adorer sous peine de mort.

— Je ne puis renoncer aux principes de toute ma vie.

— Tu en changeras ou tu mourras.

— Eh bien ! avec la grâce de Dieu, je saurai mourir.

— Prends garde à ce que tu dis; pèse et mesure tes paroles, nous sommes maîtres ici.

— Je le sais.

— Tes jours sont entre nos mains.

— Mes jours éternels sont aux mains du Seigneur.

— Laisse-là *ton Seigneur, ton bon Dieu,* il ne te sauvera pas.

— S'il veut que je vive, vous ne me tuerez pas; s'il veut que je meure, que sa volonté soit faite.

— Eh bien ! fais ton paquet pour l'autre monde.

— Avant de me condamner, me direz-vous mon crime ?

— Qui t'a attiré dans cette commune ?

— Mon devoir ! un mourant m'a fait demander.

— Tu es donc *officier de santé* ?

— Non, je suis prêtre.

— *Je le savais !* et de plus j'ai acquis la certitude que tu es calotin de la pire espèce : tu es prêtre réfractaire et non assermenté, prêtre des chouans, séide du pape, espion des émigrés. Je sais qu'avant de comparaître à la barre de la nation, tu as déclaré vouloir persévérer dans ton entêtement de royalisme. Hier encore tu étais dans les bandes de brigands de l'infâme Georges Cadoudal, fanatisant les populations *pour leur Dieu et pour leur roi*. Amené devant moi et devant ce tribunal de bons patriotes, je te somme de répondre aux deux demandes que je vais t'adresser :

— 1° As-tu refusé de prêter le serment exigé des ci-devant prêtres ?

— Oui.

— 2° Plus éclairé, veux-tu aujourd'hui le prêter ?

— Non.

— Persistes-tu dans tes abominables doctrines de papisme et de royalisme ?

— Je demande à Dieu d'y demeurer fidèle jusqu'à mon dernier souffle.

— Bons citoyens, dignes enfants de la république, vous venez d'être témoins de ma longanimité envers ce misérable partisan de Pitt et de Cobourg. Miséricordieux comme la CONVENTION, j'ai offert à l'accusé un moyen de salut, s'il se repentait, et vous avez entendu son insolent refus. Notre clémence est donc à bout, et nous allons nous retirer pour délibérer.

A ces mots, le *président* se leva, les quatre assesseurs le suivirent... La délibération ne dura qu'un quart d'heure, et la sentence fut ce qu'elle devait être : une condamnation à mort.

On dit que lorsque le mot de mort tombe de la bouche du juge sur la tête du condamné, que son sang se fige et s'arrête quelques instants dans ses veines; quant à moi, il n'en fut pas ainsi : le calme et la résignation que je ressentais à ce moment, je savais bien à qui l'attribuer, la source en était tout proche. La pensée qui me préoccupait, c'était la crainte du sacrilége qui pourrait être commis lorsque le bourreau et ses aides se saisiraient de moi. Le paysan qui m'avait accompagné au hameau des Landes, sachant bien pourquoi j'y avais été appelé et ce que j'y avais respectueusement apporté, n'aurait-il pas été contraint à tout révéler aux hommes qui se faisaient un infernal bonheur des profanations et des sacriléges ?

Depuis ma prière dans la chambre du mort, je n'avais plus aperçu mon compagnon de route. Quand cet homme était venu me réveiller dans la grange, par qui avait-il été envoyé ? Etait-ce un messager de bonne foi ? était-ce un émissaire des jacobins ? De ces soupçons divers résultait pour moi une torturante perplexité. J'y étais encore livré lorsque je fus amené par les citoyens Scévola et Brutus au château de l'Hermine. Cette prison avait été, depuis la Terreur, surnommée *la dernière étape avant l'échafaud*. En y entrant, j'étais bien persuadé que la sentence prononcée au logis des Landes serait exécutée dans les quarante-

huit heures qui la suivraient. Aussi, lorsque j'entendis le geôlier en chef dire à mes conducteurs : La cage est pleine ; là haut il n'y a plus ni place ni paille ; ainsi, l'oiseau que vous amenez va loger tout seul dans un des bas cachots.

— Tant mieux, répondit Brutus ; c'est un vrai gibier à cul de basses-fosses... Et puis, il n'y fera pas de vieux os, sa sentence est bonne, on le rasera demain, ou le jour d'après, à cause du décadi.

Tout horribles qu'étaient *ces plaisanteries* du jacobin, elles soulevèrent de dessus mon cœur la pesante anxiété qui l'oppressait. J'allais être seul dans mon cachot pendant la nuit ; dans ce terrible et solennel isolement je pourrais me préparer à la mort. J'avais sur moi le divin consolateur, et pour le grand voyage, le viatique ne me manquerait pas !

La fatigue endort le zèle le plus ardent ; il y avait eu ce jour-là tant d'ouvrage à la prison nationale, que les employés étaient tous sur les dents. Aussi le guichetier qui venait d'ouvrir le cachot du dernier arrivé me dit : Tu as de la paille et une cruche d'eau. Bonsoir, assez comme ça pour c'te nuit !

La grosse et lourde porte est refermée, les deux tours de clef sont donnés, les verroux ont crié, le bruit des pas du geôlier s'affaiblit et se perd dans la distance. Je n'entends plus rien. Oh ! bonheur, me voici seul, et je n'ai pas été fouillé ! Le cœur plein de gratitude, je me jetai alors à genoux et j'adorai en silence.

Peu à peu l'obscurité profonde qui m'entourait et

m'enveloppait de toutes parts diminua, les ombres devenant moins noires et moins épaisses, mon regard commençait à distinguer les murs ruisselants d'humidité de mon étroite et basse cellule; les barres de fer qui se croisaient dans la hauteur et la largeur de la lucarne, reluisaient un peu en dehors, les rayons pâles de la lune, qui se levait alors, venaient se briser sur eux; bientôt cette lumière, glissant autour des barres de fer, pénétra dans l'intérieur du cachot et projeta sur les dalles comme une gerbe de clarté; dans ce rayon lumineux, je distinguai une pierre carrée et qui avait peut-être servi de table aux malheureux qui m'avaient précédé dans ce lugubre séjour. Je m'approchai de cette pierre, et avec une poignée de paille j'en ôtai la poussière et la nettoyai de mon mieux. Puis, tirant de dessus ma poitrine la pale que j'avais suspendue à mon cou et qui contenait l'hostie consacrée, je la posai respectueusement sur le bloc de granit, puis, prosterné devant ce pauvre autel, je me préparai à la sainte communion.

Aucune distraction ne pouvait me venir du dehors, car tout était maintenant silencieux dans la vaste prison, et puis, pour donner à ma pensée la gravité et le recueillement, j'avais le souvenir du propos du jacobin Brutus, n'avait-il pas dit en me remettant aux mains du geôlier : La sentence du calotin est bonne, il ne fera pas de vieux os chez vous, il n'en a que pour un jour ou deux ? J'étais donc bien près de la mort, et quand on est là, lorsque l'on peut compter les heures qui vous restent avant que sa froide main ne

vous saisisse, l'esprit est sérieux et n'a plus que cette idée : ma tombe va s'ouvrir.

Je pouvais donc commencer la prière des agonisants et répéter à mon âme les paroles que j'avais souvent dites dans mon ministère aux moribonds que je venais administrer : *Partez, âme chrétienne, et que Dieu dans sa miséricorde vous reçoive dans son sein !*

Pendant que j'avais prié, la clarté de la lune avait envahi toute l'enceinte de mon cachot, cette clarté blanche et tranquille en avait chassé l'horreur. C'était là toute la pompe de ma dernière communion.....

Une pensée de bonheur se mêlait à mon action de grâces; tombé aux mains des révolutionnaires et portant sur moi l'hostie consacrée, j'avais dû craindre qu'elle ne fût profanée, que Dieu ne fût outragé par les impies et les athées; mais non, encore cette fois la bonté de Dieu fut grande à mon égard, et le pain sacré pour lequel j'avais tremblé me servit de viatique. Au lieu de dormir, je priai et je comptai les heures. La clarté de la lune s'éteignit, et peu de temps après celle du crépuscule le remplaça. A ce moment le bruit des pas des employés de la prison commença à se faire entendre dans les corridors. Au point où j'en étais, tout bruit devenait saisissant; pendant quelque temps le silence remplaça le mouvement que j'avais entendu; mais, avec le jour qui avançait, les allées et les venues, les portes qui s'ouvraient et qui se refermaient redonnaient à ce grand dépôt de coupables et de malheureux une attristante animation. La nuit entière avait été, comme je viens de vous le dire, une longue-

veillée de méditation et de prière, maintenant la fatigue reprenait le dessus, et comme le soleil n'avait pas pour mon cachot le plus petit rayon, je venais de m'endormir; et le rêve que le sommeil me donnait alors ne me distrayait en rien de la situation réelle dans laquelle je me trouvais! Dans mon songe, je me voyais sorti de ma cellule et descendu dans la chambre qu'on a surnommée à la prison *le cabinet de toilette des condamnés.* Là, pieds et mains garrottés, j'étais assis sur un escabeau, et je frissonnais en sentant le froid des ciseaux d'un homme impitoyable qui me coupait les cheveux! Ce rêve et ces sensations ne devaient-elles pas me sembler la réalisation des paroles du citoyen Brutus et la conséquence du jugement prononcé contre moi par les juges improvisés du tribunal des Landes?

Parfois c'est du plus creux de l'abîme qu'une main inattendue vous retire; j'en étais aussi à la phase la plus cruelle, la plus horrible de mon songe, lorsque la réalité (réalité de délivrance et de bonheur) vint m'arracher à toutes les terreurs qui m'environnaient alors, et au supplice réel qui m'attendait le lendemain.

Ce n'est pas ici que j'ai besoin de dire *d'où nous est venu le salut.* Inutile de nommer la noble et courageuse Bretonne que Dieu a choisie pour les œuvres de courage et de dévouement, de charité et de sacrifices. Cette nuit nous prierons pour elle; et tandis que tout un peuple égaré et enivré du vin des révolutions se livrera au mal, la tribu fidèle à Dieu et au

roi, en secret (comme les premiers chrétiens dans les catacombes), assistera à la célébration des saints mystères pour demander au divin Sauveur de sauver la France.

Dieu dans sa bonté a toujours mis des consolations à la portée du malheur; ainsi, dans les mauvais jours qu'amènent les révolutions, l'amitié naît, se montre et grandit bien plus vite que dans les jours prospères; les prisons et les cachots ont révélé plus de dévouements et de sacrifices que les palais et la prospérité.

. . . .

Ainsi, en écoutant le récit du prêtre irlandais, je m'étais pris à aimer cet homme qui venait de nous dire avec une si noble franchise la défaillance de son courage dans les journées de septembre, et la modestie avec laquelle il nous avait appris comment il avait réparé cette faute commise sous la pression de la terreur qu'inspiraient ces journées de massacre. Madeleine, comme moi, n'avait pu entendre froidement ce qui m'avait frappé, et madame de Perrien et les amis qu'elle avait chez elle avaient plus d'une fois laissé échapper des larmes, en écoutant le prêtre racontant tous les dangers qu'il avait courus depuis le jour où la voix de sa conscience lui avait commandé d'abandonner le bien-être et le repos de la maison du duc de la Villanova.

Toute cette histoire avait été une bonne préparation à cette messe mystérieuse que nous allions entendre bien avant que le jour ne vînt chasser les

ombres noires de la nuit. Rien de tel pour raviver notre amour et notre gratitude envers Dieu, que de montrer la perversité et la méchanceté des hommes, et Patrice O'Connelly, en nous faisant voir les périls qu'il avait courus et comment, avec la grâce d'en haut, il les avait tous surmontés, nous avait donné le désir de marcher sur ses traces.

L'heure de la messe était arrivée; en silence nous nous rendîmes à la chambre haute transformée en chapelle : en ce temps-là, la messe d'un bon prêtre était chose si rare et si précieuse aux bonnes âmes, que madame de Perrien n'avait pas voulu que sa maison fût seule à être visitée de Dieu! A grand mystère, elle avait donc engagé plusieurs de ses voisins à venir isolément prendre leur part de consolation céleste. Elles furent grandes ces consolations : elles étaient en quelque sorte visibles sur les traits de tous ceux et de toutes celles rassemblés en ce lieu, devant celui qui frappe et qui fortifie, qui abat et qui relève. La messe fut suivie de plusieurs communions.

On a beaucoup parlé d'égalité depuis plus d'un demi-siècle, on a beaucoup écrit le mot de fraternité sur les murailles, et l'on m'a fait prendre en dégoût et cette fraternité des jacobins et cette égalité des persécutés et des persécuteurs. L'égalité et la fraternité que j'aime, ce sont celles que l'on voyait cette nuit-là, chez la comtesse de Perrien. Sainte et douce égalité que l'on voit ici-bas aux pieds de nos autels, et que nous retrouverons là-haut dans la maison de notre Père commun. Oh! il fallait voir avec quelle cordialité

les maîtres et les serviteurs, la dame et l'artisan, le grand et le petit se donnaient la main et s'embrassaient en se félicitant du bonheur que l'on venait d'avoir et en se promettant bien, avec l'aide d'en haut, de demeurer fidèles à Dieu et au roi!

XIV.

Nous passâmes plusieurs jours chez notre bonne et noble protectrice, et pendant cette semaine, dont je garderai mémoire toute la vie, je me liai de plus en plus avec le père Patrice O'Connelly. Pendant son séjour chez madame de Perrien, on lui avait indiqué des moyens de correspondance avec un de ses supérieurs caché à Paris. Les enfants d'Ignace de Loyola, qui ont toujours si bien mérité la haine et les persécutions des impies, alors que l'on croyait leur ordre complètement détruit, alors que leurs ennemis se vantaient de n'avoir pas laissé un seul jésuite souiller le sol de France, étaient encore assez nombreux et assez bien cachés pour faire beaucoup de bien dans les pays où les révolutionnaires faisaient toujours couler les pleurs et le sang.

Dans une lettre chiffrée, un père écrivait au courageux Irlandais : « Mon frère, vous êtes par trop humble lorsque vous vous reprochez ce que vous appelez votre lâcheté aux 2 et 3 septembre. Si ce jour-là vous aviez su mourir, votre martyre eût été glorieux et court; aujourd'hui votre martyre est long et douloureux. Prenez donc confiance, celui qui vous a donné la volonté de vous arracher au repos dont vous

jouissiez à Burgos pour rentrer dans l'arène et recommencer les saints combats, vous saura gré de vos sacrifices et vous tiendra compte de ce que vous venez d'endurer pour son nom.

» Plusieurs de nos frères se rendent aujourd'hui dans votre première patrie. L'île des saints est aujourd'hui presque aussi malheureuse que la France. L'Angleterre poursuit l'abominable politique de Henri VIII, d'Elisabeth et de Cromwel. Elle crie aux malheureux Irlandais : Je vous condamnerai toujours à mourir de faim tant que vous ne renoncerez pas au papisme, tant que vous ne vous ferez pas protestants.

» Pour sauver de cette damnable tentation nos chers et pauvres Irlandais, il faut que plusieurs d'entre nous allions leur porter secours. Je vous engage donc, mon frère, à vous joindre au petit bataillon que le père commun des fidèles va envoyer au pays de saint Patrice. D'ici à quelques jours, vous recevrez un itinéraire sûr pour arriver où Dieu vous appelle. Ici nous prierons pour vous, et là-bas vos œuvres de charité et de dévouement seront toutes *ad majorem Dei gloriam*. Croyez-moi tout à vous en notre Seigneur.

» Xavier Mac-Dermont. »

Comme on le pense bien, cette lettre fut tout de suite montrée à la fervente catholique qui nous hébergeait dans nos différentes caches; et, dans nos heures de solitude notre nouvel ami Patrice nous

proposa souvent de quitter la France, où nous ne pouvions plus vivre et de tenter l'aventure au delà des mers, où la Providence nous susciterait sans doute des protecteurs. Madame de Perrien pensait comme le bon jésuite que, dans ma position et avec les deux jugements prononcés contre moi, mon séjour en Bretagne devenait difficile; et, comme elle avait toujours la conviction que les exilés rentreraient un jour ou l'autre dans la patrie, elle me conseilla de faire ce que le père O'Connelly venait de me proposer.

Madeleine adoptait plus difficilement mes projets de voyage; elle objectait toujours l'enfance de son frère. Cet obstacle fut vaincu par l'infatigable charité de madame de Perrien, qui dit avec sa bonté accoutumée à ma pauvre Madeleine : *Femme, obéissez à votre mari, et suivez-le partout où il ira;* et moi aussi j'obéirai à la sainte Ecriture qui commande *de ne point abandonner l'orphelin.* Votre frère n'a plus ni père ni mère, je lui en tiendrai lieu, et je vous répète : *Femme, suivez votre mari partout où il ira, et quittez tout pour vous attacher à lui.*

Depuis ce jour, depuis que nous étions rassurés sur le sort de notre jeune frère laissé à si bonne garde, Madeleine et moi nous prenions plaisir à écouter le père Patrice O'Connelly parler de la *verte Erin, l'isle des Saints.* La pauvreté, la profonde misère de son pays, ne l'empêchaient pas de l'aimer. Le cœur du prêtre irlandais avait en lui trop de noblesse et d'élévation pour n'aimer que ce qui était heureux. Quel

est le fils qui délaisserait sa mère, parce qu'elle souffre et qu'elle pleure ? Le lien qui noue le bonheur se détache bien plus facilement que celui serré par l'infortune. Plus nous passions de jours avec le père Patrice et plus nous nous attachions à lui. La charité, la douceur, la foi et la prudence dictaient toutes ses paroles. Un vieillard nous disait en parlant de notre nouvel ami : « La joie du Saint-Esprit ne le quitte pas, sa balance est toujours juste, et ses jugements toujours droits ; on ne s'égare pas en suivant ses conseils, toujours précédés par ses exemples. »

Pareil ami était un véritable don de la Providence, un guide précieux pour ma jeunesse et mon inexpérience ; sans lui, je n'aurais jamais pu décider ma femme à nous éloigner de notre vieille Bretagne ; elle nous était rude cependant, mais nous lui restions attachés du fond du cœur. Nous n'y avions plus ni chaumière, ni champs ; tout ce que nos pères avaient gagné à la sueur de leur front était maintenant aux mains de nos ennemis, ou confisqué par la république. Qui nous faisait donc encore aimer cette terre si divisée par les haines, si ravagée par les partis armés, et si inondée du sang de tous ? Ah ! ce qui nous rattachait encore, je le sais bien ; ce qui nous rivait à ses landes, à ses hameaux, à ses pâtures et à ses bois, c'étaient nos premiers, nos plus doux souvenirs, notre enfance et nos jeux sur le seuil de notre cabane, pendant que nos mères filaient leur quenouille, et que nos pères étaient aux champs, ou sur la grève à ramasser l'*engrais* que les marées leur ap-

portent chaque jour, et nos églises, dont les cloches sonnaient nos joies et nos douleurs, et nos cimetières avec toutes leurs croix élevées contre l'oubli des morts!... Où retrouverions-nous toutes ces attaches sacrées de la famille et du pays natal? Oh! nulle part! nulle part!...

Quand la tristesse me montait ainsi dans l'âme, elle m'ôtait le courage dont j'avais besoin pour les apprêts de notre prochain départ. Pour faire revenir la force qui s'en allait, je me répétais alors : Il n'y a pas d'absence éternelle, les bannissements, les exils finissent, cette année le départ, une autre année le retour; courage donc, nous reviendrons!

— Nous reviendrons! reprenait Madeleine; mais, au retour du voyage lointain, retrouverons-nous tous ceux que nous avions laissés?

Alors intervenait la sagesse du père Patrice. Je sais, mes chers enfants, qu'il en coûte toujours de quitter la terre que nous avons foulée avant tout autre sol; je sais, par expérience, que l'on ne s'éloigne point du toit paternel sans un douloureux déchirement, mais je sais aussi que le Dieu qui mesure la bise de l'hiver à la toison du petit agneau, a de même une miséricordieuse bonté pour ceux qui par zèle ou par sagesse, ont pris leur bâton et leurs sandales pour aller visiter les terres étrangères. Confiez-vous donc à notre Père commun, il veillera sur vous comme sur tant d'autres, qui, après des années d'exil, sont revenus se reposer, vivre et mourir sous le toit où avaient vécu leurs devanciers. Ce qui vous éloigne,

ainsi que tant d'autres Français, de votre sol natal, c'est une horrible et trop longue tourmente; et il n'est pas de la nature des tourmentes de durer toujours, et Dieu qui nous châtie aujourd'hui peut nous pardonner bientôt. Ayez donc courage et confiance, et profitons tous les trois ensemble des moyens de départ que nous devons à madame de Perrien. Sur le pont du vaisseau, comme sur la terre d'Irlande, comme partout où Dieu nous conduira, nous bénirons sa main généreuse, et nous prierons pour la prolongation de ses jours. . . . .

Le jour de notre départ se leva, et il est inutile de dire que par nos prières, nous avions mis cette première journée sous la protection de Dieu, de la sainte Vierge et de sainte Anne d'Auray. Avant de nous mettre en route, nous avions bien étudié l'itinéraire que le père O'Connelly avait reçu de son supérieur, alors caché dans l'immensité de Paris. Dans les temps difficiles que nous avons traversés, ce que les royalistes évitaient davantage, c'étaient les grands hôtels où les heureux et les riches de l'époque descendaient et logeaient en voyage. A eux l'éclat, à nous l'obscurité. Entre eux, les gens de bien se disaient quelles étaient les maisons où l'on pouvait en toute sécurité aller frapper pour y demander l'hospitalité. Entre honnêtes gens, pour se reconnaître, on avait des signes et des mots convenus, et Dieu aidant, il n'y avait pas trop de mécompte, trop de confiance mal placée dans les voyages d'alors.

D'après nos instructions, nous devions nous rendre

de Vannes à la Roche-Bernard ; de cette ville à Savenay, de Savenay à Nantes, de Nantes à Pornic et de Pornic à l'île de Noirmoutiers. Là nous ferions séjour, et le père Patrice y saurait d'une manière certaine la nuit et l'heure où une chaloupe viendrait nous prendre à la côte, nous conduire à la station anglaise d'où un vaisseau nous débarquerait à Corke.

On voyait en lisant cet itinéraire toute la confiance que le saint prêtre qui l'avait tracé mettait en Dieu ; et tout y semblait si positif et si bien prévu, que nous, en le lisant, nous nous persuadions aussi que sur notre route aucun obstacle ne se présenterait de manière à déranger ces dispositions.

A la Roche-Bernard, où nous arrivâmes par un très-mauvais temps au milieu de la nuit, nous descendîmes chez un ancien fermier de madame de Perrien qui avait mérité l'estime des braves.

Les proscrits comme nous ne s'aventuraient guère à voyager en plein jour ; aussi, à deux heures après minuit nous nous étions mis en route ; notre nouveau compagnon, ou, pour mieux parler, le guide que le bon Dieu nous avait donné, portait comme moi l'habit des paysans, connu en Bretagne sous le nom de Lamballais. Quant à Madeleine, elle n'avait rien changé à son costume de fille de métairie. Sur le chemin nous ne fîmes aucune fâcheuse rencontre ; ainsi, du côté de la terre cela allait bien, mais du côté du ciel, il n'en était pas de même, les nuages poussés par le vent de mer nous annonçaient du gros temps. En-

fants des campagnes battues des flots, les tempêtes ne nous faisaient pas peur, et, sous la bourrasque, nous avancions parlant peu et le cœur serré.

Le père Patrice marchait plus allègre que nous, lui allait vers sa patrie, et nous, nous nous éloignions de la nôtre; aussi, devinant ce qui oppressait nos âmes, chaque fois qu'il nous adressait la parole, c'était pour raviver notre courage. Sans trop de fatigue, sans trop de tristesse, nous arrivâmes sur les bords de *la Vilaine*, qui mérite bien son nom. Encaissée entre de hauts et noirs rochers, elle roule des ondes rarement limpides. Le mauvais bac dans lequel nous montâmes fut rudement ballotté par les vagues que la mer poussait avec furie à l'embouchure du fleuve; plusieurs femmes embarquées en même temps que nous, dès que la barque dansait trop, jetaient des cris de frayeur, tombaient à genoux éplorées et tremblantes. Madeleine, qui dès sa petite enfance avait joué avec les flots tantôt caressants, tantôt courroucés, restait calme et sans peur.

Parmi les passagers, il se trouvait un vieux marin qui racontait, comme pour effrayer encore davantage les malheureuses paysannes, que parmi les matelots et les loups de mer, il y en avait beaucoup qui disaient : *Traverser la Vilaine quand il vente est plus périlleux que d'aller en Chine !* Aussi, avant soixante ans, ajoutait-il, nos enfants et petits-enfants, qui en sauront bien plus que leurs devanciers, ne traverseront plus la *vilaine Vilaine* que sur un pont si haut, si large et d'une telle portée, que les vaisseaux à trois

mâts passeront, toutes voiles déployées, sous son arche immense!

Le proscrit obligé de voyager doit éviter de demander son chemin, ou l'adresse de ceux chez qui il doit se rendre. La police, qui a partout des yeux pour épier, des oreilles pour écouter, et des mains pour appréhender au corps tout *suspect ou soupçonné de l'être,* s'attache aux gens timides, et dont la marche est incertaine. Dans le monde, l'air hardi et le verbe haut en imposent souvent; les hommes de la police s'y laissent aussi prendre. Je m'étais donc décidé à déguiser ma timidité et ma gaucherie natives sous un air assuré. Avant de nous éloigner de l'asile que nous avions trouvé à Vannes, je m'étais donc bien informé des rues qu'il nous faudrait suivre pour arriver chez la personne à laquelle nous recommandait madame de Perrien. Une belle et honnête figure, en tous lieux, en tous temps, est bonne à rencontrer, mais lorsque les méchants sont au pouvoir, et qu'ils se sont arrogé le droit de placer leurs semblables partout pour aider au mal qui est leur unique bien, la rencontre d'une physionomie franche, intelligente et ouverte, est comme un bienfait de Dieu. Tous les trois, le révérend père, Madeleine et moi, éprouvâmes ce sentiment en nous trouvant en face de notre nouvel hôte. *Le citoyen* Durand avait eté fermier de Madame la comtesse de Perrien; un héritage lui fit abandonner la métairie pour le commerce des grains. Demeuré attaché et dévoué à son ancienne maîtresse, il était chargé nonseulement de ses affaires, mais encore de beaucoup de

ses bonnes œuvres, surtout de celles tendant à servir la bonne vieille cause.

Joseph Durand, malgré toute son honnêteté et le peu d'éclat de son civisme (comme on disait alors), était devenu adjoint du maire de la Roche-Bernard : l'estime des gens honnêtes et la reconnaissance des pauvres l'avaient porté là; pour nous faire honneur et nous recevoir convenablement, il s'était bien gardé de ceindre son écharpe tricolore. Entre nous l'intimité fut bientôt établie : rien n'y aide autant que la table. *Entre la poire et le fromage,* Joseph Durand nous proposa une santé *toute bretonne :* Au roi et aux fidèles soutiens de la bonne cause! et parmi ses plus fermes soutiens, je mets en première ligne ma bonne et excellente maîtresse, madame la comtesse de Perrien.

Ce nom, nous l'aimions, nous le vénérions ainsi que notre hôte, et ce fut avec émotion et bonheur que tous debout, nous trinquâmes cordialement comme faisaient nos pères.

Lorsque la vie va son train ordinaire, lorsque tout est dans l'ordre ou à peu près, une santé passe souvent sans avoir rien qui émeuve et comme une formule banale; mais quand les jours d'oppression pèsent lourdement sur tous, quand un peuple tout entier ne respire plus à l'aise, une *santé,* quand elle est portée par les partisans d'une même cause en secret et dans le sanctuaire de la famille, emprunte aux circonstances quelque chose de grave, et alors c'est presque un acte religieux; en y joignant un nom auguste et cher, on évoque le souvenir sacré du pays natal;

celui à qui l'on boit se confond dans nos âmes avec le passé, le présent et l'avenir; l'homme alors ne fait plus qu'un avec la patrie.

La santé que nous venions de porter chez le citoyen Durand etait de cette nature : c'étaient des opprimés qui invoquaient un sauveur! la république et le directoire, à travers les proscriptions et le sang, de phase en phase étaient parvenus au mépris; dans la profonde humiliation où se trouvait la France, n'était-il pas naturel aux partisans de la monarchie de boire au retour du père de la grande famille ? Aussi je me souviendrai toujours de la santé portée à la table du maire de la Roche-Bernard. Si les années de malheur n'étaient pas de temps à autre entrecoupées par des éclairs d'enthousiasme et des élans de dévouement et de fidélité, elles seraient trop dures, trop pénibles à endurer.

XV.

Après quarante-huit heures de séjour chez le digne serviteur de madame de Perrien, nous partîmes pour Savenay. Là encore nos amis nous étaient indiqués; nous y fûmes reçus en véritables frères, et là, pour nous affermir dans notre foi politique, les modèles et les exemples ne nous manquaient pas; la terre de Savenay sue le sang des martyrs, c'est là qu'eurent lieu les funérailles de la grande armée vendéenne. Le paysan chez lequel nous logions a raconté au père Patrice que le lendemain de la funeste déroute, un curé qui avait perdu la vue errait dans la campagne avec un guide. Des hussards républicains l'ayant rencontré : — Quel est le vieillard que tu mènes? dirent-ils au guide.

— C'est un vieux paysan aveugle, répond celui-ci.

— Non, messieurs, reprend le véridique pasteur; je suis un prêtre!

Un meurtre sacrilége suivit cet héroïque aveu.

Chacune de nos étapes nous fournissait des exemples pour nous affermir dans notre royalisme et notre religion. Ainsi, avant d'arriver à Nantes, entre la Roche-

Bernard et cette ville, on nous apprit un trait héroïque d'un autre prêtre, ancien curé de Fégréac; ce prêtre, tout à fait selon le cœur de Dieu, ne fut point, au plus fort de la terreur, obligé d'abandonner son troupeau; la tempête avait beau rugir, il trouvait encore le moyen de faire entendre sa voix paternelle et de célébrer de temps à autre les saints mystères.

Un jour, c'était une de ces grandes fêtes célébrées jadis avec solennité, les habitants de Fégréac remplissaient l'église, l'abbé Aurain était à l'autel, il venait de prononcer sur l'hostie les paroles sacrées; la foule recueillie adorait en silence. Tout à coup le signal d'alarme retentit, les femmes s'effraient, les hommes se lèvent, le prêtre seul ne montre aucun effroi. Le bruit augmente au dehors. Un jeune garçon arrive aux hommes et leur crie : Sauvez M. le curé; les bleus sont à cent pas du village, j'ai pris les devants, ils me suivent de près.

Le prêtre venait de déposer sa chasuble, son étole et son aube, deux dragons de la république paraissent à la grande porte de l'église, le curé les a aperçus et se sauve par la sacristie; dans le cimetière il rencontre deux autres soldats qui vont le saisir, il les évite, lestement il franchit le petit mur du cimetière et gagne la campagne. Les républicains le poursuivent; agile et vigoureux, il saute par-dessus les échaliers et les clôtures des champs. A quelque distance derrière lui, les soldats bleus franchissent aussi les obstacles.

L'abbé Aurain est arrivé sur le bord d'une petite

rivière; il n'hésite point, il s'y précipite et la traverse à la nage; parvenu au bord opposé, il se retourne, il voit les deux dragons toujours acharnés à sa poursuite. Un d'eux se jette à la nage, le jeune prêtre reprend sa course et gravit le coteau. Maintenant il est hors de la vue et de l'atteinte de ceux qui avaient juré sa mort... Il était sauvé! il entend des cris, des cris de détresse; il revient sur ses pas; du haut de la colline il voit un des dragons qui se débattait dans les eaux, qui ne pouvait plus lutter contre elles et qui allait être englouti. Le prêtre, qui avait enseigné la charité, qui avait prêché le pardon et commandé de rendre aux hommes le bien pour le mal, ne fut pas sourd à la voix d'un ennemi qui appelait au secours.

Avec cette même vitesse qu'il avait mise à se sauver lui-même, M. Aurain redescend le flanc de la colline pour arracher le républicain à la mort. Parvenu au bord de la rivière, il s'y jette de nouveau, il plonge et replonge encore pour ressaisir le malheureux qui se noie; enfin il reparaît sur l'eau, il ramène au rivage le corps glacé du dragon, il le réchauffe, il lui rend la vie.

Le soldat de la République a repris l'usage de ses sens; il s'écrie, en s'adressant au curé de Fégréac : Eh quoi! c'est vous qui m'avez sauvé, vous que je poursuivais, vous dont j'ai juré la mort!

— Me voici, répondit le prêtre; je suis votre prisonnier, je n'ai plus de force pour m'échapper; me voici, me remettrez-vous aux mains des pourvoyeurs de la guillotine ?

— Que je meure plutôt, repartit le dragon français; je ne porterai point la main sur vous. On nous trompe donc : on nous répète sans cesse que les prêtres sont nos plus cruels ennemis; qu'ils veulent du sang et qu'ils ne respirent que vengeance.

— Mon ami, vous voyez si nous ne respirons que vengeance, répliqua le prêtre breton; en vous sauvant, je n'ai fait que mon devoir. Tout prêtre, tout chrétien, doit faire ce que j'ai fait pour vous; j'ai été heureux, voilà tout, j'en remercie le ciel, remerciez-le aussi et ne persécutez plus ceux qui servent le bon Dieu et qui croient en lui.

Nantes est riche en actes héroïques, et il le fallait bien pour empêcher les habitants de cette grande ville de s'abandonner au désespoir, alors que les Fouché et les Carrier étaient leurs proconsuls (1).

La ville de Nantes est grande, et certes, dans chacun de ses quartiers, il y avait de bons chrétiens et de bons royalistes; mais on distinguait, comme meilleur encore que les autres quartiers, le faubourg Saint-Clément. Nous y étions logés chez un excellent homme, jardinier de son état. Il nous redisait que son jardin lui rapportait encore un peu par la vente des légumes communs, mais que, quant aux fleurs, on n'en cultivait plus; et, en effet, ajoutait-il, soigner des roses et des œillets quand on ne fait que pleurer est peine inutile! Ils sont venus, disait-il, lors de leur fête de l'*Etre-Suprême,* pour mettre en réquisition toutes les fleurs

(1) J'ai raconté ce trait dans les *Lettres vendéennes.*

de mon jardin pour en faire des guirlandes et des couronnes civiques. Je les conduisis à mes plates-bandes, et lorsqu'ils virent qu'elles étaient vides et incultes, ils me dirent en me menaçant : Tu es donc un mauvais citoyen, puisque tu n'as pas un bouquet pour nos fêtes?

— Comment voulez-vous que je cultive des fleurs; puis-je avoir le cœur à cela, quand il n'y a pas trois mois que vos amis ont guillotiné mon père?

Pour enraciner dans le royalisme, qui est l'amour du bien, il est bon de se convaincre de toute la perversité des républicains terroristes. Aussi le jésuite irlandais et moi nous priâmes notre hôte de vouloir bien, sans se compromettre, nous faire connaître les divers points de la ville de Nantes devenus à jamais historiques par les faits qui s'y sont passés; cédant à notre désir, quand vint la brune il nous promena par la ville.

Tout à côté de la maison du bon jardinier, il nous fit remarquer deux vieux ormeaux et des débris de deux piédestaux qui avaient jadis porté deux croix commémoratives du martyre des deux frères saint Donatien et saint Rogatien, très-révérés par le peuple et connus de lui sous la touchante désignation des enfants nantais.

Au bout de la rue Saint-Clément, entre les cours Saint-Pierre et Saint-André, notre cicérone nous fit remarquer une colonne d'une soixantaine de pieds qui avait été érigée pour placer à son sommet une statue de Louis XVI, *restaurateur des libertés fran-*

çaises. Ce titre, inventé par les patriotes de 1789 n'est pas celui qui est resté attaché au nom de Louis XVI; c'est le titre de ROI MARTYR qui lui restera dans les âges futurs! Les LIBERTÉS, comme les veulent les novateurs révolutionnaires, sont des euménides qui étranglent les rois!

Près du cours Saint-Pierre, on nous montra l'ancien château des ducs de Bretagne; cette ci-devant demeure féodale était devenue une espèce d'arsenal où la république gardait des canons et des fusils pour faire la guerre aux défenseurs des couronnes et des trônes; du château à la place du Bouffay, il n'y a que quelques centaines de pas. Vers le milieu de cette place, nous remarquâmes une grande pierre carrée semblable à celle d'un égout. Voici pourquoi cette pierre a été posée là : Du temps de Carrier, la guillotine avait tellement fonctionné, que les pavés de la place avaient disparu sous une mare de sang! Ce sang stagnant, bientôt corrompu, répandit une odeur infecte dans toutes les maisons environnantes; les habitants obtinrent *de l'humanité* des gouvernants d'alors un conduit par lequel le sang dégorgeait dans la Loire! Nous voulûmes voir aussi ce *fameux entrepôt* d'où tant de victimes sont parties pour monter à bord des bateaux à soupapes et figurer dans les mariages républicains!

Parmi les villes de France, il y en a peu qui aient autant souffert que Nantes. Ce qu'il y avait de plus mauvais dans les campagnes, ayant à redouter les bandes vendéennes, les patauds, les acquéreurs de

biens nationaux s'y étaient réfugiés; et toute cette gente n'ayant plus en ville ses occupations rustiques, passait ses jours à espionner et à dénoncer les royalistes. Oh! dans ces jours de lamentable mémoire, malheur à vous si vous aviez de loin ou de près appartenu à l'ancienne cour! malheur à vous, si un mot d'intérêt et de compassion était tombé de vos lèvres en voyant la douleur des captifs! malheur à vous si l'on vous avait vu adorer Dieu et secourir les pauvres! malheur à vous si vous aviez un nom illustre! malheur à vous, de quelque condition que vous fussiez, si dans votre quartier vous aviez été une seule fois désigné aux haines républicaines, comme un aristocrate! On avait dit, ajoutait notre guide, que la prison du Bouffay était la prison des nobles. Moi j'y suis resté près d'un an, et mon beau-frère, tailleur de son métier, partageait ma paille, et les gentilshommes de notre chambrée nous traitaient tous les deux avec une touchante fraternité d'infortune; nos titres à nous, c'étaient notre probité et notre dévouement à la bonne cause : ces messieurs les reconnaissaient, et quand quelques-uns étaient appelés pour aller mourir, on s'embrassait comme des frères en se donnant rendez-vous dans un monde meilleur!

XVI.

Ce n'est pas le proscrit, forcé de se bannir de son pays, qui se distraira de sa tristesse, en étudiant les différents sites qu'il traverse, et les divers paysages qui s'offrent à ses yeux. Ce plaisir appartient aux heureux! Plus nous avancions vers la mer, plus Madeleine et moi sentions nos âmes s'assombrir, et cependant dès notre enfance nous avions appris à l'aimer en jouant avec ses vagues. A présent l'immensité de l'Océan allait s'étendre entre nous et notre chère Bretagne; encore deux étapes, Pornic et Noirmoutiers, puis plus de sol natal, mais les planches d'un vaisseau anglais sous nos pieds pour nous emmener à l'étranger!

A quatre ou cinq lieues de Nantes, dès que nous eûmes dépassé les coteaux de Bouguenais et de la Hibaudière, la Loire change tout à fait d'aspect; en s'élargissant, elle a peut-être gagné en majesté, mais elle a perdu en grâce. De droite et de gauche, ce ne sont plus de riants coteaux, couronnés de châteaux et de maisonnettes blanches, à toiture de tuiles rouges, tranchant agréablement sur la verdure des vignes et

des arbres ; mais tout est plat et vaste, et de chaque côté de l'imposant fleuve ce ne sont plus que de grandes îles, bordées de roseaux de sept à huit pieds de hauteur, dont rien n'interrompt la monotonie, si ce n'est, par ci, par là, quelques touffes d'osier. Toute cette végétation verdoyante et flexible, se balance, s'incline, et se relève avec des murmures qui se mêlent au clapotement des vagues que le vent qui fraîchit, fait déjà moutonner à leur crête comme celles de la mer.

Entre Paimbœuf et Saint-Nazaire, la Loire a plus de trois lieues de largeur, puis, au delà de cette barre, où le flot du fleuve rencontre celui de l'Océan, c'est la mer ! Quand nous fûmes là, les yeux de Madeleine et les miens se rencontrèrent, nous y avions tous les deux des larmes ; dans les yeux du prêtre irlandais, c'était une toute autre expression.

Les embarcations qui font le service entre Nantes, Paimbœuf et Saint-Nazaire sont connues sous le nom de *barges,* et montées par des mariniers, qui dans des jours difficiles comme les nôtres, ont acquis une bonne renommée. On assure que plusieurs d'entre eux ont sauvé un assez grand nombre des chrétiens et des royalistes que vomissaient les affreux bateaux à soupape.

Sur la rive droite, en avançant vers la mer, nous vîmes un monument que notre pilote nous dit avoir été élevé du temps des druides. C'était là que le sang des victimes humaines coulait sur la tête de ceux que l'on voulait régénérer.

Non loin de ce *dolmen,* se dresse sur un piédestal

de granit, une haute croix, qui, par une espèce de miracle, a échappé à la haine des hommes qui ont juré guerre d'extermination à Dieu et aux choses saintes.

Cette croix a toujours été en grande vénération dans le pays, et les habitants de Saint-Nazaire avaient hautement déclaré que celui qui oserait lever la hache sur *leur croix* paierait ce sacrilége de son sang.

Tout vaisseau arrivant des pays lointains hissait son pavillon d'honneur en passant devant ce signe du salut; et les matelots de l'équipage, ôtant leurs chapeaux goudronnés, entonnaient le *O Crux ave, spes unica;* et tout navire, partant de France pour nos colonies et pays étrangers, en arrivant en face de la croix de Saint-Nazaire, la saluait d'une salve de 21 coups de canon, en mêlant à ce bruit guerrier le chant de l'*Ave, maris Stella.* Nous pauvres exilés qui n'avions ni pavillon d'honneur, ni canons pour des salves, nous nous levâmes tous les trois, et, faisant le signe de la croix, nous priâmes en silence, et je suis sûr que la prière de Madeleine et celle de Patrice O'Connelly furent les mêmes que la mienne. Mon Dieu! mettez fin aux malheurs de la France, ayez pitié d'elle, et rendez-lui un jour tous ses exilés!

Nous débarquâmes à Paimbœuf, où notre séjour ne fut que de quelques heures, et la nuit commençait à être noire, lorsque nous aperçûmes à travers l'obscurité quelques lumières, brillant çà et là sur le bord de la mer; c'était la petite ville de Pornic, où nous devions coucher. Depuis plusieurs jours le royaliste qui

devait nous héberger avait reçu un avis de Vannes, pour lui apprendre qu'il fallait au plus vite nous faire passer de l'autre côté de l'eau, car de nouveaux ordres reçus de Paris commandaient une recrudescence de rigueur contre tout ce qui tenait à la Vendée et à la Bretagne. Notre hôte de Pornic égalait en bonté et en prévenances ceux de la Roche-Bernard et de Nantes. La charité chrétienne a partout les mêmes allures, et nous partout, nous sentions la même gratitude, et nous témoignions la même reconnaissance à ceux qui s'exposaient pour nous.

A l'époque où nous vîmes Pornic, ce tout petit port de mer n'était animé que de sa propre population, qui ne se compose guère que de quelques familles de marins. Tout à côté des eaux salées de la mer jaillissent des sources salubres, sulfureuses et ferrugineuses qui guérissent les estomacs malades. On nous assura que dans la belle saison le nombre des buveurs y est assez grand.

Sur un rocher, s'élève le château de Pornic, qui a jadis appartenu aux ducs de Bretagne. Cette demeure aura eu sa magnificence dans les siècles passés, mais lorsque nous la vîmes, la désolation des ruines s'y montrait dans toute sa tristesse.

D'après l'avis reçu de Vannes, nous avions hâte de gagner l'île de Noirmoutiers. Aussi, dès le surlendemain, nous quittâmes Pornic à quatre heures du matin, et arrivâmes à sept à notre dernière étape française. La révolution s'est fait sentir là comme ailleurs, et l'on y retrouve des traces de sang; c'est dans la petite ville

de Noirmontiers qu'est mort héroïquement le général d'Elbée.

Cette île comptait, quand nous y avons séjourné, de quatre à cinq mille habitants ; les femmes, fortes et robustes, labourent presque toutes les terres à la main, tandis que les hommes s'occupent de l'exploitation des marais salants, de l'entretien des canaux et de la pèche, qui est pour toute l'île une grande et précieuse ressource.

« Dès les premiers jours de l'insurrection royaliste (1), Noirmoutiers avait été érigée en gouvernement militaire, au nom de Louis XVII, par René de Tinguy. Mais Besser renversa ce gouvernement pour y établir les autorités républicaines.

» Charette s'en indigna, et malgré toutes les difficultés, résolut de s'emparer de cette île qui pouvait lui ouvrir des communications avec l'Angleterre.

» On ne saurait y pénétrer à pied qu'en traversant un banc de sable d'une lieue d'étendue, appelé *le Goy*, et qui à chaque marée se couvre de plusieurs brasses d'eau ; c'est par ce chemin que l'intrépide chef s'empara de l'île. »

Le lendemain de notre arrivée, un ancien soldat du général d'Elbée, devenu homme d'affaires de M. de Jacobsen, chez lequel nous demeurions, et qui venait d'avoir des communications avec un pilote de la station anglaise, nous apprit qu'il fallait nous tenir prêts pour la nuit suivante. En nous rappelant ce qui nous

(1) *Lettres Vendéennes*, 2 vol. — Chez Vernot, quai des Grands-Augustins.

était arrivé quelques mois auparavant, lorsque j'avais dû conduire à une autre station anglaise les deux gentilhommes émigrés et le vieux missionnaire, ce que nous étions au moment d'entreprendre ne manquait pas d'être grave. Mais le révérend père Patrice était si rempli de confiance en son saint patron, si convaincu qu'il nous conduirait sains et saufs en Irlande, que sa conviction nous avait gagnés, et que Madeleine et moi étions pleins d'espérance.

Le moment solennel était venu, l'obscurité et le silence s'étendaient sur la petite ville. Vers les minuit le père Patrice, Madeleine et moi, accompagnés du pilote et d'un matelot, nous montâmes dans la chaloupe qui nous attendait à un quart de lieue du port.

La nuit était des plus sereines, et nous lui en voulions presque de sa beauté. Le firmament sans nuages scintillait de ses myriades d'étoiles, et la mer était si unie et si calme que tous les flambeaux célestes s'y reflétaient comme dans une glace. Notre position de gens qui s'exilent, jointe à l'imposante scène que nous avions au-dessus de nos têtes, autour et au-dessous de nous, était bien propre à élever nos âmes vers le souverain maître de toutes choses. Nous restions muets en face de cette majesté de la nature, et nous n'avions pas besoin de la parole pour échanger nos pensées, nous savions tous que nous avions la même, et qu'au dedans de soi chacun se disait : A la garde de Dieu !

C'est la meilleure des gardes. Il n'y avait pas plus d'une heure et demie que nous étions montés dans la

chaloupe lorsque le pilote nous dit : Nous voici enfin hors du calme plat. Je sens une petite brise qui se lève, et tout à l'heure nous n'aurons qu'à nous laisser aller à un courant qui nous aura bientôt conduits à la station. Ce marin ne nous avait pas trompés, car à la lueur des étoiles qui cependant commençaient alors à pâlir, nous distinguâmes la frégate anglaise et deux ou trois autres bâtiments également à l'ancre. Le point que nous venions d'atteindre était à cinq lieues de la côte. De la frégate on avait répondu à notre pilote, et bientôt après ces signaux notre chaloupe accosta la frégate à bord de laquelle nous fûmes reçus en amis par l'officier irlandais qui la commandait.

Pour notre compagnon de prison et de fuite, le pont de ce navire était comme le sol de l'Irlande ; aussi, à peine avait-il échangé quelques mots avec le capitaine, qu'il tomba à genoux pour remercier Dieu de l'avoir rendu au pays de ses pères. Pour Made- et pour moi ce vaisseau n'était pas, comme pour le père Patrice, la patrie, mais ce navire était un lieu de refuge et de sécurité ; l'équipage de ce bâtiment qui nous donnait asile n'était pas sans doute composé de matelots français, mais ceux que nous voyions, que nous entendions et qui nous accueillaient, étaient des fils de la pauvre et catholique Irlande ; aussi ils nous comprirent lorsqu'ils nous virent faire le signe de la croix et nous prosterner pour remercier Dieu de nous avoir sauvés de la main de nos ennemis.

Oh ! que celui qui a dit que la religion catholique

était une grande patrie a bien parlé ! Ces Irlandais qui adoraient Dieu comme nous, qui lui adressaient les mêmes prières, qui recouraient à ses mêmes sacrements, ayant nos mêmes jours de pénitence et nos mêmes jours de fêtes, n'étaient-ils pas bien plus nos amis, nos compatriotes, que ces Français qui avaient déclaré la guerre à Dieu, au roi et à toutes les autorités légitimes qui avaient régné depuis tant de siècles, sur ce beau et noble pays que la tyrannie et l'impiété nous forçaient d'abandonner ?

Ce ne fut qu'après de franches et cordiales félicitations que nous nous séparâmes du père Patrice pour aller chercher le repos dont nous avions tous besoin. Le bon prêtre avait déjà trouvé le moyen d'apprendre à son compatriote le capitaine du vaisseau que j'étais un condamné à mort par les tribunaux révolutionnaires, à cause de ma fidélité à Dieu et au roi. Ce peu de mots pour moi avait été la meilleure des recommandations auprès du capitaine Power, dont le père avait servi en France dans la brigade irlandaise.

XVII.

Ce que l'Ecriture sainte compare *à une petite fumée*, la vie de l'homme, ne dépasse guère en durée quatre-vingt-dix ans, et si l'on soustrait de cette somme d'années ce qui ressemble à la mort, toutes les heures forcément données au sommeil, on verra que véritablement *l'homme vit bien peu de jours*. Ce qui nous fait rentrer dans la vie, c'est le réveil; chaque matin il nous ressuscite de la mort de chaque nuit; ces retours à la vie active, ces réveils ne se ressemblent pas tous. Il y en a qui se font sous des lambris dorés, aux gazouillements des hirondelles qui ont bâti leurs nids aux corniches ornementées ou aux machicoulis du château; ailleurs, à la métairie, c'est le chant du coq qui annonce au laboureur que le jour commence et que l'heure d'aller aux champs est venue; sous les vieilles voûtes des couvents, c'est la cloche qui appelle à matines; dans les camps, c'est la diane qui fait sortir de dessous la tente. Comme on le voit, chacun de ces réveils a son caractère particulier et sa poésie spéciale. Aussi je voudrais pouvoir bien peindre ce que je ressentis lorsque mes yeux se rou-

vrant, mon esprit dégagé du sommeil, je me vis à bord du bâtiment anglais.

Pour rendre cette première journée d'exil moins pénible à nous pauvres bannis, le ciel était bien bleu, la brise bien fraîche et la mer bien belle ! Ce fut sur le pont que ma femme et moi adressâmes à Dieu notre prière du matin ; le révérend père Patrice nous y avait précédés, et nous l'avions trouvé causant avec les matelots ses compatriotes. La joie l'avait éveillé avant le jour, parce qu'il allait revoir son pays, et la nuit s'était prolongée pour nous, parce que nous venions d'abandonner le nôtre ! Ainsi partout se retrouve la bonté de Dieu envers ses pauvres créatures !

Né sur les rivages de la mer, j'avais appris de bonne heure à l'aimer, mais je ne connaissais point encore toute sa saisissante majesté, car, dans ma vie de pilote et dans nos *barques de caboteurs,* j'avais bien rarement perdu de vue la côte de Bretagne et les clochers de nos églises qui nous servent de phares : pour ma femme et pour moi, la scène maritime était donc tout à fait changée ; avec elle, nos sensations s'étaient aussi agrandies, et jamais nous n'avions eu une aussi grande idée de la puissance de celui qui a creusé l'abîme !

Le vaisseau sur lequel nous voguions maintenant s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, l'espace n'était plus tendu que du double azur de la mer et du ciel. Nous filions rapidement et sans de hautes et profondes ondulations ; une brise favorable enflait nos voiles et murmurait dans nos cordages comme

sur les harpes d'Eole. Le soleil radieux dorait de sa lumière la crête des vagues, qui tantôt montaient comme des collines, et tantôt se creusaient comme des vallées mobiles devant et derrière l'*Hybernia,* c'était le nom du navire.

Qui pourra dire la magie de la mer et expliquer le charme que nous trouvons à regarder les flots succéder aux flots? En apparence rien ne se ressemble autant, et, malgré cette monotonie, un irrésistible attrait nous retient immobiles devant cet éternel mouvement!

Nulle part notre imagination ne prend aussi bien son essor que de la plaine sans bornes de l'Océan, *alors que nous avons l'immensité sur notre tête et l'immensité sous nos pieds* (1). La nature a de merveilleux spectacles à offrir à l'homme, mais elle n'en a aucun de plus sublime que les grandes scènes de mer. C'est là, mieux que partout ailleurs, que le Créateur se manifeste à nous.

Le soir vint, le soleil baissait à l'horizon, et les nuées et les vagues se coloraient de nuances encore plus variées et plus riches que celles du matin ; malgre l'indépendance de notre esprit, les heures ne passent pas sur nous sans agir sur la partie morale de notre être. Sur la plupart d'entre nous les rêveries mélancoliques descendent en même temps que les ombres, prélude de la nuit. L'âme se recueille mieux dans le crépuscule que sous l'éclat chatoyant de la lumière. Sur le

(1) Châteaubriand.

vaisseau qui fend les ondes, comme sur le bord du ruisseau qui coule au fond du vallon, la méditation surgit lorsque le jour va mourir : tout ce qui finit donne à penser.

La chaleur avait duré toute la matinée et la brise elle-même avait été comme imprégnée de feu ; maintenant la fraîcheur nous venait, et pour en jouir tous les passagers s'étaient assis sur le château de la poupe, et là, dans un délicieux calme, nous admirions la splendide et tranquille beauté du soir. La conversation entre tout ce monde divisé en petits groupes était grave ; nous n'entendions aucun éclat de rire, mais nous voyions sur tous les visages le bien-être du repos. Il devait en être ainsi, la frivolité du monde, la gaieté bruyante, auraient été en désaccord avec tout ce qui nous entourait.

En mer on aime les récits, et le capitaine de l'*Hybernia* étant venu s'asseoir auprès de nous et du père Patrice, me fit lui raconter l'état dans lequel se trouvaient les restes des armées catholiques et royales. A ce désir, je répondis de mon mieux, et je ne le fis pas sans y mêler un peu de cette fierté que donne l'accomplissement d'un devoir. Je pouvais parler du courage des fidèles Bretons, puisque j'avais combattu avec eux ; je pouvais parler de leurs malheurs, puisque je les avais partagés. Après m'avoir entendu, le brave capitaine me tendit la main, me la serra cordialement, et me dit : Vous allez, avec le révérend père Patrice, recevoir un bon accueil dans notre chère Irlande ; il vous aura déjà appris qu'entre les catholiques enfants

de la verte Erin et les fervents catholiques de la Bretagne et de la Vendée, il existe tant de points de rapport, tant de liens sacrés, qu'ils doivent nécessairement s'estimer et s'entendre.

Le père O'Connelly, prenant à son tour la parole, nous dit : Tout ce que le capitaine vient de vous promettre, vous le trouverez dans un pays de foi qui a souffert comme vous pour la bonne cause. Depuis que notre grand apôtre saint Patrice a fait connaître à nos pères les consolantes vérités de l'Evangile, il a inculqué dans leur esprit et dans le cœur de leurs descendants, en même temps que la foi et l'espérance, une infatigable charité envers ceux qui ont souffert et ceux qui souffrent encore.

Madeleine, ainsi que moi, pauvre enfant de la campagne, n'avait acquis qu'une seule science, celle d'aimer Dieu et le roi ; le seul livre qu'elle sût par cœur, c'était le catéchisme. Le temps que nous venions de passer avec le père Patrice avait fait naître entre nous et lui de respectueux rapports auxquels se mêlaient une grande confiance. Elle osa donc demander à notre compagnon de prison quelques détails sur la vie du patron d'Irlande; dans sa pensée, la jeune femme bretonne voulait savoir si le céleste protecteur des Irlandais était placé aussi haut dans le ciel que les saints patrons de notre Bretagne.

Le prêtre irlandais, qui portait aussi dans son cœur un ardent amour pour le Saint tutélaire de sa patrie, répondit avec bonheur au désir que nous venions de lui témoigner. Ce qui manque à notre verte Erin, dit-

il, ce ne sont ni les ressources du sol, ni l'intelligence de sa population, ni les rayons du soleil, ni les vertus chrétiennes : c'est la liberté ; mais l'Angleterre, dans ses vues égoïstes et protestantes, ne veut pas traiter la catholique Irlande en sœur, mais en esclave. Quand vos pieds fouleront la terre de mes aïeux, vous verrez que le ciel a été prodigue envers cette île jadis surnommée l'île des saints et l'émeraude des mers. Chez nous l'humidité de l'atmosphère entretient une végétation si fraîche et si luxuriante que l'on en chercherait vainement une aussi belle sur votre continent. Vous verrez nos paysans, sur lesquels pèse tant de misère, grands, forts, vigoureux; frais, blonds et vermeils ; alertes et adroits à tous les exercices du corps. Les enfants surtout frappent les étrangers par leur grâce et la délicatesse de leur carnatioп. Ce n'est pas seulement dans les classes supérieures que l'on fait cette remarque : sous les haillons de la pauvreté, à peine vêtus, vous rencontrerez dans de misérables hameaux, des petits garçons et des petites filles qui rappellent les anges, tels que nous les représentent les grands maîtres.

C'est vers le deuxième siècle que l'Evangile a été prêché en Irlande, mais la conversion générale des habitants était réservée au grand saint Patrice. Cet apôtre, si admirable par son zèle et ses miracles, suivant quelques auteurs, naquit sur le sol de votre Bretagne; selon d'autre écrivains, ce serait entre Dumbarton et Glascow, dans un petit village, qui, depuis, a pris le nom de Kill-Patrick. Il commença ses travaux

vers l'an 434, et, après une vie remplie d'infatigables efforts, de bonnes œuvres et de miracles, il mourut chargé de mérites et de vertus, et presque centenaire. La semence évangélique que répandit à pleines mains Patrice sur la terre d'Erin donna de fertiles moissons; sur sa parole éloquente, la rosée du ciel tombait toujours pour la faire germer, grandir et s'étendre. Notre père dans la foi était en même temps barde et apôtre, se montrant aux populations des campagnes et des villes avec la harpe et la croix. Comme le Dieu dont il était l'envoyé, il aimait à mêler les paraboles et les images à ses discours, et souvent il prenait pour point de comparaison les herbes des champs et les fleurs des jardins : les paysans de nos campagnes savent par les légendes pieuses que saint Patrice s'est servi de *la feuille de trèfle* pour donner à son rustique auditoire l'idée de la sainte Trinité. Avant de mourir, notre premier Apôtre a eu la consolation de voir éteint le feu des sacrifices impies sur le dernier autel des druides!

Autour de la tombe de l'Apôtre de l'Irlande, des monastères, maisons paisibles de prières et d'aumônes, s'élevèrent pour la gloire de Dieu et le soulagement des pauvres âmes tourmentées des ennuis et du tumulte du monde. Les religieux de ces asiles bénis eurent l'immense et singulier bonheur d'échapper aux incursions des barbares, qui, dans les cinquième et sixième siècles, dépeuplèrent et démembrèrent l'empire d'Occident. Dans la paix de ces cloîtres d'Erin, la muse chrétienne inspira ces pieux enfants de la soli-

tude, et il existe encore aujourd'hui des poëmes et des légendes remplis de telles beautés, que l'on croit que Dante lui-même n'a pas dédaigné d'en prendre quelques-unes pour les faire briller dans ses immortelles pages.

Alors que le flambeau des lumières semblait prêt à s'éteindre sur le continent, il jetait encore une faible lueur sur les rives reculées d'Erin. Des étrangers se rendaient de la Bretagne, de la Gaule, de la Germanie aux écoles irlandaises, tandis que les missionnaires irlandais allaient fonder et établir des monastères, et répandaient l'instruction sur les rives du Danube et parmi les neiges des Apennins (1).

Quelques siècles plus tard, en 1185, Girald, chapelain et secrétaire du fils de Henri II, roi d'Angleterre, raconte qu'à cette époque l'Irlande faisait un commerce assez étendu, et que les vins du Languedoc arrivaient dans plusieurs de ses ports pour être échangés contre des peaux. Alors, la ville de Dublin osait déjà se présenter comme la rivale de Londres. Mais le plus grand nombre des Irlandais aimaient peu les villes, ils préféraient habiter des huttes dans les prés et les bois. Leurs journées se passaient à garder leurs troupeaux; cette occupation leur convenait plus que le labour. Les enfants, dit Girald, doivent peu de chose aux soins de leurs parents; formés par les mains de la nature, ils acquéraient en grandissant des formes élégantes, qui, jointes à leur haute stature

(1) Lingard.

et à leur complexion fleurie, leur valait l'admiration des étrangers. Ils étaient peu vêtus, et leur costume, taillé d'une manière qui semblait barbare aux yeux du bon chapelain gallois, était fabriqué avec la laine de leurs brebis, quelquefois teinte, mais plus souvent laissée avec sa couleur fauve. Dans les batailles, nos généreux devanciers mesuraient la faveur des combattants à leur dédain pour tout secours artificiel ; et lorsqu'ils virent les chevaliers anglais revêtus de fer de la tête aux pieds, il n'hésitèrent pas à les déclarer dépourvus de courage.

Les vaillants fils d'Erin avaient pour armes une courte lance, ou deux javelines et une épée, appelée *skaene*, longue d'environ quinze pouces, et une petite hache d'acier, nommée *sporth* ; ils se servaient de cette hache d'une seule main et d'une manière formidable. Avec elle, leurs coups pénétraient dans les armures les mieux trempées. L'homme libre avait seul le droit de se servir de cette arme.

Dans ces temps héroïques, les Irlandais construisaient leurs maisons en charpente et en osier ; ils réservaient les pierres pour les églises, disant : *Dieu seul est immuable, élevons-lui des demeures qui durent. — Pour nous, qui passons si vite, le bois et l'osier nous sont bons !*

Le bon père Patrice en était là de son récit, lorsque le son d'une petite cloche montant de la cabine, annonça l'heure du thé. Plusieurs des passagers descendirent pour répondre à cet appel ; le père nous fit signe de demeurer sur le pont pour assister à la prière

du soir qu'il allait dire à haute voix aux matelots ses compatriotes. A cette heure *toutes les étoiles du firmament étaient allumées* et (pour ceux qui savent entendre) racontaient la puissance et la gloire du *Très-Haut.*

C'était un bon et solennel moment pour prier. La paix de la nature donnait de la paix aux âmes, dans ce calme profond de l'air et de la mer. Nous pouvions nous recueillir, descendre en nous-mêmes et appartenir tout entiers à nos pensées, tantôt pour contempler sans entraves les œuvres du Seigneur, tantôt pour lui exposer nos misères et lui demander secours.

La voix du prêtre s'élevait sonore et suppliante au milieu du silence, et par instant, les voix des matelots et des jeunes mousses répondaient aux versets du missionnaire.

Ma femme et moi, nous disions en breton la prière du soir que nos mères nous avaient apprise au village, et les marins de l'équipage adressaient en langue hybernienne la même à *notre Père qui est dans les cieux.*

Les liens d'un même culte rapprochent mieux les hommes que toutes les autres attaches. En se relevant de la prière commune, les matelots irlandais nous donnaient de cordiales poignées de mains, et, sans nous entendre, nous nous comprenions.

La nuit était si sereine et si douce que l'on ne pouvait se résoudre à quitter le pont ; et le lieutenant, qui était venu se joindre à la prière du soir, invita deux de ses hommes à chanter une de *ces mélodies*

irlandaises renommées et admirées à travers les siècles. A nos fêtes patronales, *à nos pardons*, j'avais entendu *des anciens* chanter des airs qui ressemblaient beaucoup à la mélodie du matelot et du mousse de l'*Hybernia*.

Ce que je venais d'éprouver, je le redis au missionnaire et au lieutenant, et ce dernier, qui ne laissait jamais passer l'occasion de louer sa chère et verte Erin, nous dit : que la musique était l'art dans lequel excellaient ses compatriotes, qu'on les avait jadis surnommés *les rois de la Harpe*, et que l'Irlande encore aujourd'hui déploie sur son drapeau vert une harpe d'or.

XVIII.

Le vieux proverbe : *Les jours se suivent et ne se ressemblent pas*, se réalise bien souvent ! Le lendemain de cette belle journée que je viens d'essayer de vous raconter, fut sombre et entrecoupé de fortes rafales de vent ; ce gros temps dura pendant plus de soixante heures ; la mer, devenue effroyable et le vent tout à fait contraire, me causèrent de grandes inquiétudes. Madeleine, déjà si affaiblie par le malheur et la fatigue, fut extrêmement malade de cette tempête prolongée, et le calme était revenu qu'elle était encore si souffrante, qu'elle ne put monter sur le pont au moment où l'équipage se mit à crier : Terre !... terre !...

Je la quittai pour aller saluer cette terre étrangère, où nous allions trouver refuge et asile ; la mer se ressentait encore des vents déchaînés pendant plusieurs jours; les flots houleux et salis d'écume semblaient s'apaiser à regret, et, à tous les *varechs, goémons* et autres herbes marines flottant sur les vagues, on voyait que l'abîme avait été remué dans ses profondeurs. Ce fut au-dessus de cette mer, d'une couleur

plombée et jaunâtre, et que le soleil éclairait mal, que nous aperçûmes, sous un bel effet de lumière, une longue ligne d'un vert éclatant. C'était Erin ! l'émeraude de l'Océan !

Nous étions alors à notre cinquième jour; ce ne fut pas sans peine que nous entrâmes dans la rade de Cork, la mer y était encore fort agitée, et nous rasâmes de près l'énorme rocher noirâtre qui s'élève à la gauche du port. Le moment du débarquement est celui des vives émotions. Pour les marins du pays qui remettent le pied sur la terre natale, il y a la joie de revoir la famille et les amis, mais auprès de ce bonheur s'élève aussi une sombre inquiétude : au retour, le voyageur retrouvera-t-il tous ceux dont il a serré la main au départ ?

Nos impressions à Madeleine et à moi étaient de nature différente; cette terre sur laquelle nous venions de descendre serait-elle pour toujours notre terre à nous? Celle de la patrie, quand la reverrions-nous ?

Ce que je sentais au dedans de moi, je ne le disais pas à ma pauvre et faible compagne, mais je voyais dans son regard que des pensées semblables aux miennes lui pesaient sur le cœur. Pour l'en distraire, je lui faisais remarquer l'activité qui régnait sur la jetée et sur les quais du port ; et, parmi tous les vaisseaux de commerce à l'ancre dans la rade, nous n'apercevions pas un seul navire de notre nation. La république française était alors mise au ban de tous les Etats européens. On redoutait ses principes ré-

volutionnaires à l'égal des marchandises arrivant des pays où la peste règne dans toute son horreur.

Notre bon et excellent ami le révérend père Patrice s'était chargé de nous conduire en bon lieu, et le lieutenant de vaisseau, qui à son bord nous avait témoigné une bonne et franche bienveillance, nous avait dit : Soyez tranquilles, l'Irlande vous sera hospitalière; ma famille et mes meilleurs amis sont stuartistes et accueilleront avec plaisir les défenseurs des Bourbons.

A ces mots, Madeleine dit à l'officier : Ah ! monsieur, vos paroles me font grand bien, car j'ai dans l'âme une inquiétude qui me pèse bien lourd, cette inquiétude m'a saisie du moment où à bord de votre vaisseau, j'ai perdu la vue des côtes de notre chère Bretagne.

Dans notre trajet à travers la ville, nous vînmes à passer devant une vieille et belle église, et Madeleine dit au père Patrice : Mon père, voici une maison de Dieu où je viendrai me reposer de mon travail et demander au Seigneur de me faire revoir un jour l'église où j'ai été baptisée.

— Ma chère enfant, cette église que vous et votre mari venez de saluer en passant du signe de la croix n'est plus la maison de Dieu : c'est aujourd'hui un temple protestant, où l'on enseigne l'erreur, où l'on prêche la haine contre le vicaire de Jésus-Christ. Mes pensées y reviennent souvent, car j'ai plusieurs de mes ancêtres enterrés sous ses dalles : le protestantisme nous a tout volé et tout profané. Mais tranquil-

lisez-vous, pauvre et pieuse chrétienne, si nous n'avons plus les antiques cathédrales et les riches abbayes bâties par nos aïeux, nous avons des chapelles consacrées où réside le Dieu des tabernacles, c'est là que vous viendrez vous reposer et prier.

Quand nous fûmes arrivés dans un quartier de la ville, moins bruyant que les rues que nous venions de suivre, nous nous arrêtâmes devant une maison séparée du trottoir par un petit jardin. — C'est ici, nous dit le père Patrice, la demeure d'un oncle de mon père. Avec ses quatre-vingts ans il a encore un cœur chaleureux, et comme tout vrai fils d'Erin, il a conservé le culte de l'antique hospitalité irlandaise.

XIX.

Ce que le père O'Connelly nous avait dit du vieillard sous le toit duquel nous trouvions un abri était exact; jamais plus beau vieillard ne s'était présenté à nos regards; sur le seuil de sa porte, il me rappela les anciens patriarches accueillant le voyageur. Son premier mouvement avait été de serrer avec une cordialité tout à fait paternelle la main du petit-fils de son frère.

Au commencement du règne de Louis XV, John O'Connelly était venu en France visiter son frère, capitaine au régiment de Ross-Common. Pendant son séjour en France, le noble et loyal Irlandais avait appris un peu le français, et pour nous, ce fut une véritable joie, et comme un rapprochement du pays, que d'entendre parler notre langue. Je n'entrerai point dans les détails de la réception qui nous fut faite, je me bornerai à dire que tout ce qui peut faire du bien au cœur d'exilés, nous le trouvâmes dans la bonne et confortable demeure du vieux stuartiste.

Il y a des gens qui ont secrètement et dans leur for intérieur de bons sentiments, mais qui manquent du courage de leur opinion. Ils sont royalistes, mais ils ont peur qu'on le sache, et que l'évidence ne les compromette. Aussi, vous ne verrez rien dans leurs demeures qui révèle leur façon de penser. — Ce sont des *quakers, des trembleurs* politiques. John O'Connelly avait de plus franches allures ; ayant vécu bien des années, il avait vu bien des changements, bien de différents systèmes ; il était toujours resté le même, et sa devise, *Tenax propositi*, lui allait à merveille : ce qu'il avait voulu une fois, il le voulait toujours.

Dans son salon (*the parlour*), quatre portraits encadrés dans des bordures d'acajou, tranchaient sur un papier gris-perle uni ; ces portraits étaient ceux de Marie Stuart, de Charles Ier, de Jacques II et du prince Charles-Edouard.

Un jour, un Hanovrien étant venu chez le vieux gentilhomme, lui dit : Vous avez là de singuliers patrons, pas un d'eux ne pourra vous porter bonheur, car tous ont été malheureux.

— *Monsieur,* répondit sèchement le vieillard, *il y a des infortunes que j'honore bien plus que certaines prospérités !*

Quelque temps après notre arrivée chez ce loyal et galant homme, Madeleine, à qui il expliquait quels étaient les personnages historiques représentés dans ces quatre tableaux, lui dit : Nous avions aussi chez nous des images que ma mère avait attachées auprès

de notre Crucifix et de la bonne Vierge, c'étaient celles du roi LOUIS XVI, de la reine MARIE-ANTOINETTE, de MADAME ELISABETH, de MADAME ROYALE et du PETIT ROI LOUIS XVII. C'était Yvon qui nous les avait apportées : Georges Cadoudal les lui avait données pour nous.

— Conservez, conservez bien ces portraits, avait dit John O'Connelly, car les méchants auront beau faire, les Bourbons reviendront régner sur la France.

Les partisans d'une même cause se recherchent, se voient et s'entendent, et alors même que le temps et les événements ont renversé leurs espérances, les regrets leur restent et servent à les rapprocher. Ainsi, les descendants des cavaliers de Charles Ier et des fidèles compagnons d'exil de Jacques II ont encore aujourd'hui des jours fixés pour se voir et protester contre l'oubli et la soumission aux faits accomplis.

Lord Kenmare, appelé dans la contrée *le roi des Lacs*, venait de temps en temps passer de bonnes heures de causeries avec notre hôte vénérable ; tous les deux évoquaient alors les souvenirs de leur jeunesse et des services rendus par eux à la bonne vieille cause. Amalric Brown, vicomte et lord Kenmare, l'*ami de cœur* de Jacques II, avait fait partie de la cour de Saint-Germain, et à sa mort, ses enfants avaient trouvé dans ses papiers copie d'une lettre écrite par lui à ses parents restés en Irlande. « La noble et gé-
» néreuse hospitalité exercée par le roi de France
» envers le roi notre maître; les égards qu'il témoi-
» gne, les consolations qu'il apporte à notre pieux et

» infortuné monarque, doivent exciter la reconnais-
» sance dans tous les cœurs des fidèles Irlandais, mais
» ma famille doit une gratitude toute spéciale au
» grand prince qui prend si royalement le parti de
» notre roi, son frère en royauté. J'ai donc la con-
» viction que, si un jour des malheurs survenaient à
» la France, si un jour elle était condamnée à voir
» des déchirements pareils à ceux de notre infortuné
» pays, j'ai la conviction que tous ceux qui tiennent
» à moi par le nom et par le sang s'empresseraient
» d'acquitter la dette que notre famille a contractée
» envers le roi très-chrétien et ses loyaux sujets. »

Les hommes de foi et d'honneur tiennent compte des recommandations de leurs devanciers, surtout lorsque la mort a consacré le désir ou la volonté d'un des leurs; lord Kenmare était un de ces hommes là; aussi, dès qu'il sut que sous le toit de son ami il venait d'arriver deux Français échappés des prisons de la terreur, il demanda tout de suite à les voir et à causer avec eux. Cet empressement n'était pas celui de la curiosité, c'était l'impatience d'un noble cœur qui a hâte de faire le bien.

Et vraiment *le bien* fut promptement fait; le petit-fils d'Amalric Kenmare saisit avec bonheur l'occasion d'obéir aux volontés du fidèle suivant de Jacques Stuart, et deux jours après avoir vu Yvon et Madeleine, il les avait installés à son château, Yvon comme garçon jardinier, et Madeleine comme fille de lingerie. Rien d'habile, rien d'aussi ingénieux que la charité; elle sait quel langage il faut tenir à chacun, et ,

dans son vocabulaire, elle n'a aucuns mots qui blessent, elle ne se sert que de ceux qui consolent et qui donnent courage. Le révérend père Patrice s'était empressé de raconter au grand seigneur catholique, comment il avait fait connaissance avec nous, et comment il était devenu mon compagnon de geôle et de voyage. Le bon prêtre en parlant de nous s'était montré si paternel, qu'il avait prévenu en notre faveur le châtelain et la châtelaine dont la passion dominante était de faire des heureux!

J'avais commencé de bien bonne heure à mener une rude et dure vie, et Madeleine, ainsi que moi, n'avait guère souri que dans son enfance. Le malheur depuis plusieurs années était devenu notre maître de tous les jours, et avait fini par nous déshabituer de l'espérance. Aussi nous avions peine à revenir de la surprise qui s'emparait de nous lorsque nous comparions, hier et aujourd'hui, la prison de Vannes et l'asile ou château de lord Kenmare! Ce soudain changement d'existence, ce bien-être au lieu de la misère, ce calme si profond au lieu d'inquiétude si vive, de si nobles et si bons protecteurs au lieu d'ennemis si acharnés et si vils, tout cela commandait à notre gratitude de se mesurer sur la bonté de Dieu!

La morgue des Anglais est devenue proverbiale; les grands seigneurs irlandais, tout en demeurant dignes, savent se sauver de l'orgueil envers leurs serviteurs. Lord Kenmare, lorsqu'il me trouvait travaillant au jardin potager, ne dédaignait pas de m'adresser la parole; c'était d'abord pour m'interroger

sur quelque chose de ma spécialité ; puis, peu à peu, du jardin il passait au camp, et des travaux de l'horticulture il arrivait aux hasards de la guerre. Plus d'une fois, lorsque je m'étais laissé aller à raconter nos batailles contre *les bleus*, l'enthousiasme royaliste s'emparait de lui, et, en posant sa main sur mon épaule, il me disait : Vous et vos frères d'armes, mon brave Yvon, vous êtes *les chevaliers, les croisés de notre époque*, et un jour on vous appellera *un peuple de géants*. Et pendant que milord me traitait avec tant de bonté, lady Kenmare, ange de douceur et de piété, placée auprès d'un juste, découvrait avec le tact d'une femme tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans l'âme de Madeleine ; aussi, au bout de quelques jours, s'apercevant que la santé de la paysanne bretonne s'arrangeait mal de l'atmosphère de la lingerie, l'excellente châtelaine en fit une bonne d'enfants, chargée de parler français à ses deux petits-fils, de les surveiller dans leurs promenades et leurs jeux. — Soyez heureuse et gaie, lui avait-elle dit ; riez et jouez avec mes enfants, riez et jouez avec eux ; apprenez-leur à aimer Dieu, leurs parents et les pauvres ; voilà tout ce que je demande à vous, Madeleine, fille d'un soldat des armées catholiques et royales. Mais, avant d'en venir à ces détails, j'aurais dû dire que nos nobles maîtres avaient un chapelain, demeurant au château, et, que par un hasard heureux qui semblait fait exprès pour nous, cet aumônier était un prêtre émigré français. Lord Kenmare, comme la plupart des grands seigneurs catholiques des trois

royaumes, s'était empressé d'offrir asile à des prêtres confesseurs de leur foi et spoliés de leurs biens par les révolutionnaires. L'abbé Sionnet, ancien grand-vicaire d'Angers, avait eu le bonheur d'être choisi par notre excellent maître, et, par son amabilité, sa vertu et ses bonnes manières, était devenu l'ami, le conseil et le guide de tous les habitants dans la grande et splendide demeure. On juge de notre empressement à recourir à lui; pour nous, c'était une immense consolation de vivre si près d'un compatriote si estimé et si entouré d'égards, et pour le digne prêtre, c'était aussi une bonne rencontre que ces deux Français bannis comme lui du sol natal et pour la même cause.

Quand je repasse tout ce qui m'est arrivé, je range parmi les événements les plus heureux de ma vie de m'être trouvé rapproché de deux hommes tels que le père Patrice et le vénérable chapelain de lord Kenmare. Ce fut ce dernier qui m'apprit les usages de l'illustre famille près de laquelle Dieu nous avait conduits. Grâce à lui, nous ne fûmes pas trop gauches dans notre service, et méritâmes d'après ses bons avis la bienveillance de nos maîtres. Dans la journée, je trouvais le moyen d'étudier avec lui ce qui concernait la spécialité de mon emploi; il me disait les plantes et les arbres qui prospéraient le plus sous l'humide climat de l'Irlande; il me disait aussi quelles étaient les fleurs que lady Kenmare préférait.

Il ne bornait pas là ses instructions : à Madeleine et à moi il donnait des leçons d'anglais; pour nous

c'était un bonheur, et pour lui un délassement. Un jour, nous visitâmes avec lui la galerie de tableaux qui depuis des siècles illustrait le château de Killarney. Parmi les portraits historiques, je m'arrêtai devant ceux de Henri VIII et de sa fille, la reine Elisabeth. Je ne sais quel instinct me fit frissonner devant ces deux tableaux; l'abbé s'en aperçut, et nous dit : Ce n'est pas à tort que vous ressentez de l'horreur pour ces deux figures; vous êtes ici en face des bourreaux incarnés de l'Irlande, et je vais vous dire ce qui voue leur mémoire à l'exécration des fidèles Irlandais. L'esprit de ce peuple honnête et vaillant était essentiellement catholique, ses malheurs durent donc redoubler lorsque les hérésies de Luther et de Calvin vinrent s'abattre comme deux grands fléaux sur Erin, l'île des Saints. La conquête de Henri II avait sans doute fait couler le sang irlandais, mais ce sang avait été répandu sur les champs de bataille. Voici un autre Henri, Henri huitième du nom, qui va faire pleurer et saigner l'Irlande, et qui deviendra pour elle un infâme bourreau. Henri Tudor commence l'œuvre de la persécution religieuse, Elisabeth et Cromwell la continueront.

Au dix-huitième siècle, le nom de Henri VIII et de sa fille Elisabeth sont encore exécrés et maudits, et le temps qui efface tant de choses du souvenir des nations n'a point encore fait oublier aux Irlandais les exactions, les persécutions, les cruautés, les tortures, les exécutions sanglantes commandées par le père et la fille.

Celle que les protestants anglais honorent et appellent *la reine vierge*, la plus grande des reines, cette femme hypocrite et cruelle, en moins de dix années dépensa quatre-vingt-six millions de francs (somme énorme pour ce temps, 1600), pour protestantiser le pays que le grand saint Patrice avait fait catholique. Elisabeth voyant que, malgré tant de dépenses et tant de cruautés, elle ne pouvait vaincre la ténacité religieuse des populations d'Irlande, voulut établir au milieu d'elle une colonie protestante; pour faire place à ces nouveaux arrivants sectaires de Calvin et de Luther, on expulsa des catholiques enfants du sol. Ce moyen violent et odieux n'avait rien qui répugnât aux mœurs de la fille de Henri VIII, car la confiscation et la mort avaient été au fond de toutes les querelles politiques et religieuses suscitées par son père, renégat couronné.

La première tentative de ce genre se fit d'après l'ordre d'Elisabeth; près de 600,000 acres furent confisqués sur les vieux possesseurs catholiques. On fit en Angleterre une proclamation pour offrir ces terres à tous ceux qui voudraient bien les prendre sous différentes conditions, dont la première était qu'ils ne souffriraient pas sur leurs terres un seul cultivateur ou fermier qui fût Irlandais d'origine.

Plus de 200,000 acres de terre furent ainsi enlevés aux indigènes, résolus à rester fidèles envers et contre tout au culte catholique, et ces terres furent données aux protestants. C'était là la grande prime de l'apostasie, et quand, dans un clan ou dans une famille de

vieille roche et fidèle à sa foi, il se trouvait un membre assez faible pour apostasier, il héritait des biens de ses parents restés catholiques romains.

Pendant que la reine Elisabeth se livrait avec un infernal plaisir à toutes ces persécutions, il éclatait parmi les catholiques irlandais une foi ardente qui ne le cédait pas en courage à l'héroïsme des martyrs de la primitive Eglise. Les déportations (1) avaient poussé sur le continent une foule de jeunes hommes destinés au sanctuaire, et la France, et la Flandre, et les Etats romains avaient vu s'élever sur leur sol, et pour ces étrangers, des séminaires, des colléges catholiques, vraies pépinières de missionnaires aspirant à souffrir pour la vieille religion de leur pays. A Rome, à Reims, on voyait de jeunes hommes d'Angleterre et d'Irlande qui avaient déjà soutenu leurs combats pour l'unité, et qui, athlètes éprouvés avant l'âge, venaient dans ces colléges enseigner à mourir. Ils initiaient leurs condisciples aux tortures subies; ils parlaient de ces claies ignobles sur lesquelles les hérétiques avaient traîné leurs membres; ils montraient leurs oreilles, leurs fronts marqués d'un fer rouge; ils racontaient les horreurs de la prison, et à ces détails, des cris de joie s'élançaient de toutes les poitrines; il y avait des périls à braver, tous s'empressaient de solliciter comme une faveur leur départ pour Londres, où déjà se préparaient les tortures. En 1579, le saint Père venait d'ordonner une mission; Allen, dans son *Apologie,*

(1) M. Cretineau Joly. *Hist. de la Compagnie de Jésus.*

raconte avec quel enthousiasme cette nouvelle fut accueillie par les jésuites. Au moment où il fut connu parmi les pères de la société que quelques-uns allaient être envoyés en Angleterre, les jésuites d'un grand savoir, Anglais, Irlandais et autres, se jetèrent aux pieds de leurs supérieurs, demandant les larmes aux yeux et à mains jointes d'aller se mesurer avec les protestants dans leurs universités, ou la grâce de mourir en confessant Jésus-Christ...

Oh ! c'était là une belle et sublime scène, et je voudrais que lord Kenmare eût dans sa galerie un tableau fait par un grand maître pour en perpétuer le souvenir.

C'est alors que les pères Campian et Robert Persons furent choisis pour chefs de cette mission.

Ces deux prêtres ont troublé bien des nuits d'Elisabeth, et ont exercé son goût pour la torture et les exécutions. Entre la digne fille de Henri VIII et ces deux intrépides champions catholiques, la lutte a été longue, et enfin la palme du martyre a été gagnée par les deux vaillants défenseurs de notre foi.

Le sang des jésuites était pour la fille du roi débauché et apostat comme une source où elle rajeunissait son pouvoir. Croire en Dieu et en l'Eglise catholique, apostolique et romaine, oser la proclamer sur une terre de liberté, y venir encourager le petit troupeau resté fidèle au milieu des apostasies, c'était *conspirer la mort* de cette princesse. La mort vint enfin ; mais Elisabeth n'en avait pas fini avec l'exécuteur des hautes œuvres. Les jésuites commençaient à lui manquer. il

fallut que cette vieille femme, dans un ridicule accès de jalousie, fît tomber sur l'échafaud la tête de son jeune et dernier favori, Robert d'Evreux, comte d'Essex. Henri VIII assassinait juridiquement les concubines qu'il n'aimait plus, et les accusait de crimes contre la sûreté de l'Etat. Elisabeth, sa fille, le suivit à la trace du sang; elle chargea Robert d'Essex du même forfait; il périt comme Anne de Boleyn et Catherine Howard. Puis, lorsque la reine se sentit atteinte au cœur, elle repoussa tous les secours de l'art; elle dit à son premier médecin : Laissez-moi, je veux mourir, la vie m'est désormais insupportable. Elisabeth, dans les paroxismes de son mal, avait été épouvantée par d'effroyables fantômes, que conjurait son imagination. A la fin, elle refusa obstinément de retourner au lit, et se tint nuit et jour sur un siége garni de coussins, ayant un doigt dans la bouche, et les yeux fixés au plancher, daignant rarement prononcer une parole, repoussant toute offre de nourriture. Les évêques et les lords du conseil la pressèrent en vain de leurs représentations et de leurs instances, elle exprima le plus profond mépris pour eux tous, à l'exception du lord amiral : *il était de son propre sang.* Elle voulut bien accepter de lui une tasse de bouillon, mais quand il la supplia de regagner son lit, elle lui dit : Si vous aviez vu les apparitions qui m'y ont obsédée, vous n'auriez pas la cruauté de vouloir que je m'y couche de nouveau.

A Cecil, qui lui demandait si elle avait vu des esprits, elle répondit que c'était là une question indigne

de son attention; il insista pour qu'elle se laissât reporter sur son lit, répétant que pour satisfaire son peuple si dévoué, elle *devait* avoir cette condescendance...

— Je dois, ce mot peut-il jamais être adressé à des princes? Homme de peu, ton père, s'il vivait, n'aurait jamais eu l'audace d'employer ce mot; mais tu es devenu présomptueux, parce que tu sais que je vais mourir. Ordonnant alors à tous de sortir de sa chambre, elle appela le lord-amiral; il vint près de son lit; elle demeurait les yeux fermés et silencieuse. Il lui dit : Madame, me voici.

— Eh bien! détachez bien vite le collier qui m'étrangle.

— Madame, je ne vois pas de collier.

— Moi, je vous répète que j'en ai un. Je le sens bien; il me serre, il m'étouffe. Je suis enchaînée! je suis enchaînée avec un carcan de fer! Ah! c'en est fait de moi!

Combien de ses sujets, combien d'Irlandais, lorsque pour établir ses colonies protestantes elle chassait les catholiques de leurs domaines les fers aux mains et le carcan au cou, avaient enduré avec d'horribles souffrances ces colliers de fer! Dieu leur devait vengeance, et voici que le jour de la justice est venu; voici qu'Elisabeth, que la reine hérétique, à ses derniers moments, dans le déclin de ses esprits, se sent strangulée par ce collier de fer qu'elle a inventé pour torturer ses victimes.

Laissons faire Dieu, il a ses justices!

XX

Avoir été mis en rapport avec des hommes tels que le père O'Connelly et l'ancien grand-vicaire d'Angers, eût été un bonheur pour tous, même pour ceux que le monde range parmi les heureux. Pour Madeleine et pour moi c'était une vraie bénédiction de la Providence ; les voir, c'était apprendre à marcher dans les sentiers de Dieu ; les entendre, c'était se faire une éducation. Nous étions donc tous les deux avides de les écouter ; aussi deux ou trois jours après avoir appris comment la méchante reine était morte, nous demandâmes au chapelain du château de nous parler encore de l'Irlande, qui semblait pour nous devoir devenir une autre patrie.

— Il y a, nous dit-il, des nations qui s'intéressent peu à l'Irlande, ce sont celles qui n'ont pas souffert (si toutefois il en existe sous le soleil) ; mais la France doit savoir compatir aux maux du pays qui nous donne à tous les trois un si bon asile. Je vais donc vous prouver aujourd'hui que l'esprit d'Elisabeth lui

a survécu, la haine contre les catholiques est encore le fond de la politique protestante de l'Angleterre. Quand une fois un mauvais chemin est tracé, les mauvaises passions y courent.

Trois noms vivent toujours pour être maudits dans la mémoire des Irlandais, Henri VIII, Elisabeth et Cromwell !

Cromwell (à l'éternelle honte de l'Angleterre) devenu lord-protecteur des trois royaumes, arriva en Irlande en 1649, et lorsqu'aujourd'hui le voyageur explore ce pays que Dieu avait fait si beau, et que la politique protestante a fait si pauvre, partout où le touriste s'arrête, il trouve encore le peuple ému de terreur au nom du régicide.

La trace sanglante de son passage a disparu du sol, mais elle est restée dans la mémoire des hommes.

Voici ce que l'on se racontait en Ecosse, lorsqu'on y apprit l'arrivée de Cromwell en Irlande : « Partout où il avait passé, disait-on, il avait fait mettre à mort tous les hommes entre seize et soixante ans, coupé la main à tous les enfants entre six et seize, et percé avec un fer rouge le sein de toutes les femmes. »

On reconnaît ici toute l'exagération populaire. Pour être odieux, Cromwell n'avait pas besoin d'être calomnié.

La ville de Droghéda, assiégée par son armée et refusant de lui ouvrir ses portes, il emploie, pour s'en emparer, deux armes de diverse nature, la force et le mensonge : en même temps qu'il livre à la ville un assaut terrible, il promet la vie à tous ceux qui capi-

tuleront. La ville se rend à discrétion ; alors le régicide, avec beaucoup de calme et de sang-froid, donne à ses soldats l'ordre de passer toute la garnison au fil de l'épée.

Les soldats, dit un historien, malgré leur répugnance, égorgèrent les prisonniers; cet horrible massacre dura cinq jours et fut accompagné de circonstances qui font frémir.

Les hommes du lord-protecteur ayant achevé la garnison, tournèrent leurs glaives contre les habitants eux-mêmes, et un millier de victimes sans défense furent massacrées dans la cathédrale ; double et infernale joie pour les protestants, qui mêlaient ainsi le meurtre à la profanation.

Ces meurtres, ces exécutions ne remplissaient pas le but que l'Angleterre se proposait ; Cromwell en revint à l'idée d'Elisabeth de coloniser l'Irlande par des populations protestantes ; dans l'impossibilité d'exiler de l'Irlande tous les Irlandais, voici ce que l'on fit : Sur quatre provinces dont se compose l'Irlande, on résolut d'en peupler trois de protestants, et de n'admettre de catholiques que dans la quatrième ; non que celle-ci dût être sans protestants, mais ce serait la seule où il serait permis à des catholiques irlandais de résider ; ce fut le Connaught, auquel on joignit le comté de Clare. Alors tous ceux à qui la guerre avait tout enlevé, de même que tous ceux qui, par leur pauvreté, avaient été épargnés, furent contraints de se retirer dans le Connaught (1). *Cette vile population* était cependant

(1) Gustave de Beaumont.

ce qu'il y avait de plus noble en Irlande ; elle emportait avec elle la foi religieuse de ses pères et l'amour de la patrie, tout l'avenir de l'Irlande était là !

Une fois entrés en Connaught, les catholiques y furent parqués comme un vil bétail, et il leur fut interdit, sous peine de mort, de dépasser la limite qui leur était fixée. Leurs bornes au sud étaient la rive droite du *Shannon ;* tout Irlandais trouvé sur la rive gauche pouvait être tué par qui que ce fût, sans qu'il y eût matière à procès.

Il y a encore en Irlande un dicton qui date du temps de Cromwell ; quand on veut du mal à quelqu'un, on lui crie : *Go to helt, or to Connaught, va en enfer ou en Connaught !*

Tout roi d'Angleterre, au dix-septième siècle, devait se résigner à n'être ni juste ni humain envers une partie de ses sujets pour gouverner l'autre. Tant de mauvais vouloirs, tant d'injustices et tant de persécutions ont fait de notre chère et belle Irlande le pays le plus pauvre, le plus misérable qui soit au monde. La pauvreté que vous avez vue dès vos premiers pas sur notre sol ne peut être comparée à celle qui s'étend de plus en plus comme une lèpre quand on s'éloigne des bords de la mer. Là, vous verrez la hideuse habitation des paysans. Représentez-vous quatre murs de boue desséchée que la pluie en tombant rend sans peine à son état primitif ; pour toit, un peu de chaume ou quelques coupures de gazon ; pour cheminée, un trou grossièrement pratiqué dans le toit, et, le plus souvent, la porte même du logis, par

laquelle seule la fumée trouve une issue. Une seule pièce contient le père, la mère, l'aïeule, les enfants. Point de meubles dans ce pauvre réduit ; une seule couche, composée ordinairement d'herbe et de paille, sert à toute la famille. On voit accroupis cinq ou six enfants demi-nus dans l'âtre, dont les cendres couvrent quelques pommes de terre, seule nourriture de tous ces malheureux ; au milieu de tous, gît un porc immonde, seul habitant du lieu qui soit bien, puisqu'il vit dans l'ordure.

Non loin de la chaumière s'étend un petit champ d'un acre ou d'un demi-acre ; il est semé de pommes de terre ; des rangées de pierres, entassées les unes sur les autres, et parmi lesquelles croissent les ajoncs, lui servent de clôture. Cette demeure est bien misérable, cependant ce n'est point celle du pauvre proprement dit ; ce que je viens de vous décrire c'est l'habitation du fermier ou de l'ouvrier agricole.

Ecoutez ce qu'écrivait en 1720 un primat protestant : Depuis mon arrivée en Irlande, la famine n'a presque pas cessé parmi les pauvres ; la cherté des grains a été telle l'année dernière que des milliers de familles ont été obligées de quitter leurs demeures pour aller chercher leur vie au loin. Sur les chemins il en est péri par centaine.

Pour faire cesser cette pauvreté radicale, pour donner à l'ouvrier agricole de quoi gagner sa pauvre vie, pour rendre meilleure la vie de fermier, il faudrait que les grands seigneurs du pays imitassent le noble lord qui nous a donné asile à tous les trois ; il faudrait,

comme lord Kenmare, qu'ils prissent la résolution de vivre au milieu de leurs terres. Ce n'est pas tout que de porter un grand nom et d'avoir été favorisé des dons de la fortune ; aux riches et aux puissants Dieu a donné une mission grande et belle, celle de répandre l'aisance autour d'eux ; il faut que de la table de leurs festins ils retranchent quelques superfluités, pour qu'autour de leur féodale demeure le pauvre ne meure pas de faim ; il faut qu'au milieu de ses plaisirs, de ses chasses et de ses courses, le noble Irlandais trouve quelques instants pour visiter les misérables cabanes des tenanciers qui relèvent de lui ; il faut surtout que la vue de la misère, que les gémissements de la faim, que les voix lamentables de toute une paroisse n'effraient plus, n'exilent plus, ne bannissent plus loin de l'Irlande les hommes à qui le dispensateur de toutes choses a donné l'influence et la fortune ; enfin, il faut que la plaie de l'absentéisme cesse ; mais cessera-t-elle tant que la politique protestante prévaudra dans les conseils de l'Angleterre? C'est le protestantisme qui depuis trois siècles a fait souffrir, pleurer et saigner la malheureuse Irlande. C'est le catholicisme qui seul peut la tirer de son malheur et la relever de ses ruines.

XXI.

On comprend avec quel intérêt nous écoutions ces récits. Madeleine, qui avait toujours eu dans le caractère quelque chose de rêveur et de triste, était encore plus que moi touchée des malheurs du bon pays qui venait de nous accueillir avec tant de cordialité. Pendant que l'abbé Sionnet parlait de la tyrannie des protestants et des tortures des catholiques, j'avais remarqué sur le joli visage de ma douce et bonne compagne une expression de douleur et de souffrance; cette expression était visible depuis quelques semaines, et par moment il me passait dans le cœur de vives et poignantes inquiétudes. Quelquefois je me disais : La tourmente a-t-elle donc été trop forte pour cette fleur si frêle; et maintenant que la plante, ornement de notre village, a été arrachée du sol où elle avait grandi, pourra-t-elle reprendre sa beauté et sa force? Bien vite, pour me rassurer, je me hâtais de me dire : Oh! oui, la plante, maintenant à l'abri et entourée de tant de soins, reprendra sa force et sa beauté; et alors j'appe-

lais dans ma mémoire les attentions si délicates, les soins si soutenus dont lady Kenmare faisait entourer la bonne de ses enfants. Parmi ces attentions, il y en eut une qui me donna beaucoup à penser. Depuis quelques jours une des servantes du domaine apportait matin et soir du lait d'ânesse à Madeleine, et, quoique je fusse bien ignorant en toutes choses, je crus me rappeler que le lait d'ânesse n'était ordonné par les médecins qu'*aux poitrinaires*.

Quand une inquiétude vient, elle ne vient pas seule; aussi je me souvins que pendant notre traversée et pendant le gros temps que nous essuyâmes, Madeleine avait beaucoup craché le sang, alors un vaisseau de sa poitrine aurait-il été rompu par la violence des efforts?

Voilà bien la misère du bonheur de ce monde! A présent qu'une si bonne et si généreuse hospitalité nous a accueillis; à présent que ce sont de douces brises qui ont succédé à l'ouragan et à la tempête; à présent que les jours de paix remplacent les jours de batailles, et les nuits de repos les nuits d'inquiétude, voilà que tout à coup l'anxiété de l'esprit renaît et s'empare de moi; la moitié d'une année n'a pu passer sereine et sans soucis, et sans que les angoisses du cœur ne me soient revenues, comme les épines et les ronces se remettent à pousser sur les pelouses d'où le jardinier les avait arrachées!

Ce que je souffrais au fond de l'âme je le cachais; j'avais peur qu'en faisant au sujet de la santé de Madeleine quelques questions, je ne vinsse à acquérir quelque triste certitude. Quant à elle, elle redoublait

de piété, et dès qu'elle le pouvait, elle allait prier à la chapelle; lorsqu'elle en revenait, son regard avait plus d'éclat, son sourire plus de douceur, l'ange rayonnait en sortant d'auprès de Dieu.

Un matin j'étais occupé, dans la serre, à arranger une corbeille de fleurs pour une table ronde du salon; lady Kenmare vint voir mon ouvrage avec ses deux enfants; après m'avoir, comme elle faisait souvent, adressé quelques mots de bonté, elle m'apprit que Madeleine n'avait pu sortir avec Everard et Mathilde, parce qu'elle s'était trouvée souffrante et très-oppressée. Milady ajouta : — Voilà la mauvaise saison qui approche, il faudrait à votre femme une température comme celle de cette serre. J'ai une de mes nièces qui va passer l'hiver à Nice, j'aurais envie de lui confier Madeleine jusqu'au retour du printemps.

Ces mots de bienveillance et d'intérêt pour nous m'allèrent au cœur, mais me firent mal comme une lame de poignard. Aucun remercîment, aucune assurance de gratitude ne sortirent de ma bouche. Immobile, pâle, consterné, je demeurai muet devant notre excellente maîtresse, une sueur froide m'inonda le visage, et je me mis à trembler. En ce moment j'eus la vision de la prochaine mort de ma femme. Au lieu de voir milady et ses deux enfants, qui étaient là, à quelques pas de moi, au milieu des plantes fleuries de la serre, l'hallucination fut complète, j'eus devant les yeux la chambre que nous habitions depuis notre arrivée au château; au milieu, était dressé un lit, recouvert d'un drap mortuaire; une main inconnue leva le

voile, et sous le suaire le corps qui était étendu, était celui de Madeleine !

Je ne dormais pas; lorsque milady est arrivée dans la serre, j'étais à travailler; c'était en plein jour, le soleil brillait sur la voûte de verre. Je le répète donc, J'ÉTAIS ÉVEILLÉ, et cependant *j'ai vu ce qui n'était pas devant mes regards !* La funèbre apparition s'est élevée entre ma noble maîtresse et moi, et me l'a cachée, ainsi que les deux enfants jouant parmi les fleurs.

Nous savons tous comme les songes s'effacent vite et se fondent devant la clarté du jour, et combien il en reste peu de choses quelques instants après notre réveil; ce n'était donc point un rêve que cette vision, car voilà bien des années que je l'ai eue, et pas la moindre de ses particularités ne s'est encore échappée de ma mémoire.

En Irlande, comme en Ecosse, on croit à une *seconde vue ;* en Bretagne beaucoup d'entre nous ont foi aux pressentiments. Je n'ai donc aucun respect humain à ce sujet, et je crois fermement que lorsqu'un événement heureux ou malheureux est sur le point de s'abattre sur nous, nous en ressentons quelque chose par avance; l'événement qui approche et que nous ne connaissons pas encore, nous touche presque et projette dejà son ombre sur nous. Ainsi l'affreux malheur qui allait me frapper en m'enlevant ma douce et vertueuse femme, je l'ai ressenti et vu avant que Dieu ne l'eût réalisé. Six semaines après la vision de la serre, Madeleine m'était ravie !...

... Pauvre fille de notre chère Bretagne, tu ne dors

pas dans le cimetière de l'île d'Arz, tu n'es point couchée dans la terre où dorment les tiens, près de la vieille église où nous avons été baptisés tous les deux ; mais ici tu as eu des prières et des messes. Toute nouvelle venue que tu étais, bonne Madeleine, les étrangers se sont mis à t'aimer ; les maîtres et les serviteurs, les vieillards et les petits enfants ont pleuré sur ton cercueil. Oh ! sera-ce près de toi que je dormirai quand mon tour sera venu ?

XXII.

Ce que j'ai dit de la maison où Madeleine et moi avions été accueillis, me dispense de raconter la *compatissance* que lord et lady Kenmare me témoignèrent lorsque la meilleure moitié de mon existence me fut enlevée... Oh ! ces maîtres-là (maîtres selon le cœur de Dieu) savaient que la nature de ceux qui les servent est la même que la leur; que nous aimons et que nous regrettons comme ils regrettent et comme ils aiment; aussi mes larmes ne furent point refoulées dans mon âme, on ne me défendit point d'être triste, et comme on avait prodigué les soins les plus touchants à celle qui venait de mourir, on fut plein de bonté pour moi malheureux survivant, et puis, pour rendre mes larmes moins amères, n'avais-je pas l'ami que je tiens de la bonté de Dieu ? Le père Patrice, je crois l'avoir dit ailleurs, possédait plus que tout autre le secret des maux qui consolent et qui fortifient; ses paroles pouvaient être vraiment comparées au baume qui cicatrise les blessures. Les dangers que nous avions courus ensemble, les secours qu'aussi ensemble nous

avions reçus de la comtesse de Perrien avaient étroitement lié nos destinées; l'homme de Dieu s'était accoutumé à guider mon inexpérience, et moi j'avais pris la douce habitude de suivre ses conseils et de bénir celui qui me les avait donnés.

Un jour il me dit : Yvon, à présent je me regarde comme votre frère aîné; et moi que vous suis-je ?

— Mon ange gardien terrestre, mon ange gardien visible. Le jour où je ne vous verrais plus, où je ne pourrais plus vous demander : Mon père, que faut-il faire? ce jour-là je ne veux pas le prévoir.

— Cependant, mon ami, il faut que l'un et l'autre ayons le courage de regarder devant nous.

— Le coup qui vient de me frapper ne me laisse plus de force ; permettez-moi, mon bon père, de n'en pas prévoir un autre.

— Vous avez raison, mon enfant ; chaque jour suffit à sa peine. Ne scrutons pas l'avenir, ce qui est bon à l'homme, ce n'est pas la curiosité, c'est la soumission.

— Hélas ! il y en a de bien pénibles !

— Vous vous trompez, cher Yvon, il n'y a pas de soumission qui ne nous soit mille fois meilleure que la rébellion contre les événements qui nous viennent de Dieu. La résignation, c'est le baume suprême pour les plaies de l'homme; l'irritation, c'est le vitriol que l'on jette sur les blessures vives et saignantes.

— Eh bien! vénérable père, priez donc beaucoup pour moi, afin que j'obtienne la résignation qui me manque. Je crois bien que j'en obtiendrais plus faci-

lement si, comme vous, je me vouais entièrement au Seigneur : il y a de saintes maisons sur lesquelles la rosée du ciel descend en abondance; et depuis que je suis si seul et si délaissé, il me prend parfois le désir de me réfugier dans ces asiles de paix. Mais, pauvre paysan sans instruction et qui n'ai jamais lu que dans mon catéchisme et mon livre de messe, où pourrais-je être reçu !

— Yvon, vous êtes trop humble; vous connaissez, aimez et servez Dieu, c'est là la science essentielle, et tout établissement élevé par la charité pour la gloire de Dieu et la consolation des hommes vous ouvrirait sa porte si jamais vous y frappiez. Le désespoir n'est permis à personne, à vous, mon enfant, moins qu'à tout autre. Après tant de traverses, de malheurs et de persécutions, voyez où la divine Providence nous a conduits; ici, vous êtes en bon lieu et pour ce monde et pour l'autre; ici, vous n'avez que de bons exemples, et ceux qui vous les donnent seront vos soutiens tant que vous en aurez besoin. Pour moi, ma situation est différente; il est possible que d'un moment à l'autre un ordre émané de mes supérieurs m'arrive et me fasse aller au delà des mers. Par mes vœux je ne m'appartiens plus, et ma destinée est entre les mains de Dieu et de mes chefs. Je sais qu'en ce moment la compagnie est fort préoccupée de fonder des colléges aux Etats-Unis; pour cette mission, elle aura besoin de sujets; parmi les moins dignes je puis d'un moment à l'autre être choisi; alors, mon pauvre enfant, il me faudra bien me séparer de vous.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, si vous partez, que deviendrai-je ?

— Nous consulterons le souverain Maître de toutes choses ; nous jeûnerons, nous prierons pour savoir ce que nous devons faire. Dieu ne refuse point sa lumière a qui la demande.

Après cet entretien avec mon ami et mon guide, je me sentis plus à l'aise, et pendant mon travail et dans mes instants de repos et surtout dans les longues heures solitaires de la nuit, cette pensée de pouvoir suivre le père Patrice si des ordres supérieurs lui faisaient quitter l'Irlande, cette pensée me revenait moins triste que toutes les autres ; et cependant, lorsque je m'y livrais, une idée bien noire surgissait auprès de mon espérance. Quand je serais au loin, combien la tombe de cette chère Madeleine serait oubliée et comme les ronces et les épines croîtraient pour la couvrir et la cacher à tous les yeux !

Quelques jours plus tard, lord Kenmare et son chapelain ayant eu la bonté de s'adresser à moi pour me demander si les accès de fièvre que j'avais eus étaient tout à fait passés, me dirent quatre ou cinq mots qui me firent croire que le père Patrice leur avait parlé de la conversation que j'avais eue avec lui la surveille ; et, d'après leurs paroles, je pensai que le noble lord me laissait toute ma liberté. Cet espoir de ne pas passer pour ingrat si je suivais le père Patrice me soulagea le cœur : avec cette espérance, je ne redoutais plus autant le moment où le révérend père O'Connelly recevrait son ordre de départ, car à présent je pour-

rais lui répéter les paroles que Noémi disait à Ruth : Je m'attacherai à vos pas, je vous suivrai partout où vous irez ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu !

On a bien souvent comparé la vie au fleuve ou au ruisseau dont le cours est rapide et dont les ondes ne remontent jamais vers leur source ; dans notre existence, il n'y a certainement pas plus de temps d'arrêt que dans le cours d'eau, et cependant, par moments, on dirait que le temps a ralenti sa marche ; depuis la mort de Madeleine mes journées me semblaient avoir plus d'heures, et mes semaines plus de jours. Le père Patrice nous avait quittés pour se rendre à Limerick ; je l'y croyais encore, lorsqu'une lettre de lui, datée de Dublin, m'arriva. Ses chefs avaient parlé, et ce qu'il avait pressenti était réalisé ; les ordres étaient positifs, et sous une quinzaine de jours huit pères jésuites devaient s'embarquer à Cork pour se rendre à Baltimore. « On m'a fait l'honneur, m'écrivait-il, de m'adjoindre à cette mission ; s'il ne faut que du zèle et de l'activité, j'en demanderai si ardemment à Dieu, que j'espère n'en pas manquer. »

Plus loin il disait : « Lorsque j'ai su d'une manière certaine que j'avais été choisi, je me suis souvenu, mon cher Yvon, de la conversation que nous avons eue la veille de mon départ de Killarney-Castle ; si vous avez encore les mêmes pensées, si vous croyez toujours que vous trouverez plus de consolations dans la maison de Dieu qu'ailleurs, je pourrai, je l'espère, vous mettre

en contact avec des saints voués à catéchiser de jeunes sauvages.

C'était là une sainte tentation ; je n'y résistai pas; tout de suite je descendis au village et me rendit au cimetière où reposait Madeleine. Je tombai à genoux près de la croix de bois qui protége sa tombe, et là, abîmé dans ma douleur, je priai et pour elle et pour moi ; je ne sais quelles paroles je prononçai alors, mais je sentais que Dieu m'écoutait, et qu'elle aussi m'entendait !

Je me relevai, avec un grand soulagement dans l'âme, car en ce moment j'éprouvais la profonde conviction que la douce et bonne créature séparée de moi par la mort approuvait mon projet de suivre le père Patrice et de mettre à l'abri de nouveaux chagrins sous le toit d'une maison religieuse.

XXIII.

Nous voici à bord d'un vaisseau américain voguant vers le Nouveau-Monde ! Pour un pauvre villageois comme moi ; ce voyage de long cours, deux mois à passer sur les flots, chaque souffle de bon vent m'éloignant de la terre natale et d'une autre terre où j'avais une attache sacrée, tout cela était solennel ; et je crois qu'avec d'autres compagnons de bord, j'aurais été profondément triste ; mais ces hommes de Dieu, la plupart dans la force de l'âge, tous avec des consciences pures et la pensée d'aller sauver des âmes, étaient radieux de ce bonheur que donne l'accomplissement d'un devoir; leur saint contentement rejaillissait sur moi.

A Cork, nous avions logé chez le doyen des prêtres de la congrégation catholique ; lui aussi avait été missionnaire, et pour tous, sa conversation avait été agréable et instructive ; il avait été pendant plusieurs années à même d'étudier les mœurs et le caractère des peuplades nomades et sauvages.

Il nous disait : « Non-seulement votre tâche est sainte et exige autant de zèle que de courage, mais, à part de cette partie sacrée de votre apostolat, elle en a une autre pleine d'intérêt pour le voyageur qui sait observer. Parmi ces tribus sauvages auxquelles vous allez porter les bienfaisantes clartés de l'Evangile, vous serez à même de voir, et vous distinguerez dans leurs coutumes et jusque dans leurs fausses adorations, que l'idée d'un seul Dieu dominateur des mondes, créateur de toutes choses et père des hommes, a existé il y a bien des siècles dans ces pays aujourd'hui livrés au culte des fétiches et des idoles.

» Certes, souvent votre cœur saignera en voyant les ravages que le péché du premier homme a faits là comme dans le reste du monde, mais, au milieu de coutumes barbares et de bizarres conceptions, l'empreinte divine de la main de Dieu se retrouve avec quelques bons instincts, dont le missionnaire saura profiter. La croyance à l'immortalité de l'âme subsiste encore parmi les sauvages, et cette foi dans une autre vie se révèle dans leurs funérailles ; ils ne regardent le mort que comme un voyageur parti du monde des corps pour se rendre au *pays des âmes*. Mieux inspirés que les protestants, qui n'ont plus voulu croire au purgatoire, et qui ont cessé toute communion avec les trépassés, les populations nomades de l'Amérique entretiennent de pieux et touchants rapports avec ceux que le *Grand-Esprit* a retirés de la vie.

» Ils regardent que l'homme vit si peu de jours ici-bas, que cela ne vaut pas la peine de lui élever des

demeures durables, des huttes leur suffisent, comme la tente ou le pavillon que le pèlerin de la Mecque plante dans les sables du désert (1).

» Dans leurs calamités, la première chose à laquelle pensent les sauvages, c'est à leurs tombeaux ; on ne reconnaît la propriété légale que là où sont les ancêtres. Quand ces habitants des solitudes américaines ont vu les Européens descendre sur leurs rivages pour s'emparer de leurs terres, pour y chercher de l'or, lorsqu'ils ont plaidé leurs droits de possession contre les envahisseurs, ils se sont toujours servis de cet argument qui leur paraissait sans réplique : « Dirons-nous aux os de nos pères : Levez-vous, et suivez-nous dans une terre étrangère ?

» Cet argument n'étant point écouté, qu'ont-ils fait ? Ils ont emporté les ossemens qui ne pouvaient les suivre !

» Les motifs de cet attachement extraordinaire à de saintes reliques se trouvent facilement ; les peuples civilisés ont, pour conserver les souvenirs de leur patrie, des monuments, des lettres et des arts ; ils ont des cités, des palais, des tours, des colonnes, des obélisques ; ils ont la trace de la charrue dans les champs par eux cultivés ; leur nom est gravé sur l'airain et sur le marbre, leurs actions conservées dans les chroniques et les annales.

» Les sauvages n'ont rien de tout cela, leur nom n'est point écrit sur les arbres de leurs forêts ; leur

(1) Châteaubriand, *Voyages*.

hutte, bâtie dans quelques heures, périt dans quelques instants; la simple crosse de leur labour qui n'a fait qu'effleurer la terre n'a pu même élever un sillon; leurs chansons traditionnelles s'évanouissent avec la dernière mémoire qui les retient, avec la dernière voix qui les répète. Il n'y a donc pour les tribus du Nouveau-Monde qu'un seul monument : la tombe.

» Enlevez donc à ces pauvres sauvages les os de leurs pères, vous leur enlevez leur histoire, leurs lois, et jusqu'à leur Dieu; vous ravissez à ces hommes dans la postérité la preuve de leur existence comme celle de leur néant. Ainsi, quand vous voudrez toucher les populations nomades qui s'attacheront à vos pas pour entendre les paroles des *robes noires*, tâchez de les amener près des tombeaux de leurs ancêtres; là, ces grands enfants de la nature se dépouillent de leur enfantillage et de leur légèreté, et se pénètrent des émotions graves et salutaires qui s'élèvent des tombeaux.

» *Le berceau* est aussi fort entouré du respect des sauvages et parlent à leur cœur; et si vous promettez à la mère qui pleure son enfant beaucoup de bonheur dans l'autre monde pour la petite âme qui vient de s'envoler d'auprès d'elle, la pauvre femme écoutera avidement votre parole, et penchera vers la croyance qui lui promettra le plus de bonheur pour son fils. Ainsi, un des grands moyens de faire déserter aux femmes idolâtres leur faux culte, *c'est de leur parler souvent du Dieu qui aimait avec prédilection les petits enfants;* c'est de leur répéter que le ciel est peu-

plé de ces innocentes créatures qui n'ont fait que passer quelques instants sur la terre et qui, de leur berceau, ont pris leur essor pour monter *au pays des âmes !*

» Parmi les sauvages, ce qu'un enfant respecte le plus, c'est sa mère ; des conseils de son père, il fait peu de cas ; à son aïeul, il obéit ; quant à sa mère, il l'écoute, l'aime et la soigne. Un crime réputé affreux parmi ces barbares du désert est celui d'un fils rebelle à sa mère; lorsqu'elle est devenue vieille, il la nourrit.

» Les missionnaires ont un bon parti à tirer de ce culte respectueux des enfants envers leur mère ; il leur faut montrer la vierge mère, entourée de petits chérubins, jouant sur les nuées avec des palmes et des fleurs, et formant un gracieux cortége à la mère de Jésus. Les pêcheurs d'âmes doivent employer de pieuses séductions pour attirer au pied de la croix et aux clartés de l'Evangile les fils de l'erreur, couchés et endormis dans les ombres de la mort. Le génie du mal invente bien des ruses pour perdre les hommes, faisons servir les talents et les arts à la gloire de Dieu et à la conversion des infidèles. »

XXIV.

La mission était composée de quatre Irlandais, de deux Anglais, d'un Allemand et d'un Français. On devine qu'en pareille compagnie, mon malheur devait trouver plus de consolations qu'au milieu de tout autre monde. Le doyen de tous ces apôtres était le jésuite français né au Canada. Comme la plupart des pères de son ordre, il parlait facilement plusieurs langues. J'étais donc à bonne école pour apprendre ; aussi, mon meilleur ami, le père Patrice, prétendait que je faisais quelques progrès dans l'anglais. A bord, notre vie était loin d'être oisive ; les hommes qui méditent sur la brièveté du temps et sur les années éternelles connaissent mieux que personne le prix de chaque heure. Aussi, pas une seule n'était perdue ; car, certes, je ne regarderai pas comme oisives celles

qui venaient après la méditation, la prière et l'étude des devoirs imposés à chacun ; nous étions alors aux plus longs jours de l'année, les soirées étaient magnifiques, et, assis sur le pont, nous avions de ces conversations dont le vent n'emporte pas tout.

Il y a eu des siècles où la France occupait le monde de sa gloire et de la grandeur de ses rois ; à l'époque de notre voyage, mon pays faisait encore beaucoup de bruit : on parlait de ses victoires et de ses crimes, de villes prises et d'échafauds en permanence. Un soir, le père Adrien (le jésuite français), voulant faire connaître Paris, sa ville natale, à ses vénérables collègues, parla de ses monuments, et surtout du *Temple* et de la *Conciergerie,* édifices qui dataient de loin dans notre histoire, et que de récentes et augustes infortunes ont illustrés de nos jours. J'aurais voulu pouvoir mieux redire ce que le prêtre français nous a raconté si bien ; mais c'est de mémoire que j'ai rassemblé les fragments de son récit de la captivité de la reine Marie-Antoinette.

Les premiers palais de l'antique Lutèce ont été bâtis par les Romains ; celui que Constance Chlore a habité n'a pas encore entièrement disparu ; d'assez beaux débris, des voûtes et des galeries conduisant aux bains, sont toujours là, comme spécimen des constructions du peuple-roi. — Nos premiers rois n'y sont pas restés longtemps, et se sont construit des demeures à leur guise ; le bâtiment qui porte aujourd'hui le nom de *Conciergerie* a servi d'habitation à plusieurs de nos rois, surtout à Robert et à saint

Louis. Ce dernier monarque y a fait faire de grands travaux, et l'ancien palais de Louis IX est devenu la prison de l'héroïque épouse de Louis XVI.

Ce fut dans la nuit du 2 août 1793 que la veuve du roi martyr, alors détenue à la prison du Temple, fut réveillée au milieu de son premier sommeil; on ne lui donna que quelques minutes pour s'habiller et dire adieu à sa fille et à sa sœur, M[me] Elisabeth.

— Ah! mon Dieu, faut-il encore être séparée de tout ce que j'aime! dit-elle; puis, voyant le désespoir de sa fille, elle ajouta : Mon enfant, votre tante vous reste... et je reviendrai.

Sa bouche venait de dire : je reviendrai, mais elle ne le pensait pas. Il y a des instants où les nuées de l'avenir s'entr'ouvrent et laissent voir devant soi : Marie-Antoinette, en descendant l'escalier du Temple, voyait l'échafaud de Louis XVI, qui devait être le sien.

A la porte de la dernière enceinte de l'ancien palais des templiers, une voiture de place attendait; on y fit monter la reine. Un officier de gendarmerie et trois officiers municipaux y prirent place. Quarante gendarmes, le sabre nu, entourèrent le fiacre et l'escortèrent au galop jusqu'à la grille de la Conciergerie. Après avoir passé deux guichets, on trouve un corridor étroit; à droite, sont des cachots, à gauche, est une chambre où, pendant le jour, la lumière pénètre par deux petites fenêtres garnies de barreaux de fer; ces lucarnes donnent sur la cour des femmes. C'est cette chambre qui fut donnée à la reine à son arrivée; on ne l'inscrivit point au greffe de la prison. Près du vesti-

bule, on la conduisit tout de suite à cette chambre ou plutôt ce cachot. Quand les hommes qui l'avaient amenée du donjon du Temple furent partis, quand la porte de son horrible et nouvelle demeure se fut refermée entre elle et eux, la veuve de Louis XVI tomba à genoux auprès du méchant lit qu'on lui avait dressé le long de la muraille, sur laquelle pendait encore quelques lambeaux d'une tapisserie, fond gros bleu semé de fleurs de lis jaunes. Abîmée de douleur, pensant à ses enfants, elle demandait à Dieu de la force pour supporter en reine et en chrétienne son cruel isolement. Lorsqu'elle entendit la porte de son cachot s'ouvrir, et à la lueur du crépuscule, elle vit entrer deux gendarmes : — Que me voulez-vous? leur dit.elle.

— Nous avons ordre de nous établir ici, et de ne pas vous perdre de vue un seul instant.

— Comment! je ne serai pas seule?

— Non, madame, un paravent nous séparera, voilà tout.

— Mon Dieu, je vous offre encore cette nouvelle peine. Oh! donnez-moi, donnez-moi de la résignation.

La chambre de cette fille des Césars n'avait que sept pieds d'élévation sur quatorze de profondeur et seize de largeur. Dans la portion de droite réservée à la royale prisonnière étaient un lit de sangle, un traversin, et un oreiller, une table de bois blanc, une cuvette, une cruche d'eau et deux misérables chaises en paille.

Les deux gendarmes (l'histoire a consacré leurs noms, Gilbert et Dufresne) avaient été choisis comme entièrement dévoués à la Convention; mais leur dé-

vouement ne rassura pas encore assez Robespierre; il ne voulut point exclusivement se fier à leur zèle, et il choisit et désigna lui-même une méchante créature acariâtre et corrompue nommée Arel; mais le jour où la reine arriva à la Conciergerie, la citoyenne Arel étant malade, une vieille femme de quatre-vingts ans, madame Larivière, qui avait anciennement servi chez M. le duc de Penthièvre, et qui se trouvait alors dans l'enceinte du palais, la remplaça provisoirement.

Amenée par le geôlier près de la reine, Madame Larivière, dès qu'elle fut seule avec Marie-Antoinette, se mit à fondre en larmes.

— Pourquoi pleurez-vous ainsi?

— Ah! madame, pourquoi je pleure! je pleure comme tout ce qui est bon et honnête en France, je pleure de voir ma souveraine ici.

— Chut! Si vous voulez me servir, cachez votre émotion.

Dans sa dure captivité, c'eût été une consolation pour la royale veuve d'être servie par cette femme; cette consolation lui fut tout de suite ôtée. Le cinquième jour, la vieille royaliste fut rappelée et la femme choisie par Robespierre vint prendre son service. Dieu avait mis sur le visage de cette infâme créature tout ce qu'elle avait de mauvais dans l'âme. Marie-Antoinette la devina dès le premier instant, et demeura toujours froide et silencieuse devant elle.

Les terroristes avaient fait une infernale étude, celle de connaître toutes les douleurs de l'âme. Dans la pratique, qui certes ne leur manquait pas, ils

avaient rencontré parmi les royalistes tombés en leurs mains des caractères si élevés, si forts de résignation chrétienne, qu'au bout de quelque temps ils portaient sans irritation, sans murmures, le poids de leurs fers; mais aussi, par suite de leurs observations, ils s'étaient convaincus qu'il existait pour les prisonniers un tourment plus affreux que tous les autres, et sous lequel les plus forts défaillaient, c'était d'être en contact forcé et de tous les instants avec un être bas, vil et méchant. Cette torture venait d'être donnée à la veuve de Louis XVI en la personne de la citoyenne Arel.

Il se passa bien du temps avant que cette digne protégée de Robespierre fût rappelée de la Conciergerie. Ce ne fut qu'après l'affaire de l'*œillet rouge* que le marquis de Rougeville, déguisé en maître maçon, avait, en présence du municipal Michonis, laissé tomber aux pieds de la reine.

Le jour où cet incident avait eu lieu ne s'était pas passé sans que la Arel n'eût fait sa dénonciation, ce qui valut à l'auguste captive un interrogatoire et une fouille nocturne. Quelques jours plus tard, l'arrestation du concierge Richard fut ordonnée et le municipal Michonis jeté dans les cachots.

Ces deux hommes méritaient l'honneur de ces persécutions, car tous les deux n'avaient pu voir la noble et patiente reine sans l'admirer et vouloir la servir.

Ce concierge Richard venait chaque matin et tête nue, quand on ne l'observait pas, demander à Marie-Antoinette ses ordres pour son dîner; et la fille des

Césars, qui avait ceint son jeune front de la plus belle couronne qui fût sous le soleil, répondait avec douceur : Monsieur Richard, ce qui est bon pour votre famille est bon pour moi.

Cependant Richard n'en parcourait pas moins le quai de la Vallée, les marchés et la halle pour se procurer ce qu'il y avait de mieux. Un jour il s'adressa à une fruitière du pont Saint-Michel et lui demanda le meilleur de ses melons.

— Ils sont chers aujourd'hui, dit la marchande.

— N'importe le prix, répondit Richard.

— Ah! c'est pour notre pauvre reine, dit la fruitière en se penchant à l'oreille du geôlier. Pour elle, pour cette chère et malheureuse princesse, je vous donnerai tout ce que j'ai de plus beau et de meilleur.

— Combien me le ferez-vous payer ?

— Rien, citoyen, rien ; dites-lui seulement qu'il y a encore des cœurs qui l'aiment et qui la plaignent.

Le geôlier apporta le melon à la prisonnière, en se hâtant de lui redire le mot touchant de la marchande. Alors Marie-Antoinette, ne pouvant retenir des larmes d'attendrissement et joignant ses mains, dit d'une voix bien émue : Mon Dieu ! je vous remercie, il y a donc encore quelqu'un qui nous aime !

XXV.

Les murs de la Conciergerie, malgré leur épaisseur, les gardes qui veillaient à ses portes, malgré leur consigne sévère de tenir à distance la foule curieuse, toutes ces précautions ne pouvaient empêcher les souffrances de l'intérieur de la prison de percer au dehors ; aussi l'on avait su dans Paris, et par contre-coup dans toute la France, que cette malheureuse Arel, dont le nom seul fait frissonner ma main, par ses manières, son ton et son constant espionnage, avait été pour la captive la plus irritante des tortures. Aussi, dans beaucoup d'âmes nobles et pieuses il était né un désir, celui de faire arriver auprès de la veuve de Louis XVI une femme chrétienne et royaliste, qui aurait pour une si haute infortune de constants égards et des soins respectueux. Pareil désir dans de pareils

jours devait être bien secret; mais je dois dire qu'il a existé non-seulement dans Paris, mais ausssi dans nos provinces. Là, je l'ai entendu dire, plus d'une grande dame et plus d'une bonne bourgeoise se sont déguisées sous l'habit le plus humble et se sont mises sur les rangs lorsque la Arel fut rappelée de la Conciergerie. Certes le jour où Marie-Antoinette ne la vit pas auprès d'elle dans son cachot, ce jour lui parut moins mauvais, moins noir que les précédents.

J'ai dit que les bruits intérieurs de la Conciergerie transpiraient au dehors; les égards que le concierge Richard et sa femme avaient eus pour la reine leur furent imputés à crime, et un ancien boucher de Charenton, nommé Lebeau, devint le concierge de la prison.

La méchanceté s'était encore trompée dans le choix de cet homme; ceux qui l'avaient nommé et mis à ce poste difficile avaient cru qu'il était sans pitié; ils s'étaient flattés que l'ancien boucher serait dur et rude envers la captive; mais non, il y avait dans la victime tant de douceur, dans la pauvreté de la reine tant de majesté, que, malgré sa rudesse, le citoyen Lebeau fut saisi à son aspect d'un sentiment sur lequel il n'avait pas compté, et ce fut avec égard et non sans embarras qu'il fit part à la prisonnière des ordres qu'il avait reçus et qu'il allait exécuter.

Dans le conseil révolutionnaire, il venait d'être arrêté que la veuve Capet n'aurait plus que deux plats d'ordinaire, et que le dessert serait supprimé. Cette ridicule et sordide économie, lorsqu'elle fut annoncée

à Marie-Antoinette, fit venir sur ses lèvres comme un sourire de méprisante pitié.

Le citoyen Lebeau, installé à son poste, s'était hâté de choisir une servante pour remplacer cette misérable Arel, si irrespectueuse envers la reine. La jeune personne qui allait servir la royale prisonnière ne ressemblait en rien à la femme méchante et acariâtre protégée par Robespierre. Rosalie Lamorlière, qui lui succédait, ne manquait ni de distinction ni de grâce; sa physionomie était douce et modeste et son service respectueux.

Quelle fut cette femme? Hâtons-nous de le dire, elle fut bonne, douce et respectueuse envers l'auguste veuve. La femme Arel avait dénoncé à la Convention que la veuve Capet, pour se désennuyer dans la prison, détachait quelques fils d'une toile à papier clouée sur la muraille de son cachot, et qu'avec ces fils elle tressait du lacet. Robespierre apprenant que l'Autrichienne s'était fait cette distraction, la lui fit enlever, disant qu'à l'aide du lacet qu'elle tressait elle pouvait attenter à ses jours. Rosalie Lamorlière, loin d'imiter la femme qui l'avait précédée, aidait à distraire autant qu'elle le pouvait la royale affligée. Un matin la reine se promenait avec agitation dans son cachot pendant que la servante du concierge faisait son lit. En passant et repassant devant la fenêtre ouverte, Marie-Antoinette vit dans une chambre en face de la sienne une religieuse à genoux et priant avec ferveur ; elle appela Rosalie et lui faisant voir la pieuse fille les mains jointes et les yeux levés vers Dieu, elle dit : Oh ! elle

fait bien de prier, il n'y a que la prière pour les malheureux !

Le 12 octobre, sur les dix heures du soir, deux juges du tribunal révolutionnaire, accompagnés d'un inspecteur de police et d'un greffier, entrèrent brutalement dans le cachot de la reine ; quelques minutes seulement lui furent accordées pour se lever et pour s'habiller, et dès qu'elle fut prête, les hommes du sanglant tribunal lui firent subir un long interrogatoire.

Après la fatigue de cet interrogatoire, où la haine et les sinistres projets du comité révolutionnaire perçaient à chaque question, quand les juges furent sortis de la prison, Marie-Antoinette se recoucha, et l'officier qui passait la nuit dans son cachot de l'autre côté du paravent s'étant jeté sur le canapé et malgré lui ayant cédé un instant au sommeil, fut réveillé tout à coup par des gémissements et des cris. Il se hâte d'aller vers la reine et la voit dans d'affreuses convulsions, se tordant les bras et répétant : Oh ! mon Dieu, que je souffre ; j'ai froid, j'ai froid !

Effectivement, toutes ses extrémités, ses pieds, ses mains étaient comme glacés, tout son sang s'était porté au cœur, et elle étouffait. Rosalie, appelée par l'officier de gendarmerie, vint lui donner les soins les mieux entendus et les plus empressés, et la jeune fille, pour réchauffer les pieds de la reine, les mettait sur ses genoux, les frottait de ses mains, et les couvrait de baisers et de pleurs, qui tombaient le long de ses joues. Merci, merci, disait l'auguste prison-

nière ; merci, mon enfant ; mais, en vérité, il faudrait plutôt me laisser mourir, je ne suis plus utile à personne, et je suis devenue si pauvre, que je ne puis plus récompenser ceux qui me servent et qui me soignent !

Rosalie pleurait à chaudes larmes en entendant ces déchirantes paroles, et l'officier était aussi ému qu'elle.

Je ne cherche pas, dit le père Adrien, à raconter toute la passion douloureuse de la veuve du roi martyr ; je veux seulement faire remarquer que les rares adoucissements qu'ait eus Marie-Antoinette, au milieu des tortures sans nombre de la Conciergerie, elle les a dus à des Français courageux et fidèles de toutes les classes, qui, pour parvenir auprès d'elle, ont recouru à des déguisements, à de saintes intrigues, à de pieuses tromperies dans la pensée de la servir, de la soigner et de l'arracher des mains de ses bourreaux. . . . .

. . . .

Après soixante-dix jours de captivité, d'insultes et de souffrances, la fille de la grande Marie-Thérèse fut conduite au tribunal révolutionnaire.

Le 3 octobre, Billaud-Varennes avait demandé *que l'on en finît avec elle. Il est inconcevable,* s'écriait-il, *de laisser sans jugement une femme, la honte de l'humanité et de son sexe.* D'après ce vœu, la Convention décréta que la *veuve Capet* serait jugée dans la semaine.

Le 14 octobre 1793, Marie-Antoinette fut amenée

devant le tribunal révolutionnaire. Ce jour-là, Rosalie Lamorlière lui donna sa robe de deuil, pauvre robe de veuve, usée dans les cachots et rapiécée par elle.

Dans son château de Versailles, aux plus beaux jours de sa puissance et de son bonheur, elle ne fut jamais plus noble, plus majestueuse que devant ses ennemis transformés en juges!

On sait le reste.

Je ne veux redire que les noms des Français qui ont eu le courage d'honorer de leurs égards, de leurs services et de leurs respects, une si haute et si auguste infortune. Je veux compter les rares gouttes de miel qui sont tombées dans le calice profond et si rempli d'amertume qu'elle avait devant elle et qu'il lui fallait boire.

Dans l'étouffante chaleur de la salle du jugement toute remplie de peuple, la reine dit : *J'ai soif.*

A elle, aucune main ne vint offrir du vinaigre mêlé de fiel ; mais ce qui fut peut-être plus cruel, la reine de France demanda à plusieurs reprises un verre d'eau sans pouvoir l'obtenir, et, chose affreuse et honteuse à redire! c'étaient cependant, c'étaient des hommes nés sur le sol de France qui étaient là, pressés, foulés à la regarder juger, haletante de soif et prête à défaillir!

Dans la salle devenue trop petite pour tout le monde qui y était accouru, un gentilhomme, le capitaine de Busnes, osa lui apporter un verre d'eau.

Après avoir ramené Marie-Antoinette jugée et

condamnée à sa prison, les huissiers se retirèrent, et la reine fut laissée seule dans sa chambre, et pour la première fois depuis près de trois mois, on lui donna de la lumière pour éclairer sa dernière nuit.

Le concierge Lebeau, tremblant et n'osant lever les yeux sur la victime, lui offrit de lui servir à souper.

— Non, répondit-elle, je ne prendrai rien; mais soyez assez bon pour me donner de quoi écrire.

Lebeau sortit un instant et revint avec l'encre et le papier que lui avait demandés l'auguste condamnée. Alors, dans le silence de cette dernière nuit, la veuve de Louis XVI écrivit à madame Elisabeth cette admirable lettre, qui a fait pleurer toutes les mères.

Vers les sept heures du matin, le lendemain, le 16 octobre, le premier huissier du tribunal vint lire à la reine une ordonnance de quitter sa robe de deuil. Les tyrans avaient été la veille frappés de son air de majesté; ils avaient cru que ses vètements noirs rehaussaient encore sa beauté, et, dans leur haine, ils avaient résolu de l'en dépouiller.

Rosalie Lamorlière fut donc obligée d'atteindre une autre toilette; ce fut un déshabillé blanc qui remplaça la robe noire; et, comme ce déshabillé n'était pas aussi montant que l'habit de veuve, Rosalie, la servante de la prison, donna un de ses fichus à la reine de France!

Dès huit heures du matin, Rosalie, les yeux rouges, le visage décomposé par la douleur, était venue pour aider à cette dernière toilette. Pendant que la pauvre

fille peignait les longs cheveux blancs de la reine, elle ne pouvait s'empêcher de sangloter. Marie-Antoinette lui prit la main, et lui dit : Rosalie, ne pleurez pas ainsi, il faut avoir plus de courage.

A neuf heures, la veuve du roi très-chrétien entra en prières. Rosalie lui ayant dit en secret que le curé de Sainte-Marguerite était en prison en face d'elle, elle s'approcha de la fenêtre, et regardant la croisée où se trouvait le prêtre, elle se mit à genoux, *et le pieux ecclésiastique voyant la reine prosternée dans son cachot, lui donna l'absolution* (1).

A onze heures dix minutes, Marie-Antoinette monta dans la fatale charette, sous l'arcade de droite auprès du grand escalier du palais; de là, elle regarda la foule... Rosalie était restée dans le cachot vide et y pleurait toutes les larmes de son cœur.

(1) Journal de Madame royale.

XXVI.

La captive, une fois délivrée des horreurs du cachot par le grand affranchissement de la mort, que devint Rosalie Lamorlière? Demeura-t-elle chez le concierge Lebeau? resta-t-elle à Paris? On ne l'a pas cru dans le temps, et à ce sujet il surgit une opinion qui ne manqua pas de partisans. Parmi les royalistes à Paris et dans la province, on trouvait de braves gens persuadés et soutenant avec conscience et conviction que la jeune femme qui, pendant six semaines, avait servi Marie-Antoinette avec tant de soins, de prévenances et de respects, loin d'être une paysanne des environs de Paris, était une dame de l'ancienne cour, dont le dévouement à la reine était tel qu'il lui avait fait tout tenter, tout affronter pour parvenir au périlleux honneur de servir dans la prison l'auguste veuve de Louis XVI.

Lorsque l'enfer a l'air de triompher, lorsque le mal est monté à son apogée, pour empêcher les bons de tomber dans le découragement, Dieu fait surgir au-dessus des grandes eaux de l'égoïsme et de l'indifférence de beaux caractères capables des plus nobles dévouements ! 1793 a été une de ces époques ; et, au milieu des larmes et du sang qu'elle rappelle, combien le courage des femmes n'est-il pas glorieusement mis en évidence! Et dans ce temps de terreur, où les prisons et l'échafaud étaient au bout de toutes choses, la pensée fixe des gens de bien était avide de connaître ce qui se passait dans les cachots, où tant des nôtres étaient plongés. Le Temple, et la Conciergerie surtout, étaient les points auxquels venaient aboutir nos préoccupations, nos craintes de tous les jours, et nos espérances si rares! Oh! alors quel bien n'éprouvait-on pas lorsque l'on venait à apprendre que les royales victimes avaient eu autre chose que du fiel dans leur longue journée ! Lorsque l'on nous racontait un mot de consolation, une marque de respect, un trait de dévouement envers nos augustes maîtres, alors les cœurs généreux se mettaient à aimer, à admirer ceux qui avaient le courage de se faire courtisans du malheur et de se dévouer corps et âme aux majestés tombées. Rosalie Lamorlière était donc bénie par tous les partisans de la royauté ; alors beaucoup se réjouirent lorsque le bruit de son mariage avec un noble et riche étranger se répandit en Bretagne ; dans plusieurs cercles de cette province on assurait qu'un parent du grand Washington avait obtenu sa main et

s'était empressé de sortir de France avec elle ; car il savait combien les révolutionnaires gardaient rancune à Rosalie des soins si remplis d'égards qu'elle n'avait cessé d'avoir envers l'héroïque reine de France.

Y avait-il du vrai dans tout ceci? C'est ce que je ne puis aucunement affirmer, dit le père Adrien; mais des probabilités avaient, dans le temps, surgi à l'appui de cette opinion. On citait différentes lettres d'une grande dame qui en 1789 avait été présentée, lors de son mariage, au roi et à la reine. Dans toutes ces lettres éclatait une admiration exaltée pour la jeune et séduisante épouse de Louis XVI. Cette correspondance de la cour avec la province, correspondance que j'ai eue sous les yeux, dura depuis 89 jusqu'au 10 août 1792, et, pendant ces trois années, toutes les lettres de la comtesse *** à sa famille redoublent d'amour et de dévouement envers Marie-Antoinette. A mesure que les révolutionnaires montrent le plus d'acharnement et de haine contre celle qu'ils appellent *l'Autrichienne* et *madame Veto*, l'enthousiasme de la comtesse s'accroît et grandit.

Cette courageuse Française, avec un cœur tel que le sien, a pu vouloir, au risque de sa vie, franchir le seuil de la Conciergerie pour se dévouer sans restriction à la princesse qu'elle avait vue si gracieuse, si riante à Trianon, si héroïque et si grande à Versailles, et qu'on lui avait dit avoir été si sublime et si sainte à la prison du Temple.

Si la comtesse *** a eu ce pieux désir (et certes elle en était capable) pour parvenir à s'introduire dans la

prison et à servir la royale captive, elle a dû recourir à un déguisement et à un changement de nom. Rosalie Lamorlière, servante à la Conciergerie, avait de ving-cinq à trente ans, était blonde et d'une carnation très-blanche, le son de sa voix était agréable; son maintien modeste et sa sensibilité se trahissaient fréquemment par des larmes. Ce portrait que je trace m'a été fait par des amis de M. Lebeau, concierge, et s'accorde parfaitement avec celui que l'on a donné de la comtesse ACCUSÉE de l'héroïque dévouement que nous venons de mettre en évidence.

Lorsque nous serons débarqués à Baltimore, vous, courageux soldat des armées catholiques et royales, dit le père Adrien en s'adressant à moi, vous pourrez faire des recherches dans le pays où nous allons vivre; car, ainsi que je vous l'ai dit, ce serait en Amérique que Rosalie Lamorlière aurait été amenée par son mari, empressé de l'arracher aux dangers qui la menaçaient en France. Mes devoirs de missionnaire occuperont tous mes instants; mais vous, Yvon, qui êtes encore libre, vous aurez des loisirs qui vous permettront de faire des perquisitions. La terreur de 93 a poussé hors de France tant d'éxilés et de bannis, que nous trouverons beaucoup de Français sur les bords où nous allons descendre. Parmi eux, il s'en présentera sans doute quelques-uns qui pourront nous donner des informations; de mon côté, je vous remettrai des fragments des lettres dont je vous ai parlé, et qui m'ont été remis pour aider à découvrir la vérité de ce qui a été dit sur la noble servante de la Conciergerie.

XXVII.

Je n'ai pas besoin de dire, moi soldat de Georges Cadoudal, avec quel bonheur j'acceptai l'offre que venait de me faire le vieux père Adrien. Les recherches que j'allais faire n'étaient point, à mon sens, en désaccord avec la résolution que j'avais prise et que j'ai encore de me consacrer à Dieu. Pour moi, le royalisme est un moyen de se rapprocher de la perfection; Dieu et le Roi avaient été la devise de toute ma vie, et rechercher ceux qui ont servi la cause royale, pour moi c'était comme un acte religieux.

Maintenant je voudrais pouvoir peindre l'effet produit sur les différents passagers de notre navire par le récit du doyen de la mission. Cet effet était devenu visible sur le visage de tous; parmi ceux qui l'écoutaient

il n'y avait pas seulement que les pères jésuites et moi; des Anglais, et quelques matelots qui comprenaient le français, avaient écouté avidement et avec émotion tout ce qui avait concerné l'auguste prisonnière, et tous pensaient que ce serait un honneur pour l'Amérique si véritablement un de ses enfants avait donné sa main et sa fortune à Rosalie Lamorlière. Pareille alliance ne pouvait qu'honorer l'homme qui rendait un si éclatant hommage à la fidélité courageuse.

Nous avions tous écouté avec un vif intérêt ce que le père Adrien nous avait raconté avec émotion; ce qu'il venait de nous dire lui était parti du cœur et était allé aux nôtres. Et, vraiment, à bord de notre vaisseau, après les heures de méditation, de prière et de travail, c'était une distraction utile et douce tout à la fois, que prêter l'oreille à des histoires édifiantes, où le charme de la narration se mêlait presque toujours aux enseignements religieux. Le père Jean Népomucène, qui avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, se faisait gloire d'avoir été l'ami, le disciple de Goethe, et qu'une mission prêchée à Prague avait converti, un soir, après avoir parlé *sur les dangers de la prospérité humaine*, sur la dureté des mauvais riches, qui ne veulent pas regarder en face la misère, dans la crainte d'attrister leurs joies mondaines, nous raconta le fait que je transcris :

Les annales de tous les peuples nous fournissent des exemples qui prouvent que la prospérité d'ici-bas est pleine de périls. Elle ressemble à ces poisons déguisés et emmiellés qui vous enivrent et vous endorment.

Pour que la prospérité ne soit pas dangereuse, il faut la regarder d'en haut, il faut voir d'où elle vient, et où elle peut conduire. Dieu ne donne pas la prospérité, il ne fait que nous la prêter; ainsi, ne nous y attachons pas trop, ne la considérons pas comme un titre, comme un droit de vivre dans l'opulence, dans l'oisiveté et les plaisirs, mais comme une nouvelle obligation qui nous est imposée de se rendre utile aux peuples, en essuyant les larmes des malheureux.

Tout près de la maison de Ludwig, riche seigneur allemand, vivait une pauvre veuve, nommée Aloïsa. Ludwig avait des possessions immenses, des châteaux, des villages, des prairies et des forêts. Quand il sortait de chez lui, on aurait pu le prendre pour un roi, tant il avait d'*amis* qui le courtisaient et de serviteurs qui le suivaient!

Dans sa vaste demeure, il s'élevait sans cesse un bruit de réjouissances et de fêtes: tantôt les instruments de bals, tantôt ceux des trompes et des cors de chasse, tantôt de nombreuses meutes qui donnaient de la voix quand on leur apportait leur soupe et leur pain.

Mais du pain et de la soupe, il n'y en avait pas chez la pauvre veuve Aloïsa; cependant elle était malade avec son enfant, beau jeune garçon qu'elle élevait dans la crainte de Dieu et dans le regret de son père. Alors même qu'elle manquait de tout dans son misérable ménage, elle répétait à son fils que le Seigneur était le père de tous les hommes, et que sa puissance et sa bonté étaient infinies.

Pendant que l'enfant était tout petit, il ne disait rien

à sa mère qui lui parlait de la sorte; mais quand la raison lui fut venue, un jour qu'Aloïsa lui enseignait encore la bonté de Dieu, l'enfant dit : Ma mère, vous répétez toujours que le Seigneur est juste est bon, et cependant hier au soir, pendant que la neige tombait, je vous ai demandé de faire du feu pour me réchauffer, et vous m'avez répondu : Nous n'avons pas le plus petit morceau de bois; j'avais faim, j'ai crié pour avoir un peu de pain, et vous vous êtes mise à pleurer parce qu'il n'en restait plus une miette à la maison; et ce matin encore, j'ai faim... j'ai faim, ma mère... Où est donc la bonté de Dieu? vous le priez le matin et le soir; l'autre jour vous avez déchiré une vieille robe pour en donner la moitié à une petite fille presque nue, qui était venue mendier à notre porte! Eh bien! ça n'a rien fait au Seigneur, il ne vous a rien donné.

— O mon enfant! ne parle pas ainsi, il ne faut pas s'irriter contre Dieu.

— Ma mère, j'ai faim... et vous aussi vous avez faim. Vous pleurez, maman.

— C'est ta douleur qui me fait mal.

— Tenez, regardez, voilà les valets de Ludwig qui portent du pain tout fumant à ses chiens, oh! si j'avais un morceau de ce pain!

La pauvre mère, le cœur brisé, sortit de sa maison et revint avec un morceau de pain qu'une voisine lui avait donné. Elle ne le garda pas pour elle; elle le

mit dans la main avide de son fils; l'enfant le dévora !

Je ne sais combien dura la misère de la veuve, mais Carle avait grandi, et, malgré tous les enseignements de sa pieuse mère, il ne voulait pas aimer Dieu ; il répétait sans cesse : Il n'est pas juste, il n'est pas bon ; ma mère le prie, il ne lui accorde rien; et voyez l'impie Ludwig, rien ne lui manque !

Le chagrin, encore plus que la misère, fit mourir Aloïsa. Une nuit, son fils s'était plaint du froid; elle l'entendait grelotter. La pauvre mère lui porta sa couverture, et le lendemain on la trouva morte sur sa paille.

Sur le corps gelé et roidi de sa mère, Carle, âgé de quatorze ans, se mit à blasphémer. Ma mère est morte de faim et de froid, et là, tout à côté, les chiens de Ludwig ont du pain et de la soupe, et un abri fermé pour les garantir de la neige !

Ces blasphèmes, Dieu les aura, je l'espère, pardonnés à Carle, égaré de désespoir; mais soyez sûr qu'ils seront retombés sur la tête du mauvais riche comme une pluie de feu qui dévore.

Si, au lieu de ce voisin sans pitié, sans entrailles, Carle avait vu au château un riche bienfaisant, si de la splendide demeure il avait vu découler des bienfaits, des consolations sur les pauvres, il aurait écouté, il aurait suivi les enseignements de sa mère; car la justice et la bonté de la Providence auraient été alors manifestes pour lui. Mais non, le cœur impitoyable,

varice, la dureté de Ludwig ont poussé Carle
rmi les incrédules, et une fois sans croyance reli-
euse, le fils d'Aloïsa a marché à grands pas dans le
emin du crime. Vous allez voir où ce chemin l'a
nduit.

XXVIII.

Le père jésuite continua ainsi :

Nous ne sommes plus en Allemagne ; vingt-cinq ans se sont passés, Carle a quitté la terre natale ; associé à des *bandes de routiers,* il a été forcé de s'expatrier, et c'est en France, à Rouen, que la main de la justice humaine se saisira de lui, l'enchaînera et le jettera dans les cachots, en l'an de grâce 1570.

Dans les anciens temps, la royauté que les peuples regardaient avec raison comme venant du ciel et consacrée par Dieu, fit sa part large et bonne. Elle regarda ce qu'il y avait de plus sacré parmi les hommes, et elle le prit... et ne croyez pas que je veuille ici parler d'or et de pierreries; non, sur la terre, où se

meuvent tant de coupables, il y a un droit plus beau que tous les droits, CELUI DE FAIRE GRACE.

Ce droit de faire grâce était si noble, si saint, qu'il n'était guère que dans la main des rois. Cependant quelques évêques, quelques chapitres en étaient aussi parfois investis.

Du temps que saint Romain était archevêque de Rouen, un monstre horrible, épouvantable, que le peuple avait nommé gargouille, ravageait le pays. La frayeur des habitants de la ville normande augmentait de jour en jour. Aucun d'entre eux n'osait sortir de son enceinte, et le négoce en souffrait grandement. Saint Romain prit en compassion la désolation de ses ouailles, et, un jour, allant dans une prison de la ville, il demanda si, parmi les prisonniers, il y en avait de condamné à mort.

Le geôlier répondit :

— Un meurtrier vient d'entendre prononcer sa sentence, et demain il doit, sur l'échafaud passer de vie à trépas.

— Eh bien! commanda l'évêque, que cet homme me soit confié! Et tous les deux, le saint et le criminel, s'en allèrent vers les marécages où se trouvait l'antre de la gargouille.

Lorque le monstre entendit venir vers lui, il se mit à rugir; il allait s'élancer contre le prélat et le con-

damné, mais saint Romain fit le signe de la croix et l'infernal dragon s'arrêta tout à coup, et sa gueule ne vomit plus de flammes. Alors le saint dit au criminel : Prends mon étole et attache le dragon par le cou, et amenons-le à la ville.

Il en fut ainsi ; selon la tradition populaire, l'étole fut passée au cou de la gargouille, fut amenée à la ville, et elle cessa de vivre en poussant un affreux et dernier hurlement.

Le condamné, qui avait aidé à cette grande victoire, en suivant l'archevêque et en lui obéissant avec tant de docilité et de courage, obtint sa grâce. C'est en mémoire de ce fait mémorable que, depuis ce temps, chaque année, au jour de l'Ascension, le chapitre de Notre-Dame de Rouen avait le droit de faire grâce à un condamné.

En l'année 1572, les trois jours des Rogations étant venus, un vieux et jeune chanoines de la cathédrale, accompagnés du greffier du chapitre, tous deux en habit d'église, allèrent dans les prisons de la ville et des faubourgs pour voir et entendre, parmi les condamnés à mort, celui qui aurait le plus de droit à prétendre au privilége de la fierte de saint Romain.

Le peuple regardait avec grand intérêt le plus jeune des deux prêtres de Notre-Dame ; il avait été, dès l'âge de quinze ans, frappé d'un grand malheur, il avait vu sa mère assassinée, lui ne pouvant rien faire pour

l'arracher des mains des trois brigands qui l'avaient attaché, garrotté à une des colonnes de son lit. *Les routiers* massacrèrent ainsi sous ses yeux sa mère qu'il aimait tant! sa mère qui l'appelait et qu'il ne pouvait secourir! Si affreux, si horrible spectacle a jeté sur la jeunesse et sur toute la vie d'Anselme un deuil qui ne s'usera jamais. S'il n'était venu se refugier dans le sanctuaire, il serait mort; mais, à l'ombre de la croix, il a trouvé tant de calme et tant d'abri que sa vie y dure encore; c'est comme la petite flamme d'une lampe qui continue à brûler devant l'autel, mais qui s'éteindrait tout de suite, si on la portait seulement un instant dehors.

Le chapitre de Notre-Dame avait donc bien fait de nommer un si bon jeune homme membre de la députation du pardon. A qui il reste si peu de jours, il faut tâcher d'en donner quelques-uns de bons. Avant de quitter la terre il faut qu'il en connaisse la plus grande joie, celle de porter l'espérance à l'homme qui n'en a plus, celle de redonner la vie à celui qui va mourir. Agir ainsi par avance, n'est-ce pas déjà lui faire goûter les délices du ciel!

Quel attendrissant spectacle que de voir les messagers de miséricorde et d'espérance entrer dans les prisons, descendre sous leurs voûtes obscures et abaissées des cachots! Dès que, dans ces régions souterraines, le bruit de leurs pas se faisait seulement entendre, alors un cliquetis s'élevait, c'était celui des fers de tous ces criminels abandonnant la paille fétide de

couche pour venir près des prêtres et leur crier : ...i ! moi ! ayez pitié de moi ! délivrez-moi, au nom du grand saint Romain, sauvez-moi ! Alors vraiment, malgré la beauté du privilége, on se trouvait pauvre en merci ; car il n'y avait qu'un pardon à accorder et plusieurs criminels étaient là.

Anselme et son pieux compagnon, après être descendus dans les cachots les plus noirs, après avoir interrogé les hommes les plus flétris de honte et les plus rougis de sang, se demandaient : Qui choisirons-nous ? Entre les noms de tant de criminels quel serait celui qu'ils porteraient au chapitre de Notre-Dame ?

Les doctes et discrets chanoines rassemblés, après avoir écouté les rapports de leurs deux messagers, après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit, choisirent un meurtrier que l'on ne connaissait dans la prison que sous la dénomination *du Tigre* à cause de ses terribles hurlements. Dans toutes les prisons, ce brigand de haute stature et de formes athlétiques, trouvait toujours comme des égards de la part de ses camarades de geôle, aucun ne voulant lui disputer la prééminence du brigandage, du vol et du meurtre.

Le troisième jour des Rogations, quand les deux chanoines furent redescendus tout au fond de la *Tour aux Normands*, là, autour d'eux, tous les criminels se pressent, car c'est le dernier jour ; et vous figurez-vous, alentour des deux messagers de la divine miséricorde, ce cercle d'hommes à visages pâles et jaunes,

à longues barbes, à chevelure hérissée, aux regards à la fois terribles et suppliants? Voyez-vous le blanc de tous ces yeux dans les ombres que les torches portées par les aides du geôlier ne peuvent entièrement dissiper? La lueur rougeâtre de ces flambeaux tombe sur le fer des chaînes des carcans et des menottes. Cette clarté fait aussi apercevoir à Anselme un prisonnier qui ne s'est point levé de sa paille pour venir implorer grâce et qui est resté dans son coin du cachot, comme si merci et pitié n'étaient faits pour lui.

— Quel est cet homme? demanda Anselme au porte-clef.

— Celui-là, répond le guichetier, c'est *l'Allemand* ou *le Tigre,* car c'est là le nom que nous lui avons donné.

— Pourquoi n'est-il pas venu avec les autres?

— Ah! il y a quelques jours il serait bien venu à vous, révérends chanoines, et qu'il vous aurait dit des paroles si bien tournées qu'il vous aurait tout de suite décidés à lui appliquer le privilége de la fierte; mais aujourd'hui il ne se lèvera pas, il ne vous adressera pas une parole, il est tombé dans un désespoir aussi sombre que cette prison quand je n'y descends pas de lumière.

— Allons l'interroger, dirent les deux hommes de Dieu.

— Il ne mérite ni pitié ni pardon, murmurèrent les autres criminels; choisissez parmi nous celui que

le chapitre doit délivrer; mais n'allez pas vers *le Tigre.*

— Que dites-vous de moi? s'écria d'une voix de tonnerre celui que l'on venait de désigner par ce surnom; que dites-vous de moi?

Et la frayeur que la voix de l'Allemand porta parmi ces hardis malfaiteurs fut telle, que pas un d'eux n'osa répondre.

Mais Anselme était déjà auprès de sa paille, et penché sur lui, l'interrogeait et lui disait : Pourquoi ne demandez-vous pas que grâce vous soit faite au nom du grand saint Romain?

— Parce que je n'ai que faire de la vie.

— Vous avez tort, *mon frère;* il n'est permis à aucun homme de rejeter la vie; à celui qui n'a pas failli, elle est bonne pour qu'il répande autour de lui l'exemple de la vertu; à celui qui a commis le crime, elle est bonne pour qu'il ait le temps de se repentir.

— Se repentir, ah! il est quelquefois trop tard!

— Jamais! dit Anselme.

— Moi, je vous dis qu'il est trop tard, repartit l'Allemand; s'il vivait encore à la bonne heure. Ah! s'il vivait encore!...

— Qui?

— Mon fils; voyez-vous là, sur la muraille, cette tache rouge! c'est son sang qui l'a faite. Mon beau et

brave garçon, je lui avais trop bien enseigné le courage; il n'a pas eu peur de cinq de ces misérables-là, avec leurs fers et leurs chaînes; ils se sont battus l'autre jour, et Carle est tombé; il ne serait pas tombé s'il s'était battu seul, mais, que voulez-vous : ils étaient cinq contre lui, les lâches! Et moi, attaché étroitement à cette muraille, retenu par ces gros anneaux de fer, je n'ai pu *désenchaîner* mes bras pour défendre mon jeune et vaillant enfant; je n'ai pu rompre mes entraves pour briser le crâne aux meurtriers de mon fils! O tortures de l'enfer! ô épouvantables tourments! ô inutile rage!... vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir ce que c'est que de voir tuer, massacrer ce qu'on aime, et d'être comme moi lié et garrotté.

— Oh! je le sais, je le sais, dit Anselme; et des larmes s'échappèrent de ses yeux, le souvenir de l'horrible mort de sa mère lui perça le cœur, et, chose étrange, il se prit tout à coup d'intérêt pour le criminel qui regrettait si énergiquement son fils. L'autre messager du chapitre ne fut pas longtemps avant de partager ce désir de sauver le père de Carle, et de retour parmi leurs vénérables confrères, lui et Anselme firent un rapport qui fut adopté.

XXIX.

Enfin le grand jour de l'Ascension de notre Seigneur était venu; du fond de sa prison, dès l'aube du crépuscule, celui que la justice de ce monde avait condamné à mourir put entendre les grandes volées, les joyeuses sonneries des deux cents églises de la cité des Fontaines et des maisons de bois. Ces cloches lui disaient : Tu vas vivre, vivre en liberté, vivre pur, car le repentir est la seconde innocence des hommes.

Sur le chemin de la cathédrale à la *Tour aux Normands,* la marche d'Anselme fut rapide : on a comme des ailes lorsque l'on porte un message de bonheur.

L'Allemand a entendu le bruit de ses pas et ceux du guichetier, et à la lueur qu'il aperçoit comme une raie rouge au-dessous de la porte, il sent son cœur

battre fortement, car c'est la vie qui lui vient, qui lui descend du ciel.

— Béni soit le nom de Dieu, dit le prêtre en entrant.

— Béni soit le nom de Dieu, répéta l'habitant du cachot.

— Le Seigneur rachète le captif.

— Et ressuscite les morts, ajouta le prisonnier en pensant à son fils.

— N'en doutez pas, mon frère; le Dieu, au nom duquel je viens vous ôter vos chaînes, délivre du cercueil comme de la geôle.

— Ainsi, dit l'Allemand, je puis espèrer que Carle sera pardonné, pardonné de la vie que je lui avais enseignée; car lui, le pauvre enfant, de son propre mouvement, n'aurait jamais voulu être voleur. Mais moi, je lui avais dit qu'il existait un honneur à nous, un honneur qui consistait tout entier dans la hardiesse et le courage. Aussi mon garçon n'avait peur de rien : tout jeune encore, il aurait pu se vanter de faits éclatants d'adresse et de bravoure; son corps frêle et blanc endurait la fatigue presque aussi bien que le mien. Vous le voyez, seigneur chanoine, élevé ainsi, Carle n'a pu être vertueux; mais à moi la faute s'il a été criminel. C'est moi seul que Dieu devrait punir, et cependant c'est moi qu'il récompense, c'est moi qu'il arrache à la prison et à la mort. Et mon fils, mon Carle a été horriblement tué, lâchement massacré sous mes

yeux. Oh! que les assassins soient tous éternellement maudits!

— Que faites-vous, mon frère? vous maudissez!

— Oui, ceux qui ont tué mon enfant.

— Mais n'avez-vous jamais dans vos jours de vol et de brigandage donné la mort aux enfants des autres? et voulez-vous que les parents de vos victimes vous maudissent?

— Si l'on pouvait me rendre mon fils, ce me serait égal. Tenez, révérend chanoine, c'est bien mal, je le sens, mais je ne puis m'en défendre, aujourd'hui plus que jamais je doute de la justice de Dieu.

— Comment, dans ce jour de grâce pour vous!

— Ah! je vous le dis encore, la grâce n'aurait pas dû être pour moi.

— Mais votre fils en a peut-être obtenu une plus entière que celle que vous allez recevoir; vous n'allez quitter la prison que pour marcher libre sur la terre; lui a eu peut-être une part meilleure que la vôtre. Peut-être, des profondeurs de son cachot est-il monté jusqu'aux hauteurs du ciel.

— Vous croyez?

— J'en ai l'espoir, à cause de sa jeunesse.

— Oh! oui, il était bien jeune.

— Et la miséricorde divine est bien grande! le Seigneur aura eu pitié de lui.

— Ah! ministre de Dieu, vous avez raison, le Seigneur aura eu pitié de lui. Il disait quelquefois des

prières que sa mère lui avait apprises. Je me souviens qu'un jour, notre bande avait pillé une église dans les campagnes environnant Cologne ; Carle était de l'expédition, il avait eu pour sa part un beau saint ciboire d'or, où se trouvaient beaucoup d'hosties consacrées. Quand il tint dans ses mains ce vase si sacré, il se mit à trembler, et, en cachette, il se hâta d'aller chez le curé de l'église profanée ; il s'introduisit dans sa demeure, y déposa le vase du tabernacle, et il accourut dire à ma femme ce qu'il venait de faire, et elle l'embrassa en pleurant de joie.

— Eh bien ! mon frère, appelez dans votre cœur des pensées pareilles, elles y ramèneront la consolation et la paix, et aujourd'hui livrez-vous à la joie.

— Oh ! il y a des cœurs qui ont été tellement noircis de crimes, tellement desséchés par l'incrédulité, que la joie n'y peut jamais revenir.

— Vous vous trompez, mon frère, aujourd'hui mon cœur nage dans le bonheur, et cependant moi aussi j'ai souffert, bien cruellement souffert.

— Vous n'avez pas vu tuer un fils ?

— Non, mais j'ai vu massacrer ma mère.

— Votre mère ?

— Hélas ! oui, et comme vous, qui n'avez pu défendre votre enfant, moi je n'ai pu secourir ma mère ; ses meurtriers m'avaient attaché, garrotté à la colonne de son lit.

— O ciel !

— Vous frémissez ?

— Je me souviens d'un meurtre.

— Commis en quel lieu ?

— Au hameau de Sainte-Barbe, près du Havre-de-Grâce ; là, une nuit, pour avoir beaucoup d'or, une charitable dame a été assassinée.

— Ah ! cette femme était ma mère !

— Son meurtrier,... c'était moi.

En faisant cette déclaration, l'*Allemand* était tombé aux pieds du prêtre, qui sentait les bras de l'assassin de sa mère embrasser ses genoux ; son premier mouvement fut de vouloir fuir ; mais il regarda le ciel, y puisa de la force, et dit d'une voix bien émue : Je vous pardonne, comme je veux être pardonné de Dieu.

— Voudrez-vous encore, révérend chanoine, me donner *à moi* le privilége de la fierte de saint Romain ?

— Vous le retirer à présent, serait une vengeance.

— Mais j'ai tué votre...

— Ne répétez plus cette parole : vous vous êtes repenti ; vous vous repentez ; et moi j'ai pardonné, parce que Dieu commande le pardon. Je vous quitte, on va vous apporter des vêtements pour la fête de votre délivrance, revêtez-les en bénissant le Seigneur, qui a sauvé Daniel de la fosse aux lions, le Seigneur qui brise aujourd'hui vos fers ; moi je retourne au chapitre brûler votre confession.

— Et vous ne direz pas?...

— Je ne sais rien ; voici que l'on sonne le *Veni Creator*, il faut que je vous quitte. Je vous reverrai à la *Vieille Tour*.

— O mon sauveur, bénissez-moi !

— Je vous bénis, au nom de celui qui m'a envoyé près de vous; et, en prononçant ces dernières paroles, Anselme, le cœur battant de l'émotion si forte qu'il venait d'éprouver, les yeux humides de larmes et brillants d'une sainte exaltation, sortit de la *Tour aux Normands* et éprouva un grand bien quand il sentit la brise du matin passer sur son front brûlant ; il n'étouffait plus, comme alors qu'il écoutait les aveux de l'homme du cachot.

Après l'invocation du Saint-Esprit, les vénérables chanoines de Notre-Dame se rendirent dans la grande salle du chapitre, où, selon l'usage, furent toutes brûlées les confessions des prisonniers, et puis l'on envoya au parlement le nom du prisonnier auquel *on avait décidé d'octroyer le privilége de lever la fierte.* Ce nom fut porté comme de coutume par un chapelain de l'église, dans un cartel, au parlement assemblé en corps et siégeant en robes rouges.

XXX.

Il n'était pas encore midi, et tout ce qu'il y avait de cloches dans les tours de la cathédrale étaient en joyeux branle ; à ces grandes volées, répondaient les sonneries et les carillons de plus de deux cents églises. En entendant ces salves, ces sons graves et ces sons argentins, on eût dit que la terre élevait toutes ses voix pour convier les saints et les anges du Paradis à descendre sur la terre pour assister à la grande fête du pardon de saint Romain, et en toute vérité on peut dire que cette solennité miséricordieuse pouvait être regardée par les bienheureux.

Que l'on se figure la grande cité normande toute parée de tentures, de fleurs, de voiles de vaisseaux jetés d'une maison à l'autre et formant, au-dessus de la foule, comme une voûte pour la garantir des ar-

deurs du soleil, et répandant ainsi sur la voie publique un peu de cette mystérieuse *sombreur* des églises.

Pourquoi toute cette foule s'incline-t-elle ainsi? On dirait un champ de blé émaillé de coquelicots et de bluets, que la brise agite et courbe devant son souffle, c'est que la procession s'avance. Voyez, au milieu de ces têtes découvertes, et les croix d'argent des paroisses et des communautés, et les croix de bois des ordres mendiants, et les bannières de velours rouge, et les gonfanons blancs et azurs de la très-sainte Vierge, et les insignes des confréries, et les attributs des maîtrises, et les hallebardes des hommes d'armes, et les bâtons fleuris et enrubanés de pèlerins, et la flamme des torches, et les châsses dorées, et les encensoirs s'élevant et retombant en cadence, et enfin la *terrible Gargouille*, s'agitant, se tordant, s'allongeant, se recourbant, et excitant partout les acclamations de la multitude, et puis enfin *la fierte du grand saint Romain*, la fierte qui délivre, et qui fait passer du cachot à la liberté, de la honte au triomphe, de la mort à la vie!

La voilà, la voilà, elle arrive au bas de l'escalier de la vieille tour.

Là, un homme tenant à la main des chaînes, un carcan et des menottes brisées, attend; son visage peint toute l'émotion de son âme, il y a encore des traces de tristesse et de soucis sur son front; la joie de cette grande journée n'a pu les effacer toutes; ainsi

sur le coteau qui a été frappé de l'orage un beau soleil ne suffit pas pour faire disparaître les dégâts que la tempête a faits.

Dans la longue file des prêtres, Anselme marche près de la fierte ; il tient à la main une couronne de roses blanches. A qui est destiné ce diadème d'innocence ? sur quelle tête devra-t-il le poser ?

La religion lui ordonne de couronner l'homme qui a..... Il chasse cette pensée qui lui revient, et il se répète : Je couronnerai celui qui s'est repenti, celui à qui Dieu a pardonné.

Et il en fut ainsi.

Quand la fierte fut arrivée en face du grand escalier de l'antique palais du duc de Normandie, les prêtres qui la portaient la posèrent un instant sur la pierre, recouverte de riches tapis, et le prisonnier, avec ses fers brisés et revêtu d'une dalmatique sans tache, se courba, plaça un des montants du brancard sur ses larges épaules, et, soulevant le fardeau sacré, devint à l'instant même pur et libre aux yeux de Dieu et des hommes, aux yeux même d'Anselme, car il posa la couronne de roses blanches sur le front que la miséricorde divine venait d'innocenter et d'absoudre.

Nous avions tous écouté avec un grand intérêt cette histoire empruntée aux annales de la ville de Rouen (1). Le père Jean Népomucène crut devoir y joindre quel-

(1) Dans un ouvrage que j'ai publié il y a plus de vingt ans, *Explorations en Normandie*, j'ai raconté cette histoire du privilége de la fierte de saint Germain.

ques réflexions. « Ce n'est pas d'aujourd'hui que la prospérité des méchants est une tentation pour les justes, une espèce de scandale capable de renverser les faibles et ébranler même les forts. »

Le bonheur apparent de l'impie, le succès qui couronne ses entreprises, la somptuosité de sa demeure, la joie de ses festins sont dangereux à regarder, car leur vue fait quelquefois naître l'envie, et y amène le doute. Dans le chemin où le méchant a marché, rien n'a déchiré, n'a meurtri ses pieds; ses nombreux esclaves allaient devant lui, aplanissant le terrain et arrachant les épines, et pendant que l'ennemi de Dieu avançait ainsi entre des haies de fleurs pour parvenir aux délices des richesses, le juste suivait péniblement la route que lui avait enseignée son père et n'arrivait souvent qu'à la détresse et à l'adversité. Oh! c'est là une dangereuse tentation; joignez-y la longue patience du Seigneur éternel, et vous connaîtrez les plus difficiles épreuves des gens de bien, et vous saurez ce qui a affaibli la foi de plusieurs, ce qui a fait souvent douter de la justice de Dieu.

Sans l'éclatante prospérité de Ludwig, sans son orgueil et son impitoyable dureté, le jeune fils d'Aloïsa aurait écouté les pieux enseignements de sa mère, aurait appris la résignation et n'aurait jamais blasphémé contre la Providence, blasphème qui l'a poussé dans la mauvaise voie et qui l'a conduit au crime.

Voici le portrait que David, le roi-prophète, fait des impies de son temps; ceux de nos jours leur ressemblent d'une manière frappante :

Ils portent la tête haute, et la santé et la vigueur se montrent dans leur démarche assurée. On dirait qu'ils n'ont aucune part dans les misères et les souffrances qui accablent les hommes. Ils sont fiers de la puissance qu'ils se sont faite, et tirent orgueil de leurs violences envers les faibles. L'iniquité semble sortir de leur graisse, et ils s'abandonnent à tous les désirs de leur cœur.

Leurs paroles sont sœurs de leurs œuvres; ils parlent comme s'ils étaient au-dessus de tous; ils ouvrent la bouche contre le ciel, et leur langue est comme un glaive à deux tranchants, répandant partout la calomnie et l'enseignement du mal.

En les voyant ainsi, Israël a dit : Les jours des méchants sont pleins et heureux. Est-ce donc que Dieu n'a pas connaissance de leurs œuvres? est-ce qu'il ne voit pas leur iniquité?

O vous! qui ne vous êtes pas égarés dans les sentiers mauvais et qui avez toujours marché dans le droit chemin, ne doutez pas ainsi de la justice divine. Parce que vous savez que la vie de l'homme est de peu de durée, vous voudriez voir arriver tout de suite la punition des impies; soyez moins impatients : celui à qui l'éternité appartient ne hâte pas ses vengeances, mais les arrêts de sa justice s'accomplissent toujours...; pour les arrêter, il n'y a qu'une chose assez forte, assez puissante...

C'est sa miséricorde!

XXXI.

La nature est un livre à l'orgueil fermé; mais, pour les humbles de cœur, combien les merveilles de la création grandissent et élèvent l'âme! et combien j'ai senti s'accroître mon admiration et mon amour envers Dieu pendant ce beau voyage sur mer! La sagesse divine s'était, au commencement de toutes choses, promenée dans les profondeurs des abîmes sur lesquels nous voguions, et cette même sagesse, dans les hauteurs du ciel, vaste et magnifique voûte suspendue au-dessus de nos têtes, avait semé ces myriades d'étoiles, flambeaux des nuits et guides des marins.

L'Irlande a sur son écusson une harpe d'or, emblème de la poésie religieuse; aussi, au fond de l'âme,

mon ami Patrice O'Connelly était poëte; de bonne heure, au séminaire, il s'était choisi un second patron dans l'ancien Testament, David.

David passe ses premiers jours à garder, dans les riches campagnes de Bethléem, les troupeaux de son père; sa vie coule alors douce comme le limpide ruisseau de la vallée, et son jeune cœur exhale l'amour envers Dieu comme le lis donne son parfum aux brises du matin et du soir. Depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit naissante, le berger, livré à la solitude des champs, agrandit sa pensée par la contemplation des merveilles du Créateur. Alors il ne reste pas muet, et, n'ayant pas ses frères avec lui, c'est à la création entière qu'il s'adresse : Nuages qui passez sur ma tête, s'écrie-t-il dans de poétiques transports, nuages qui passez sur le ciel, louez le Seigneur. Soleil qui resplendis pendant le jour, lune, et vous innombrables étoiles qui brillez pendant la nuit, louez le Seigneur!

Arbres qui agitez vos rameaux, fleurs qui exhalez vos parfums, moissons qui jaunissez pour donner la nourriture à l'homme, louez le Seigneur !

Brises de l'été, vent de l'hiver, tièdes ondées, bruyants orages, éclairs et tonnerres, louez le Seigneur!

Fontaines qui jaillissez de la mousse, torrents qui roulez entre les rochers, fleuves majestueux, profondes mers, louez le Seigneur !

Ces élans du berger de Juda, ces hymnes au Dieu

d'Israël, les siècles les ont bien gardés, et, dans leur succession, les garderont jusqu'à la fin des temps.

L'Ecriture sainte nous le dit : David a été l'homme selon le cœur de Dieu. Aussi jamais, dans aucune âme humaine, l'esprit divin, l'esprit qui embrasse en même temps le passé, le présent, l'avenir et l'éternité, n'a répandu autant de lumière que dans celle du Prophète couronné. Si tant de dons célestes sont tombés sur David, s'il a su inspirer tant de confiance au Dieu qui lit dans le cœur de l'homme comme dans un livre ouvert, disons tout de suite que le ciel n'a pas été seul à honorer le berger de Juda, le vainqueur de Goliath; la terre aussi lui rend un éclatant hommage : les sujets du roi d'Israël n'ont pas été seuls à relire et à chanter ses sublimes cantiques. Depuis près de deux mille ans, les chrétiens se sont emparés de ses psaumes inspirés. Dans leurs douleurs, ils pleurent avec ses paroles, et c'est encore avec elles qu'ils chantent dans leurs joies! Jamais aucun écrit, aucune composition de l'homme n'aurait pu obtenir pareil succès, succès qui durera plus que notre monde; car les anges ont emporté au ciel, pour les répéter dans leurs harmonieux concerts, plus d'un hymne chanté dans le temple de Salomon! Le génie de l'homme vit quelques jours, quelques années de plus que l'être qui en a été doué, mais finit aussi par s'éteindre dans l'oubli. Les œuvres de Dieu ne périssent pas; les paroles du Très-Haut traversent tous les âges, et les Psaumes de David ne dureront éternellement que parce qu'ils sont d'inspiration directe et divine.

Aussi, pas une de nos journées ne se passe, pas une de nos solennités ne se célèbre, aucune de nos prières n'est dite, sans que quelques versets ou quelques psaumes du roi inspiré ne viennent s'y mêler. Dans les magnifiques cathédrales des villes, dans l'humble église du hameau, dans les palais des plus puissants monarques, dans la misérable chaumière du pauvre, au milieu de nos prospérités, au milieu de nos douleurs, dans nos victoires, dans nos revers, sur le vaisseau qui sillonne les mers où la tempête assaille le matelot, dans les profondeurs de la terre où travaille le mineur, dans les universités les plus célèbres, dans les petites écoles de villages, sous la tente du soldat, dans la cellule du religieux, pas une prière n'est dite, pas un vœu ne sort du cœur, pas un cri de pardon ou de gratitude ne monte vers Dieu, sans que quelques invocations de David ne soient répétées. Ce qu'il a dit au Seigneur est devenu le langage de tous.

Semblable honneur, si éclatant hommage, n'est pas rendu à l'esprit de l'homme, mais à l'esprit de Dieu.

. . . .

Dieu m'accorderait une vie longue comme celle des patriarches, que je me souviendrais toujours de cette traversée d'Irlande en Amérique; des hommes tels que ceux avec qui je voyageais ont été précieux pour moi; ils me donnaient un peu de savoir par leur conversation, et beaucoup d'amour de Dieu par leurs exemples. Pendant nos quatre-vingts jours passés sur

mer, c'était pour ainsi dire une incessante méditation sur la grandeur, la puissance et la bonté du Créateur. Parmi les passagers, nous comptions plusieurs protestants, et c'était un vrai bonheur pour moi de les voir chaque jour perdre quelques-unes de leurs préventions contre les bons pères. Les hommes graves recherchaient leur entretien, et les petits enfants aimaient à jouer avec eux.

Avant de mettre le pied sur ce continent ignoré du reste du monde pendant toute la durée des temps anciens et pendant un grand nombre de siècles modernes, avant de fouler le sol de cette Amérique que Christophe Colomb découvrit dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, nous avions fait deux fois relâche, à l'île de Pico, l'une des Açores, et à l'île Saint-Pierre, qui n'est séparée de Terre-Neuve que par un détroit assez dangereux. Le souvenir que j'ai emporté de l'île de Saint-Pierre n'a rien de riant ni de gracieux. La végétation y est pauvre et le paysage aride. Ce qu'on appelle la capitale n'est guère qu'une longue rue bâtie sur le bord de la mer. Ce que nous y trouvâmes de mieux ce fut l'hospitalité des habitants et une église pauvre d'architecture et d'ornements, mais jamais vide de chrétiens, dont la dévotion devant les autels et le maintien dans la maison de Dieu annoncent une foi vive. Après une relâche de trois semaines, nous quittâmes l'île Saint-Pierre et nous voguâmes vers le midi. Bientôt nous atteignîmes la latitude des côtes du Maryland et de la Virginie.

Un dimanche, après l'office des vêpres, nous aperçûmes la terre. Elle était dessinée par la cime de quelques arbres qui semblaient sortir du sein des eaux.

J'allais donc aborder encore une fois une nouvelle terre; cette fois je n'avais point, comme à ma première vue de l'Irlande, Madeleine à côté de moi; je ressentis péniblement mon isolement, mais la pensée de l'amitié que me portait le père Patrice me rendit courage, et je refoulai mes larmes au fond du cœur. Nous jetâmes l'ancre dans la baie de Baltimore, et avant la nuit nous arrivâmes au quai du port. Quelques passagers couchèrent à bord. Je ne fus pas de ce nombre et débarquai avec les bons pères qui me donnèrent asile dans la maison que leur ordre venait d'acheter pour y fonder un collége.

Je n'entreprendrai point de décrire ni la ville de Baltimore ni ses environs; une pensée fixe m'occupait, c'était de commencer bientôt les recherches que m'avait indiquées le révérend père Adrien. A cet égard, mon impatience était grande, et cependant je la réprimai, car le doyen de la mission était homme à faire passer toutes les choses humaines après le service de Dieu. Entrant dans cette pensée, je me fis ouvrier actif pour l'arrangement de la maison et l'installation des pères. Avant de porter le mousquet, j'avais appris à manier le rabot et la scie. Dès les premiers jours j'eus donc le bonheur d'être utile aux hommes qui m'avaient en quelque sorte adopté.

Parmi les travaux entrepris par la spéculation et l'industrie, il y en a beaucoup que l'on commence et beaucoup qui ne s'achèvent jamais, en ce genre il y a en France une foule de premières pierres posées solennellement et qui n'en voient pas venir de secondes. Il en est rarement ainsi des établissements religieux : avec les offrandes de la foi ils commencent, et avec la grâce de Dieu ils se terminent.

XXXII.

A Baltimore, il se trouvait une vingtaine de Français ; sept ou huit maisons de commerce y avaient été fondées pendant la guerre de l'indépendance par des négociants de Nantes et de Bordeaux. Puis des émigrés ruinés par la récente confiscation de leurs biens y travaillaient maintenant pour vivre; des gentilshommes s'étaient faits libraires, d'autres relieurs. Telle grande dame de Paris faisait des fleurs artificielles rivalisant par leur beauté et leur fraîcheur avec celles que Dieu crée, que le soleil colore et que la rosée rafraîchit. Telle autre femme donnait des leçons de harpe ou de clavecin. Le révérend père Adrien eut la bonté de me mettre en rapport avec ces royalistes éprouvés; ils avaient souffert, ils savaient compatir, et ce n'est

pas parmi pareilles gens que se trouve une stupide fierté. Aussi l'ancien soldat des armées catholiques et royales fut partout accueilli avec bonté. Dans une de ces maisons je rencontrai le comte de Saint-Gilles, chargé d'une mission des princes, et qui était secrètement venu à Paris au mois de novembre 1792. Il avait vu les deux lamentables journées *du* 21 *janvier et du* 16 *octobre* 1793, et il n'était sorti de France qu'après l'inexplicable exécution de madame Elisabeth. Alors, vouant un profond mépris à cette lâche politique européenne qui laissait massacrer les rois et les reines, il avait résolu d'aller vivre dans les solitudes d'Amérique.

Il y avait apporté la persuasion que le colonel Hardisson, très-royaliste, quoique Américain, après le meurtre du 10 mai 1794, avait épousé la femme courageuse et dévouée au service de l'auguste et royale prisonnière de la Conciergerie. Le secret du nom de la femme distinguée et gracieuse qu'il avait amenée avec lui au pays natal n'a jamais été divulgué et est resté inconnu, et tout le bien qu'elle a fait l'a été sous le nom honorable du mari qu'elle vient de perdre il y a près d'un an.

Les bruits qui étaient nés en France au sujet de Rosalie Lamorlière ont passé la mer avec elle, et depuis que sa grâce, sa bonté et son inépuisable charité ont été connues, tout ce qui avait été dit sur sa haute naissance n'a fait que se propager dans le district de Bal-

timore. Depuis son veuvage, elle reste plus longtemps à Philadelphie, mais elle n'a point renoncé à venir dans les terres qu'elle a aux environs de Baltimore, où les pauvres l'attendent toujours comme une providence terrestre.

A la ville comme à la campagne, une grande partie de ses journées est consacrée aux bonnes œuvres. Toutes ces charités si largement faites sont-elles *les habitudes prises d'une grande dame* accoutumée à l'opulence ? ou bien tous ces secours donnés journellement aux pauvres, et ces soins prodigués aux malades sont-ils l'expression de la gratitude envers Dieu d'une jeune femme qui, de l'état de domesticité, aurait été portée par la Providence à la possession d'une grande fortune? Enfin, cet être bienfaisant qui est venu secourir tant de misères, panser tant de plaies, essuyer tant de larmes, est-il une grande dame de la cour de Versailles devenue servante d'une reine? ou bien est-ce tout simplement la bonne et douce Rosalie Lamorlière pendant quelques mois aux gages du concierge Lebeau ?

Dans le doute, il y avait un devoir à acquitter, c'était d'honorer la femme française qui ne se faisait connaître que par des bienfaits. Il fut donc décidé par le père Adrien et par mon vénérable ami Patrice O'Connelly que je profiterais le plus tôt possible de la bonne volonté du comte de Saint-Gilles, qui tenait beaucoup, disait-il, à me présenter à la noble com-

patriote qui en 1789 avait paru à la cour de Versailles dans tout l'éclat de la beauté et de la faveur, et qui, plus tard, s'était montrée comme un ange consolateur dans le cachot de la Conciergerie.

XXXIII.

Le jour de notre départ de Baltimore ayant été fixé, je pris congé des bons pères, et partis pour Philadelphie avec le gentilhomme royaliste, qui, à cause de mon titre de soldat des armées catholiques et royales, me portait un véritable intérêt.

A cette époque tout était encore neuf dans le Nouveau-Monde, il n'y avait de vieux que les arbres; leur âge se comptait par siècles; les grandes routes plutôt *tracées que faites :* celle de Baltimore à Philadelphie traversait un pays plat, et sans physionomie particulière. Sur ces chemins inachevés, nous trouvions des voitures publiques appelées *stages*, de légers chariots remplis de cultivateurs, et des voitures très-élégantes, et menées à quatre chevaux. Ce mouvement donnait de la vie à ces routes, que les hameaux et les villages

n'égaient pas. Ce pays si jeune n'a pas encore eu le temps de se bâtir beaucoup de *confortables homes ;* des maisons, il s'en voyait bien quelques-unes, mais l'absence des monuments est complète. Tout ce qui frappe vos yeux est commun et bourgeois. On sait en arrivant dans une ville américaine où l'on ira loger, mais l'on ne se doute pas du lieu où l'on ira reposer son âme par la méditation et la prière.

« Le protestantisme (1), qui ne sacrifie point à l'imagination et qui est lui-même nouveau, n'a point élevé ses tours et ses dômes dont l'antique religion catholique a couronné l'Europe. »

L'aspect général de Philadelphie est plat, froid, monotone, bourgeois, et nulle part historique; là, rien ne s'élève au-dessus de la masse des murs et de l'uniformité des toits : l'œil s'attriste de ce niveau. Il n'en est pas de même dans nos pays catholiques; lorsque le voyageur approche d'une ville, quelque préoccupation qu'il porte au dedans de lui, il est forcé d'avoir la pensée de Dieu, car dans la masse de pierres, de murailles et de toitures qu'il aperçoit devant lui, les hautes tours et les flèches aiguës de l'antique cathédrale s'élèvent vers le ciel comme pour commander à l'homme de penser à celui qui y réside. Il y avait une grande moralité (2) dans cet usage de nos pères de donner à leurs monuments religieux une élévation

(1) Châteaubriand, *Voyage en Amérique.* — (2) Lettres Vendéennes.

qui dominât tous les autres monuments de leurs villes, c'était établir dans le paysage comme dans le monde moral la pensée de Dieu au-dessus de tout. »

« Sur le chemin poudreux, le pauvre piéton aperçoit de loin la maison de prière qui est aussi un lieu de repos; à cette vue, il secoue la poussière de la route, et, essuyant la sueur de son front, il se répète : Voilà le temple de celui qui a dit : *Vous qui êtes fatigué, venez à moi,* et il reprend courage. Pour tous les hommes en général, la vue de nos églises est salutaire, elles montrent au voyageur le véritable but de son voyage, et la croix du cimetière est tout près pour lui dire que le pèlerinage n'est pas long. »

La Hollande a sa propreté minutieuse et reluisante, l'Angleterre sa confortabilité et toutes ses précautions contre les vents coulis et les *very bad colds;* l'Allemagne a ses lits et son coucher pour décider les voyageurs qui les ont essayés à n'en avoir jamais de semblables lorsqu'ils seront de retour chez eux ; la France a son cachet de bon goût, que l'on cherche à imiter partout, et que l'on ne rencontre nulle part. Je me trompe, je l'ai trouvé avec tout son charme, chez madame Hardisson. Dès mes premiers pas dans le vestibule de son hôtel, je fus convaincu que l'esprit de notre pays avait passé par là.

Le comte de Saint-Gilles me dit de l'attendre dans la première pièce communiquant avec *le hall* (1);

(1) Vestibule.

qu'il allait demander à la maîtresse de maison si elle pouvait recevoir un vrai Breton, compagnon d'armes de Georges Cadoudal.

Je n'attendis pas longtemps; un laquais en livrée de deuil vint me dire : Madame est chez elle, monsieur peut monter.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que je mis le pied sur la première marche de l'escalier qui allait me conduire au salon d'une femme que l'on m'avait déjà représentée comme la consolatrice de tous ceux qui vivent dans les larmes et dans l'amertume du cœur; et moi, qui ai toujours aimé ce qui s'élève au-dessus des choses ordinaires, je dois dire que des deux versions existantes concernant madame Hardisson, celle que mon cœur avait adoptée était celle qui avait plu davantage à mon esprit. Arrivé au seuil du salon, mon cœur palpitait si fort que j'avais peine à respirer; le domestique ouvrit la porte, et, à ce moment, ma vue se troubla tellement, que, craignant un éblouissement je n'avançais pas. Alors le comte de Saint-Gilles se leva, et, me prenant par la main, me mena jusqu'auprès du fauteuil où était assise la maîtresse de maison et me présenta à elle. D'une voix si imprégnée de bonté que je crois l'entendre encore, madame Hardisson me dit : Soyez le bienvenu, monsieur, sous le toit que Dieu m'a donné; dans la tourmente et la perturbation qui s'étend encore sur notre malheureuse France, la Providence a pris en pitié une femme qui avait toujours eu confiance en sa bonté ; cette femme,

c'est moi, moi à qui elle a envoyé un sauveur, lorsque tant d'autres n'avaient que des ennemis ! un étranger m'a tendu la main pour me sauver de l'abîme et m'a donné son nom. Depuis que ce nom est devenu le mien, j'ai joui du bonheur que j'avais toujours envié, celui de pouvoir essuyer les larmes de l'infortune. Si aujourd'hui, monsieur, je suis assez heureuse pour accueillir quelques Français, c'est à M. Hardisson qu'il leur faut reporter leur reconnaissance. Je ne suis entre lui, qui est maintenant dans le sein de Dieu, et ceux qui souffrent encore ici bas, qu'un intermédiaire obéissant.

Ces paroles me furent dites d'une voix si douce et avec un tel accent de sincérité, qu'elles m'enhardirent ; j'osai lever les yeux, et pendant quelques secondes les fixer sur elle ; sa robe de deuil faisait merveilleusement ressortir l'éclatante blancheur de sa carnation et la beauté de ses mains ; l'or de ses cheveux blonds s'harmoniait bien avec la pâleur de son teint. Ce qui me frappa en toute sa personne, ce fut *sa grâce et sa distinction*.

On conçoit qu'avec l'opinion que je m'étais déjà formée d'après tout ce que j'avais entendu dire au sujet de la noble servante de Marie-Antoinette, au camp de Georges Cadoudal et à bord du vaisseau, on devine qu'après avoir entendu et vu madame Hardisson, je ne doutai presque plus de la version racontant le dévouement de la grande dame de la cour de Versailles. Avec cette conviction, mon émotion redoublait ; aussi,

je ne sais trop comment je répondis à cette bienvenue donnée avec tant de bonté. Je me mis à parler et du père Adrien et du père Patrice O'Connelly, cachant ainsi sous la renommée de mes vénérables protecteurs ma petitesse et mon peu de valeur. Prononcer les noms d'hommes renommés par leurs travaux, leurs mérites et leurs vertus fut une bonne inspiration. Tout de suite, madame Hardisson apprit à M. de Saint-Gilles et à moi qu'elle avait l'intention de faire venir prochainement des missionnaires dans une de ses propriétés du nord, où des peuplades sauvages qui relevaient d'elle avaient dernièrement témoigné le désir d'entendre les chants et les prières *des hommes à robes noires.*

Le comte de Saint-Gilles s'empressa d'approuver l'idée qu'avait madame Hardisson de faire venir des pères jésuites parmi les sauvages. J'ai hâte, dit-il, de voir effacer par l'arrivée des hommes de Dieu une scène qui m'a été racontée par un émigré français que j'ai rencontré à Baltimore, il y a quelques années. Ce voyageur (1), jeune et plein d'imagination, et qui, certes, ira loin en renommée si la mort ne l'arrête pas au début de sa carrière, me disait qu'un jour au milieu du silence absolu d'une forêt vierge, sur les bords du Mohawk, il avait entendu tout à coup un son grêle et criard, peu en harmonie avec le calme de cette forêt dont la cognée n'avait jamais abattu un seul arbre. Dans ce vaste espace, sans routes et sans sentiers, j'arrivai à une clairière; là, dit toujours le voyageur, on

(1) Vicomte de Chateaubriand.

avait élevé une espèce de grange, et sous son ombre une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines, dansaient avec frénésie. Un petit homme, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche et faisait danser Madelon-Friquet à ces sauvages. Cet homme était un Français, ancien marmiton du général Rochambaut.

Je serais bien aise, madame, dit M. de Saint-Gilles, en s'adressant à la maîtresse de maison, que, grâce à vous, ce souvenir ridicule d'un maître de danse français soit remplacé par la mémoire d'un missionnaire français prêchant l'Evangile à de pauvres sauvages aveuglés par l'erreur.

— Oui, monsieur le comte, vous avez raison, la mémoire du missionnaire qui viendra faire briller le flambeau de la vérité dans l'ombre de nos forêts ne périra pas. Nos populations n'ont ni annales, ni archives, et cependant elles savent garder et transmettre le souvenir des hommes qui leur ont fait du bien. Le désert a encore des échos qui répètent les noms des pères Lamberville, Brebœuf, Lalemant, Jogues, Charlevoix, Daniel et Garnier.

Parmi ces noms que je vous cite, messieurs, ajouta madame Hardisson, il y en a plusieurs que l'Eglise honore comme martyrs. J'ai l'espoir que les bons pères

que je vais inviter de venir évangéliser nos contrées ne succomberont point, comme plusieurs de leurs prédécesseurs, dans d'horribles tortures, mais je suis certaine qu'ils envieront plutôt qu'ils ne redouteront le sort glorieux de leurs saints devanciers.

Puis, avec le sourire sur les lèvres, elle dit au comte de Saint-Gilles : Le maître de danse dont vous venez de nous parler vit encore et continue à donner des leçons, non plus *aux messieurs sauvages et aux dames sauvagesses,* mais aux jeunes gens et aux jeunes personnes de Philadelphie. M. Viollet (c'est ainsi qu'il se nomme) éprouvait beaucoup de difficultés dans le recouvrement de ses honoraires, alors qu'il professait son art dans le désert ; là il n'était payé qu'en peaux de castor, d'ours et de bison ; en ville il *court le cachet* et gagne beaucoup d'argent.

XXXIV.

Après tant de traverses, tant de périls, tant de fortunes diverses, après la mort de Madeleine, la grande et profonde douleur de ma vie, douleur que le temps a rendue moins cruelle, mais que les années n'ont pu et ne pourront jamais déraciner de mon âme, je me trouvais enfin, moi pauvre paysan breton, qui n'ai jamais bien su qu'une chose, *garder intacte ma fidélité à mon Dieu, à mon Roi*, me voilà à plus de deux mille lieues de mon hameau natal, menant une vie tranquille. Oh ! lorsque je viens à penser que tant de bonheur m'advint, à moi qui ne vaut pas grand'chose, et que tant d'hommes de bien, de mérite et de vertus ont péri à la peine et succombé au malheur, je me dis à moi-même : Est-ce donc que le bon Dieu oublie parfois sa justice et mon indignité ?

. . . .

Voilà déjà deux ans que j'ai été mis, par ma noble et généreuse maîtresse, à la tête de nombreux ouvriers travaillant à d'immenses défrichements ; mon devoir est de tout surveiller et de traiter avec humanité tous les indigènes de différentes couleurs qui gagnent leur vie sous les ardeurs d'un soleil dévorant.

Les leçons d'anglais que m'avait données le père O'Connelly ne sont pas restés vaines. Et aujourd'hui je parle anglais presque aussi couramment que le *bas-breton*, que je bégayais à l'île d'Arz.

La très-grande fortune du colonel Hardisson me donne toute une contrée à surveiller, sous deux rapports surtout, le bien-être des travailleurs et la bonne culture des terres. Avant ma première *tournée d'inspecteur*, la digne et noble veuve du colonel m'a donné ses instructions. Au moment où j'allais me mettre en route, elle m'a dit : Pour *bien faire*, je n'ai rien à *innover*, je n'ai qu'à me *souvenir*. M. Hardisson était un de ces hommes qui savent quels sont les droits et les devoirs des maîtres envers les serviteurs et quels sont les droits et les devoirs des serviteurs envers leurs maîtres; cette science, c'est l'évangile et la charité qui la lui avaient apprise, il s'en est souvenu jusqu'à sa dernière heure, je veux l'imiter. Partez donc, mon cher monsieur Yvon, que vos yeux ne s'arrêtent pas exclusivement aux biens de la terre. Sans doute, je veux maintenir telle qu'elle est aujourd'hui la fortune que mon mari m'a laissée, mais je veux plus : je veux que ceux qui arrosent mes terres

de leurs sueurs et qui les fertilisent par leurs travaux soient heureux autant qu'il leur est donné de l'être; j'ai toujours regardé nos serviteurs comme des frères dans le malheur, et j'ai toujours pensé qu'il fallait leur donner, non-seulement le pain du corps, mais encore la nourriture de l'âme. Aussi, M. Hardisson et moi avons établi dans toutes nos habitations des chapelains. Il y a eu un temps où l'Amérique manquait de prêtres; la révolution française, en chassant de leurs paroisses un grand nombre de ministres de Dieu, a fait refluer vers les plages américaines les prêtres qui ont refusé un serment contraire à leur conscience. Ainsi donc, monsieur Yvon, dans votre tournée, vous trouverez trois ou quatre de vos compatriotes; chacun d'eux a pour mission de célébrer tous les dimanches la messe pour nos travailleurs de la semaine. Les évêques des différents districts où se trouvent nos possessions leur ont donné les pouvoirs nécessaires pour baptiser, confesser, marier et administrer le personnel nombreux employé à nos défrichements et aux travaux de tous genres. Ainsi nos nègres et nos négresses, nos négrillons et nos négrittes ont, au milieu d'eux, pour leur instruction et leur consolation, un prêtre qui leur parle de Dieu et qui leur apprend à le connaître, à l'aimer et à le servir.

Là où nous avons pu élever une chapelle, nous avons établi aussi une infirmerie, et auprès du médecin de l'âme nous avons fait venir le médecin du corps.

C'est à ces hommes que vous vous adresserez pour savoir si quelque chose leur manque et s'ils connaissent quelque amélioration à créer, et les notes que ces messieurs vous donneront vous me les rapporterez, en y joignant vos remarques et vos observations ; de cette manière, vous m'aiderez par votre consciencieuse assiduité à faire, en quelque sorte, revivre celui que Dieu m'a retiré ; car si tous ces ouvriers, tous ces esclaves sentent une main protectrice et bienfaisante étendue sur eux, ils croiront que M. Hardisson vit encore.

Après m'avoir donné ces instructions chrétiennes dignes des temps primitifs, ma noble maîtresse me remit des fonds pour secourir les misères vagabondes et errantes que je ne manquerais pas de trouver nombreuses sur la route.

En transcrivant les instructions que madame Hardisson m'a données au moment du départ, je n'ai pas dit qu'elle y avait ajouté d'autres paroles qui retracent toute sa bonté. Dans les récits que j'avais eu l'honneur de lui faire de mes campagnes, comme soldat royaliste, et de mes voyages à travers la Bretagne pour arriver à l'Irlande, et de là en Amérique, elle avait remarqué que je savais regarder et me souvenir ; aussi elle voulut bien me dire : Vous savez admirer les œuvres du Créateur ; dans le pays que vous allez parcourir, vous trouverez de ces magnifiques aspects qui élèvent l'âme vers Dieu ; reposez-vous devant ces grandes scènes de la nature, et au retour vous me

rendrez compte de vos impressions. Tout en restant Française par gratitude, je me suis faite Américaine, et ce sera avec bonheur que je vous entendrai parler du pays de M. Hardisson.

Je n'ai pas besoin de dire que, cédant à mon instinct, je n'oubliai point la permission que j'avais obtenue de joindre à mes devoirs d'inspecteur surveillant les plaisirs d'un touriste. Dès mes premières journées, je fus agréablement frappé de l'aspect varié qu'offraient les défrichements; c'était un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Rapprochement de ce qui naît et de ce qui meurt, de ce qui va grandir dans sa vigueur et sa force, et de ce qui va s'affaisser sous le poids des siècles écoulés.

« Dans le coin d'un bois qui n'avait jamais retenti que des cris du sauvage et des mugissements de la bête fauve, on rencontrait une terre labourée, on apercevait du même point de vue l'ajoupa d'un nègre et l'habitation d'un planteur; quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappelaient la propreté des fermes anglaises et hollandaises; d'autres n'étaient qu'à demi-terminées et n'avaient pour toits que le dôme d'une haute futaie (1). »

Quelquefois, après avoir traversé d'immenses savanes, où l'herbe luxuriante ondule à toutes les brises, mais d'où aucune construction ne s'élève, on est saisi d'un sentiment de plaisir en voyant s'élancer

(1) *Voyage en Amérique*, du vicomte de Châteaubriand.

la flèche d'un clocher tout neuf du sein d'une vieille forêt américaine. Dans les parcs des diverses maisons où je me suis arrêté, j'ai admiré une profusion de magnolias, de catolpas, d'érables à sucre, et de hêtres-pourpres, et parmi les arbres verts, beaucoup de pins du lord Weymouth, de cèdres de Virginie, de baumiers de Giléad, et de cyprès de la Louisiane.

Dans les jardins, les plantes à fleurs y sont sans nombre ; je ne les nommerai pas, tant la liste serait longue, je dirai seulement que je me suis arrêté devant le *lis du Canada ;* en Amérique on l'appelle le *lis superbe.* Ah ! j'en ai connu un plus majestueux que tous les autres, c'était celui de France ! la tempête l'a courbé. Mais il se relèvera plus brillant et plus beau ! c'est l'espoir et la conviction du fidèle soldat des armées catholiques et royales. Nos combats n'auront point été vains, et nous aurons bien employé notre sang.

En revenant de ma première tournée, j'avais tant de rapports satisfaisants à faire à ma bonne et excellente maîtresse, j'étais si assuré du bonheur qu'elle éprouverait en apprenant que je n'avais vu de malheur nulle part et de l'aisance partout, que je m'étais hâté d'arriver chez elle. Pendant mon absence, des lettres de Londres donnant des nouvelles de France étaient arrivées : la république française qui devait être *impérissable et immortelle,* venait d'enfanter le Directoire, et maintenant la nouvelle forme de gouvernement penchait aussi vers son déclin. On man-

dait : « Les royalistes reprennent courage, Paris se montre bien, *le peuple souverain* commence à se dégriser, à se degoûter du vin nouveau des révolutions. » Après avoir lu ces nouvelles venant de bonne source, madame Hardisson nous dit : Quoi qu'il arrive, je ne retournerai pas en France; Dieu m'a placée ici, j'y resterai; mais vous, Yvon, je vous y enverrai, et vous y chargerai de mes affaires. Vous serez bien aise de revoir votre patrie, n'est-ce pas?

— Ma patrie! sans son vieux culte de l'honneur et de la loyauté, sans sa foi et ses grands souvenirs, est un pays dégénéré qui ne m'inspire plus le même amour et le même dévouement.

— La patrie ! c'est une mère; malgré ses torts, une mère ne doit pas être délaissée.

— Quand elle nous fait rougir, quand elle se déshonore par ses apostasies !...

— Il ne faut pas avouer ses torts devant ses ennemis. Mais, Yvon, ce n'est pas à un breton, à un soldat des armées royalistes à ne voir en France qu'infidélités et apostasies; vous et vos compagnons d'armes n'avez-vous pas fait votre devoir? D'autres dévouements n'ont-ils pas encore éclaté en France alors que le sang et les pleurs l'inondaient?

— Oh ! sans doute, madame, il y a eu de grands, de nobles, de sublimes dévouements, ailleurs qu'au pays de Lescure, de Charette et de Georges Cadoudal; il y a eu des sacrifices de rang, de fortune, de liberté,

des emprisonnements volontaires pour se rapprocher et servir des grandeurs tombées. Ces actes seront à jamais admirés et cités en exemple.....

Pendant que je prononçais ces mots, j'avais osé lever mon regard et le fixer un instant sur ma noble maîtresse, assise près de sa table à ouvrage, le coude appuyé sur la tapisserie qu'elle brodait tout à l'heure, sa main cachait ses yeux et me dérobait l'expression de ses traits. Je ne pus donc voir si les paroles que je venais de prononcer à dessein avaient amené une muette révélation sur son charmant visage. Je crus seulement m'apercevoir que sa carnation, ordinairement blanche et pâle, avait pris un peu de coloration.

Une fois donc encore ce fut en vain que je cherchai à soulever un peu le mystérieux voile qui enveloppait le passé de ma généreuse protectrice.

XXXV.

Le temps marchait et marchait vite ; le Saturne révolutionnaire avait dévoré un grand nombre de ses enfants ; il allait en immoler beaucoup d'autres. Lorsque Bonaparte tomba comme une bombe à Paris, un siècle venait de finir, un autre commençait. Nous voici en 1802, le jeune vainqueur de l'Italie a jugé que la République avait fait son temps ; que ses extravagances et ses crimes, ses spoliations et ses échafauds avaient enfin inspiré à la France horreur et dégoût ; aussi de sa victorieuse épée il va se faire un sceptre.

Des émigrés de Londres ont écrit à leurs amis réfugiés aux États-Unis que plusieurs d'entre eux ont déjà quitté la terre du bannissement et qu'ils ont été bien

accueillis sur le sol français par les hommes du nouveau pouvoir. Après tant d'années de guerre, le monde va se reposer de tant d'agitations et de malheurs dans le doux repos de la paix. Ce fut pendant cette merveilleuse transformation que madame Hardisson me proposa de faire, pour ses intérêts, un voyage de quelques mois en France. Dans ce nom de France, dans l'idée de la revoir, il y avait une forte tentation. Je faisais donc mes apprêts de départ, lorsque la paix d'Amiens fut tout à coup rompue ; ce ne fut que dix-huit mois plus tard que le projet de ma noble protectrice fut réalisé. Muni de ses pouvoirs, je partis de Baltimore, et, après une longue et mauvaise traversée, je débarquai à Paimbeuf, et quelques heures après je revis cette ville de Nantes, d'où j'étais parti avec Madeleine et le père O'Connelly, en 1796. C'était bien le sol natal que je foulais, c'étaient bien des compatriotes que j'entendais parler auprès et autour de moi, et cependant quelque chose de lourd et d'étouffant m'oppressait l'âme. C'était la pensée que la jeune Française qui avait quitté la France avec moi était restée couchée dormant son sommeil de mort dans un cimetière étranger ; et puis ce qui devait encore faire du jour de mon retour au pays un jour de tristesse et de deuil c'est qu'en arrivant chez le bon jardinier du faubourg Saint-Clément où *nous* avions été hébergés le père Patrice, ma femme et moi, j'appris que mon vaillant général Georges Cadoudal venait d'être exécuté à Paris avec plusieurs de nos compatriotes accusés d'avoir voulu, de concert avec leur ancien général, attenter

à la vie du premier consul. Les royalistes, nombreux à Nantes, sont consternés de cette sanglante exécution. Les ennemis du chef des armées catholiques et royales du Morbihan ont odieusement accolé le mot *d'assassin* au nom de Cadoudal ; cette lâche calomnie est bien digne du parti révolutionnaire, de ses odieux et incorrigibles Jacobins qui ne vivent que de mensonges et de rapines.

Georges Cadoudal, comme tout vrai breton, avait gardé fidèle souvenir de ce qu'il avait lu au collége sur le *glorieux combat des Trente;* sous le toit de la ferme, il avait entendu aux veillées parler de l'Anglais Bembro et du breton Beaumanoir ; et quand il a vu que Bonaparte pensait à s'asseoir sur le trône des Bourbons, il s'était dit : Organisons un autre *combat des Trente,* trente royalistes contre trente bonapartistes; au parti vainqueur appartiendra d'aller porter la couronne, ou à un frère de Louis XVI, ou à un soldat heureux.

Cette nouvelle, qui m'accueillait ainsi dès mon premier jour en France, me sembla de mauvais augure, et, dès cet instant je demeurai sous une constante impression de tristesse. Quelques mois auparavant, sous le toit de madame Hardisson, je m'étonnais de mener une vie si tranquille et si douce, et maintenant il me semblait que le malheur allait reprendre ses droits sur moi et me faire payer de terribles arrérages !

Depuis près de sept ans que j'avais quitté la France, bien des changements étaient survenus, et dans l'ordre

moral et dans l'ordre matériel; hommes et choses avaient souvent changé de face, mais ce qui me frappa davantage et qui me fit pleurer de joie, ce fut de voir les églises rouvertes aux fidèles. Cet acte religieux augmenta le nombre des partisans du consul. J'ai déjà rencontré plusieurs de nos amis qui sont persuadés que l'homme qui a su rendre à Dieu son culte et ses autels, saura rendre au roi sa couronne et son trône.

Tout nouveau débarqué en France est rigoureusement surveillé par les hommes de la police. Le premier consul a franchement rappelé les émigrés; mais ceux qui ont été ses frères en révolution frémissent de rage en voyant un si grand nombre de bannis revenir au pays : les hommes qui ont tout fait souffrir ne peuvent pas croire que ceux qui ont souffert pendant vingt ans puissent jamais leur pardonner. Aussi le vieux jardinier a voulu me retenir chez lui; il assure qu'il ne me sera pas permis de passer par le Morbihan en me rendant à Paris; cependant les intérêts de ma généreuse et excellente maîtresse me commandent de partir d'ici le plus tôt possible. Certes, j'ai au fond de l'âme le désir, le besoin de revoir l'île d'Arz, et en même temps j'ai peur d'y arriver. Depuis plusieurs années, le repos dans lequel j'ai vécu m'a déshabitué des angoisses qui vont me ressaisir, lorsque je reverrai les ruines ensanglantées de la maison de mon père et de mon oncle Jagü. Ces deux êtres, que sont-ils devenus? ont-ils survécu aux batailles, aux exécutions et aux massacres?

Nantes avait conçu de grandes espérances lors de l'expédition de Saint-Domingue, ces espérances sont toutes renversées. Le nombre des Français qui y ont péri est immense : plus de la moitié de l'armée a été décimée par le fer, et ceux que les nègres n'ont pu massacrer ont été dévorés par l'horrible fléau de la fièvre jaune. Mon Dieu! mon Dieu! que de fléaux pour le monde, et, par suite, combien de craintes, combien de frayeurs torturent l'âme qui a quelqu'un à aimer sur la terre!

XXXVI.

J'ai dit que je paierais cher les quelques années de paix que j'ai passées sous les toits hospitaliers de lord Kenmare et de madame Hardisson. Ah ! lorsque je prévoyais que le malheur reviendrait fondre sur moi, comme sur une proie qui lui appartient, je ne me trompais pas... Hier, le lendemain de mon arrivée à Paris, j'ai vu la liste des onze bretons fidèles glorieusement condamnés à mourir le même jour et de la même mort que leur loyal et vaillant chef ; sur cette liste, le nom de mon père était le cinquième. Oh ! pour me consoler, je me répète : Il y a gloire et honneur à mourir ainsi pour son Dieu, pour son roi !..... Mais que les consolations de ce monde sont pauvres ! Il faut que j'en cherche ailleurs... Cette chère et douce

Madeleine, si elle vivait encore, aurait aussi à pleurer et à gémir. Son père a été renfermé au Temple. Puis, sans jugement, sans bruit, le ministre de la police a fait enlever neuf ou dix des compagnons d'armes de Georges Cadoudal, et l'on ne sait pas encore où ils ont été conduits. Cette prison du Temple, sanctifiée par les souffrances des Bourbons, aura un jour bien d'horribles secrets à révéler. On assure que les révolutionnaires songent à la faire disparaître du sol, et à n'en pas laisser pierre sur pierre. Craignent-ils donc que les vieux murs ne se mettent à parler?

Pendant ma traversée d'Amérique en France, plus d'une fois, dans mes rêveries, je m'étais figuré que je trouverais un grand plaisir à voir et à étudier ce Paris, dont toute ma vie j'avais entendu parler. Eh bien! le deuil que la mort de mon père et la disparition du père de Madeleine avaient jeté sur mon esprit me fit regarder tout avec indifférence et distraction : les yeux qui pleurent admirent mal.

D'après les instructions que j'avais reçues de madame Hardisson, j'allai porter à M. Pontlevoy, avocat renommé de cette époque, une liasse de papiers contenant une réclamation faite par elle et adressée au gouvernement français. Il s'agissait de faire restituer *par la nation* un enclos que la famille Hardisson avait acheté pour le rendre aux religieuses Ursulines, qui en avaient été dépossédées par la confiscation révolutionnaire. Une tante de M. Hardisson était morte en odeur de sainteté dans cette maison de Dieu. Je ren-

contrai chez ce vieil avocat, vénéré de tout le jeune barreau, M. Chauveau-Lagarde, et l'on devine l'impression profonde que dut faire sur moi la vue du courageux défenseur de Marie-Antoinette. Pendant la demi-heure que je passai avec lui, je trouvai le moyen de lui demander quelques détails sur la royale prisonnière de la Conciergerie, et sur *Rosalie Lamorlière;* de la reine, il me parla avec enthousiasme et admiration, et *de la douce et respectueuse servante* de la veuve de Louis XVI, il répéta *qu'il était rare de rencontrer dans une femme du peuple autant de distinction et de sensibilité.*

Je ne voyais à Paris que quelques bretons, et parmi nous, s'il y avait eu des approbateurs de la conduite du premier consul avant l'arrestation, le jugement et l'exécution de Georges, depuis que le sang avait été versé, tous étaient redevenus ennemis. Quant à la masse des Parisiens, elle est de sa nature si légère, si oublieuse, si amoureuse de ses aises, qu'elle est toujours préparée à accepter comme justes tous les faits accomplis; si énervée et si faible, elle ne se révolte jamais contre le plus fort, mais, conservant son esprit malin, elle chansonne toujours le vainqueur; un trait d'esprit, un calembour plaisant la consolent d'une humiliation. Le breton a plus de rancune que cela : il se souvient et se fait *grognard.* C'était avec ce dernier monde que je vivais, les plaisirs de Paris n'étaient donc rien pour moi; aussi, le dirai-je, les *délices de la patrie* me séduisaient peu et ne me con-

solaient d'aucun de mes regrets. Au milieu de l'agitation de la grande et bruyante ville, je sentais constamment sur mon esprit et sur mon cœur quelque chose de lourd et de triste qui m'oppressait... Je venais d'être frappé d'un grand malheur, la mort de mon père, et je ne sais quoi me disait : *Tu n'es pas au bout de tes douleurs, en ce moment ta destinée se fait !*

La voix mystérieuse qui me parlait ainsi ne mentait pas. Une lettre du père O'Connelly m'arriva; d'une main tremblante je l'ouvris... Oh! mes vagues inquiétudes étaient des pressentiments. Il est donc vrai qu'un malheur ne vient jamais seul ! La lettre qui suit prouvera cruellement que mes épreuves n'étaient pas terminées. Voici ce que m'écrivait le révérend père O'Connelly.

XXXVII.

« Mon cher Yvon, comme l'amitié qui réunit nos deux âmes s'est formée et s'est serrée sous les regards de Dieu, il faut que je ne craigne pas de tout vous dire. Votre protectrice et la mienne, madame Hardisson, vient, bien jeune encore, de recevoir la récompense des saints; sans doute tout bonheur terrestre lui avait été donné. Mais, pour une âme comme la sienne, le Seigneur a pensé qu'elle méritait davantage, et il l'a appelée à lui, il l'a attirée au ciel, au moment où elle édifiait le plus la terre.

« Oui, mon cher Yvon, c'est au milieu des exercices de la mission commencée il y a douze jours, que nous l'avons perdue. Puisque vous avez eu le bonheur de servir cette chrétienne, digne des temps primitifs,

vous savez comme elle aimait les autels de Dieu, et comme elle s'entendait aux choses saintes qui élèvent et qui sanctifient les âmes! Des plaisirs d'ici-bas elle était peu avide, mais des joies religieuses elle était toujours altérée. C'est pendant que nous chantions nos plus beaux, nos plus joyeux cantiques, qu'elle est montée aux cieux pour les continuer avec les anges. O mon ami! ne la plaignons pas, pleurons sur nous, mais non sur elle.

« Voici déjà bien des années que je vois mourir; eh bien! en vérité, je vous le déclare, je n'avais point encore vu passer de vie à trépas avec autant de sérénité. Elle n'a gardé le lit que trois jours, et dès le premier elle a eu comme la révélation de sa fin prochaine. Lorsqu'elle nous a parlé de communier dans sa chambre, je n'ai pu m'empêcher de lui répondre : Nous avons encore trois journées de préparation à la communion générale, pourquoi, madame, vous isoler de la foule, et la devancer?

— « O mon père! m'a-t-elle dit, ne croyez pas que mon empressement ait en lui la moindre envie de me distinguer de nos frères; mais comme tous les ouvriers dont nous parle l'Evangile n'arrivent pas à la même heure au travail, il y en a qui partent avant les autres, dès que leur tâche est finie. Mon père, je crois que la mienne est terminée. Si je ne me trompe pas, si le mal qui a usé ma vie a rendu proche mon dernier jour, accédez à ma demande. En ce moment j'ai toutes mes facultés; dans quelques heures des

brouillards peuvent s'élever autour de moi, et m'empêcher d'entrevoir le ciel, qui est maintenant entr'ouvert devant mes yeux! Jamais je n'ai autant aimé Dieu qu'aujourd'hui; qui sait si demain mon cœur battra aussi bien pour lui? Vous le savez, il faut si peu de chose pour troubler et obscurcir l'intelligence des mourants! Chaque seconde, au point où j'en suis venue, va m'enlever quelque chose, et je voudrais me posséder tout entière pour recevoir plus dignement mon divin Sauveur.»

«Je ne puis vous redire avec quel calme elle a prononcé ces paroles; quelque chose, comme un sourire céleste, était déjà sur ses lèvres, et c'est avec une profonde émotion que j'ai pu, j'espère, renfermer au dedans de moi, lui dire que j'allais descendre à la chapelle et annoncer aux fidèles qui s'y trouvaient alors rassemblés, qu'après l'exercice du matin, vers les dix heures, je lui apporterais le saint Viatique et que nous les inviterions à joindre leurs prières aux siennes.

« Comme je venais de le promettre, j'appris à la foule que, malgré la forte espérance que Dieu ne retirerait pas encore de ce monde la mère et la consolatrice de tant de malheureux, j'avais dû accéder à son désir en lui apportant aujourd'hui même le pain des forts. A ces mots, des sanglots se firent entendre parmi toute la multitude rassemblée, et je vous assure, mon cher Yvon, qu'il n'y avait là ni feinte douleur, ni pleurs hypocrites, c'étaient des enfants

qui voyaient leur mère au moment de leur être ravie; aussi je ne me rappelle pas avoir vu dans ma carrière apostolique quelque chose de plus touchant que cette dernière communion, à laquelle assistaient la plupart des employés de l'habitation. Les pauvres nègres se mêlaient aux blancs pour prier et pleurer ensemble. Lorsque ces braves gens osaient lever les yeux sur leur maîtresse, ils étaient frappés de l'éclat divin qui rayonnait déjà sur son visage.

« Rassemblant ses forces, la moribonde leur adressa quelques paroles, les suppliant de penser à elle et de prier pour le repos de son âme quand elle ne serait plus au milieu d'eux. M. Hardisson a fait tout ce qu'il a pu, dit-elle, pour vous rendre votre travail léger et sans trop de fatigues. Pendant les années que j'ai passées avec vous, j'ai cherché à continuer les bonnes pensées de l'homme de bien que je vais bientôt rejoindre; après moi, ce sera la sœur de mon mari qui deviendra votre protectrice et votre mère..... Ainsi, vous le voyez, la Providence..... Elle voulait ajouter quelques paroles, mais une faiblesse lui survenant tout à coup, elle se laissa retomber sur son oreiller, et nous crûmes tous que cette belle âme venait de prendre son vol pour les régions heureuses de l'éternité.

» Ce n'était qu'un spasme qui ne dura pas longtemps, on l'aida à se soulever ; alors elle parla bas à l'oreille de sa belle-sœur qui vint me transmettre son désir.

» Se trouvant trop faible pour dire à haute voix les actes de foi, d'adoration et de désir qui précèdent la sainte Communion, elle me priait de les dire moi-même de manière à ce qu'ils fussent entendus de tous. Me conformant à son désir, je les dis lentement.

» Assise et les mains jointes, blanche comme le marbre et l'ivoire, elle ressemblait à la statue d'une sainte ; le seul mouvement qui se voyait en elle était celui de ses paupières qui se soulevaient pour regarder avec amour le Saint-Sacrement placé sur l'autel improvisé, dressé en face de son lit. Quand j'eus fini de dire les actes, quand ma voix ne s'éleva plus, il y eut dans toute la chambre un silence si absolu, qu'il ressemblait déjà à celui de la tombe. Mais non, la mort n'avait point encore arrêté une si belle vie ; la foi, la charité et l'espérance étaient encore vivantes au cœur de la chrétienne, et lorsque je tins dans mes doigts le pain des voyageurs et qui est en même temps le pain des anges, une seule voix s'éleva dans la chambre, ce fut la mienne pour lui répéter par trois fois les paroles de Zachée.

» Après le grand acte accompli, je ne sais comment purent faire tous ceux qui étaient venus s'agenouiller et prier dans la chambre, mais il est sûr qu'ils en sortirent et redescendirent l'escalier sans que le bruit de leurs pas ait pu troubler et distraire la sainte qui venait de recevoir son Dieu !

» Cette cérémonie eut lieu le lundi, et le mardi à la

même heure, ce n'étaient plus les prières de la Communion que nous avions à dire, c'étaient celles des agonisants. . . . .
. . . .

» Vers le soir du lundi, elle fit venir auprès d'elle sa belle-sœur et son homme d'affaires, M. Davies, avec lequel, mon cher Yvon, vous avez fait quelques-unes de vos tournées. A lui, et à mademoiselle Hardisson, elle a fait connaître ses dernières volontés; d'après ce que j'ai su, elles sont ce qu'elles devaient être. Pendant sa vie, elle a aimé Dieu et les pauvres, les pauvres n'auront point à se plaindre d'elle, et, d'après le bien qu'elle leur fera encore après sa mort, ils pourront croire qu'elle est encore vivante.

» Œuvres de charité, fondations religieuses, souvenir à ceux auxquels elle portait intérêt, rien n'a été oublié ; et vous, mon cher Yvon, dont elle avait su tout de suite apprécier la franchise, la loyauté et l'honneur, vous vous trouvez, ainsi que notre maison naissante dans ce pays-ci, avoir part à ses largesses. M. Davies, par le même courrier que celui qui vous porte cette lettre, a écrit à M. Pontlevoy, son homme d'affaires, pour tout ce qui vous concerne.

» Près de la chapelle catholique de Baltimore, elle fonde un hospice, pour les matelots et ouvriers français qui tomberaient malades loin de leurs pays.

» Depuis près de dix-huit mois, madame Hardisson était atteinte du mal qui vient de l'enlever à sa nouvelle patrie. Lors de la grande épidémie de la fièvre

jaune, à l'hôpital général de Philadelphie, les infirmiers et les infirmières venant à manquer, tant la mort fauchait alors à coups redoublés, elle et plusieurs femmes catholiques s'offrirent pour remplacer les victimes de leur zèle à soigner les malades; les nouvelles héroïnes de la charité auraient aussi succombé, si le terrible fléau ne se fût porté ailleurs. Madame Hardisson, encore à cette époque peu accoutumée au climat du pays, souffrit plus que ses compagnes, et jamais elle n'avait pu se bien remettre de la maladie qu'elle gagna alors; avec l'ardeur que vous lui avez vue pour le bien, avec les soins bien entendus, et les paroles reconfortantes qu'elle adressait aux malades et aux moribonds, elle s'était élevée à la hauteur des sœurs de la charité, des filles de Saint-Vincent-de-Paul, que j'ai vues et admirées en France.

» Rien n'a donc manqué à notre protectrice; elle restera dans nos souvenirs et nos prières comme dans la mémoire des nombreux infortunés qu'elle a secourus et consolés. Nous reverrons-nous, mon cher ami, dans le temps ou dans l'éternité? Revenu au pays natal, n'allez-vous pas vous y rattacher comme la plante que le torrent a enlevée du pré verdoyant, où elle fleurissait, et jetée sur le bord du ravin, où elle colle ses racines dans la terre amollie, pour y reverdir de nouveau? Je suis donc dans l'incertitude de ce que vous allez faire. Dans une de vos lettres vous m'avez écrit *que la France, sans son vieux culte de loyauté et d'honneur, vous semblait une nation dégénérée, et*

qu'elle n'avait plus pour vous les attaches sacrées qui jadis vous liaient à elle. Si telles sont encore, mon cher frère en Dieu, vos dispositions d'esprit et de cœur, revenez-nous. Nous vous recevrons à bras ouverts, et nous travaillerons tous ensemble *ad majorem Dei gloriam.*

» C'est dans ces sentiments que je suis tout à vous en Jésus-Christ.

» P. Patrick, de la compagnie de Jésus. »

Mon vénérable et pieux ami se trompait en doutant de ma fixité dans la détermination bien prise de me donner tout à fait à Dieu. Ce qui pousse le plus à se jeter dans les bras de la Providence, ce sont les misères du monde, et certes jamais ces misères ne sont si évidentes, si bien faites pour nous humilier, que lorsque les révolutions ont mis en ferment toutes les cupidités les plus basses, toutes les haines les plus rancuneuses; alors, il s'exhale de cette corruption des dégoûts qui font défaillir les plus grands courages.

Les pertes cruelles, les déchirements de cœur, tels que j'en avais éprouvés, sont aussi de puissants auxiliaires pour nous déterminer à chercher un refuge contre tant de déceptions, contre tant de douleurs. J'étais donc résolu plus que jamais à aller m'abriter sous les bras protecteurs de la croix. Je redoublai d'activité depuis l'affreuse nouvelle de la mort de madame Hardisson; son avocat m'avait fait venir pour

m'apprendre qu'une rente de 1,800 fr. m'était assurée par le testament de cette noble et généreuse protectrice. M. Pontlevoy me donna le nom du banquier américain qui avait reçu le capital de ce revenu plus que suffisant pour moi. Un négociant de Paris, son associé, était chargé du paiement des semestres.

Ce changement dans ma position me mettait à même, avant de retourner en Amérique, de faire un bien triste pèlerinage à l'île d'Arz. Je savais bien qu'en allant vers ces lieux, où mon enfance et une partie de ma jeunesse avaient passé au milieu de tant d'orages, je savais bien que j'allais au-devant d'émotions douloureuses, mais ces émotions là étant saintes, il ne faut pas les redouter.

Je partis donc de Paris après quatre longs mois de séjour et après avoir eu le bonheur de réussir dans la demande que madame Hardisson m'avait chargé de faire auprès du gouvernement français. Le cœur moins oppressé que de coutume, je pris le chemin de notre chère Bretagne. Je n'ai pas besoin de chercher à dire tout ce que j'éprouvai en arrivant dans les campagnes où j'avais guerroyé pour Dieu et le roi avec des compagnons d'armes, morts en même temps que mon père et Georges Cadoudal. A l'île d'Arz, je ne trouvai absolument que des débris et des ruines, la pauvreté et l'inconsolable misère. Au milieu de cette désolation générale, je me sentis un triste bonheur : c'était de pouvoir, grâce aux dons de ma bienfaitrice, venir en aide à quelques familles alliées à la mienne;

et sur cette terre désolée, je fis dire dans l'église, aux trois quarts démolie, une messe de *Requiem* pour Marie-Rosalie Hardisson. J'avais à cœur qu'un élan de reconnaissance s'élevât vers elle de mon hameau natal.

Je crois que je serais mort de chagrin si j'avais prolongé mon séjour dans cette malheureuse contrée; aussi j'en repartis et arrivai à Nantes, où j'avais hâte de m'embarquer. En me pressant ainsi, je courais au-devant d'une mauvaise nouvelle, car ce fut dans cette ville que j'appris par un négociant que le banquier de Paris qui avait reçu en dépôt des sommes considérables de madame Hardisson venait de faire banqueroute. Pour moi, c'était la première peine d'argent qui m'advenait. Cette peine n'était pas de la même nature que celles que j'avais endurées jusqu'à ce jour, mais je serai franc, et je ne cacherai pas qu'elle me fut très-sensible; car moi, pauvre paysan, je m'étais trouvé riche avec ce que la bonté de la noble Américaine m'avait laissé, et pendant mon court séjour au hameau natal, j'avais vu tant de misères qui me tendaient la main, que je n'avais pu être économe. Je me trouvais donc maintenant dans l'impossibilité de m'embarquer, car je n'avais plus de quoi payer mon passage; mais cependant, plus que jamais, je soupirais après le moment où je pourrais être reçu dans l'asile béni où le père Adrien et le père O'Connelly me pressaient d'arriver. Un jour, j'eus comme un accès de désespoir, et moi qui, jusqu'à ce moment, avais été

résigné à toutes les épreuves qui m'ont été envoyées, je regardai dans mon cœur et je n'y trouvai plus de résignation. Cet état me fit peur. En passant près l'église de Sainte-Croix, j'y entrai et allai me prosterner devant l'image miraculeuse de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Là, je versai avec larmes tout mon chagrin dans le sein de la Consolatrice des affligés. Au bout de quelques instants je sentis que la sécheresse de mon âme diminuait sous la rosée de grâces qui me descendait d'en haut.

Lorsque je me relevai de ma prière, je me sentis comme assuré contre le désespoir; je ne savais encore quels moyens me seraient offerts pour payer mon voyage, mais j'avais la conviction que j'en trouverais un. Dans la position malheureuse que venait de me faire la faillite du banquier américain, toute pensée d'emprunt m'était interdite, car avec quoi aurais-je jamais pu rendre la somme qui me serait avancée? Je cherchais donc dans mon imagination encore jeune comment je pourrais atteindre le but de mes désirs, lorsque tout à coup, en sortant de l'église, je rencontrai sur les marches de la maison de Dieu un pauvre jeune homme pâle et défaillant, couché sur le pavé et la tête appuyée sur un orgue de Barbarie; déjà près de lui étaient accourus quelques-unes de ces bonnes et excellentes femmes que l'on nomme à Nantes *les dames du change*, et qui sont marchandes de fruits et de légumes. Celles qui étaient auprès du pauvre Savoyard lui faisaient prendre du jus d'orange et de

belles cerises aigres pour le rafraîchir. L'une d'elles me dit : Ce brave garçon était allé à la poste chercher une lettre de son pays ; hélas ! il y en avait une pour lui, il l'ouvrit bien vite, et il n'en avait encore lu que deux lignes, lorsque tout à coup il jeta un grand cri, en répétant : O mon père ! mon pauvre père ! Puis il est tombé sans connaissance dans la cour de la poste ; là, il a été bien secouru, et, se sentant mieux, il s'est relevé pour regagner son logement dans la rue Richebourg. Tout à l'heure, il nous disait qu'il voudrait bien trouver quelqu'un qui achetât son orgue, parce qu'avec l'argent qu'il en aurait il retournerait à Chambéri pour tâcher de consoler sa mère en pleurant avec elle.

En écoutant ce que cette femme me racontait, je sentais que le vague de ma pensée fondait pour ainsi dire, et s'en allait peu à peu, comme l'eau tombe du glaçon et qui s'écoule sous le rayon de soleil ; et pendant que le brouillard qui enveloppait mon esprit se dissipait, des projets renaissaient ; parmi eux il en surgit un bizarre, comme les songes qui naissent de la nuit et du sommeil, mais auquel mon esprit s'arrêta plus longtemps qu'à tous les autres ; et dès que le Savoyard fut rentré dans la misérable mansarde qu'il occupait sous les ardoises du toit, je me présentai à lui, et, m'asseyant sur la paille qui lui servait de lit, je lui dis : Vous êtes souffrant et pauvre, et, moi je suis dans la peine et le malheur ; vous venez de perdre votre père, et le mien est mort depuis quelques mois.

Vous allez revoir votre pays, et tâcher de consoler votre mère, et moi, qui n'ai plus ni père ni mère, je veux (orphelin que je suis) aller me réfugier dans la maison de Dieu, père commun de tous les hommes; pour me rendre à l'asile qui m'est offert, je n'ai plus assez d'argent pour payer une traversée longue et chère, mais j'ai de quoi vous payer votre orgue. Voulez-vous me le vendre? Une des braves marchandes qui vous soignaient tout à l'heure auprès de l'église de Sainte-Croix m'a dit que vous vouliez vous en défaire; est-ce vrai?

— Oui, répondit le jeune homme, car j'ai hâte d'arriver à Chambéri.

— Eh bien! quel est le prix que vous en voulez?

— Il m'a été vendu par un ancien du pays, je l'ai payé quatre-vingts francs.

— Quatre-vingts francs, je puis vous les donner.

— Eh bien! le marché va être fait tout de suite, et dès ce soir à la fraîche, je me mettrai en route.

— Et moi je me mettrai à apprendre pour aller par les hameaux, les villages et les villes tâcher de gagner de l'argent.

— L'orgue est bon et a de beaux airs.

— Je vous ai entendu il y a quelques jours dans la cour de l'hôtel de la poste.

— Oui, j'y allais tous les matins, espérant y trouver des lettres de chez nous; et ce matin, j'en ai reçu une.

Le Savoyard ne put continuer, les sanglots l'étouffaient, et de ses yeux coulaient des ruisseaux de larmes. Au bout de quelques instants, il se remit un peu, et me dit pour me démontrer que je n'avais pas fait un mauvais marché : Mon orgue ne joue pas seulement des valses et des contredanses, des romances et de grands airs d'opéra, mais il a de plus des airs d'église : l'*Adoremus in æternum*, l'*Adeste fideles*, l'*Exaudiat* et le *Parce, Domine, parce populo tuo.* Il a de plus la complainte du *Troubadour béarnais*, et, *O Richard! ô mon roi, l'univers t'abandonne!* Ces airs donnent du prix à mon orgue, parce qu'ils sont aujourd'hui défendus; dans le pays où nous sommes, et dans toute la Bretagne, l'Anjou et le Poitou, ces airs sont ceux que nous jouons le plus, tandis que quelques mesures seulement de *Ça ira*, ou de la *Marseillaise* nous feraient jeter à l'eau!

Quant aux hymnes et psaumes que l'on chantait dans les églises (et dont j'ai *les jeux*), ils font du bien à tout le monde, au musicien ambulant qui tourne la manivelle, et aux vieux qui l'écoutent, parce que cela leur rappelle le temps où, le dimanche, les Français allaient le matin à la messe, et le soir à vêpres et au salut. Et dans les campagnes, avant que les prêtres fussent de retour et la religion rétablie, les bons paysans, les anciens des paroisses nous demandaient de leur faire entendre *les airs du bon Dieu*, et c'était toujours la tête nue que les vieillards et les jeunes hommes les écoutaient; les femmes, leurs filles et les

petits enfants venaient aussi prêter l'oreille avec plaisir et respect.

Allons, me disais-je, en écoutant le Savoyard, il y a donc du bon dans ce métier d'organiste ambulant ; ce vagabondage a donc parmi ceux qui s'y livrent des âmes honnêtes ! Et vraiment je trouvais de la poésie dans ce que venait de me raconter l'artiste nomade ; il me semblait qu'il y aurait eu un charmant tableau à faire de ces campagnards avec leurs fils et leurs femmes, les uns assis sur l'herbe du chemin, les autres sur les pierres des murailles bénites, que la main des impies avait ébranlées et renversées les unes sur les autres, et au centre du cercle formé par tous ces fidèles, le jeune joueur d'orgue debout à quelques pas du cimetière et en face de l'église en ruine, ressuscitant les chants sacrés qui y avaient retenti pendant plusieurs siècles.

XXXVIII.

Voici deux ans que le Savoyard m'a vendu son orgue, deux ans que je mène la vie qu'il a menée; cette vie, je n'entreprendrai point de la décrire, je dirai seulement que je me sauvai autant que je le pouvais de la paresse et de la fainéantise. Ayant toujours dans la pensée le but que je voulais atteindre, je manquais rarement dans les villages et les villes où je faisais séjour de me présenter chez quelque prêtre, et de lui demander pour remplir mes heures oisives quelques bons livres; car, autant que je le pouvais, je cherchais à donner de la nourriture à mon âme; celle du corps ne me coûtait pas cher, et souvent sur la recette de liards et de sous que je faisais

dans ma journée, je me trouvais à même de mettre quelque chose de côté pour mon grand voyage. Malgré tous mes efforts et ma stricte économie, je crois qu'il m'eût été impossible de parvenir à amasser la somme nécessaire pour ma traversée de France en Amérique; mais vous vous souvenez que j'avais beaucoup prié Dieu et la sainte Vierge de me venir en aide et de me conduire au port du salut. Madeleine, mon père et ma mère que la mort m'avait enlevés, des régions heureuses, où ils sont sans doute, ont intercédé pour moi, ont joint leurs prières aux miennes, et les difficultés et les obstacles qui m'empêchaient de partir en quelques jours ont tous disparu, c'est merveille de voir comment les impossibilités humaines se fondent sous le souffle de Dieu, encore plus vite que la glace d'une nuitée sous les rayons d'un soleil de mai.

Parmi les hommes qui rendent service à leurs semblables, il y en a beaucoup qui recherchent l'éclat et qui visent à l'extraordinaire; il n'en est pas de même de la divine Providence, presque toujours, lorsqu'elle vient à notre secours (elle qui a le pouvoir des miracles), c'est par les voies les plus simples et les plus faciles. J'étais depuis une semaine chez le curé de Pornic, qui m'ayant vu très-malade *des fièvres* avait eu pitié de moi, et m'avait accueilli au presbytère. Grâce à ses bons soins, je me sentais assez fort pour me remettre en route et recommencer ma quête, lorsque le bon prêtre me dit : Nous touchons à la Fête-Dieu,

vous ne partirez pas, j'ai besoin de vous ; il faut que vous nous aidiez pour un reposoir que je veux faire élever sur le bord de la mer, parmi nos plus beaux rochers. Il m'expliqua sa pensée, je la compris, et tout de suite, avec l'aide de quelques hommes intelligents et de bonne volonté, je me mis à l'ouvrage, et tous ensemble nous réussîmes de manière à contenter le curé et ses paroissiens.

La procession fut belle, les habitants de la ville n'étaient pas seuls à la suivre ; les étrangers riches et pauvres qui viennent de loin pour prendre les bains de mer y marchaient aussi, priant *le Dieu qui guérit et qui ressuscite* de leur rendre la santé. Parmi les gens de distinction que le curé avait invités à tenir les cordons du dais, se trouvait M. de Linois, capitaine de vaisseau. Ce marin distingué était loin de ressembler à ces gens du monde qui pensent se grandir et se rehausser en se déclarant *esprits-forts*. M. de Linois, dans sa carrière, dans ses voyages et ses expéditions sur mer, loin de devenir incrédule, avait appris à admirer la grandeur du Dieu qui a creusé l'abîme, et qui a semé le firmament de ces millions d'étoiles qu'aiment et consultent les hommes qui, pour gagner de la gloire ou de l'or, se lancent sur l'immensité des flots. Avec la foi qu'il avait au cœur, M. de Linois fut touché de la solennité chrétienne de la petite ville ; la piété, le recueillement de la population avaient été la plus belle, la plus touchante pompe de la procession ; et puis, la bénédiction du Saint-Sacrement donnée au

reposoir que nous avions élevé au milieu des rochers de la côte, lui était allée au cœur, et l'avait vivement ému.

Après la cérémonie, en parlant avec le curé, le capitaine de vaisseau lui fit plusieurs fois compliment *sur le reposoir de la grève*, la charité est ingénieuse et habile à tout saisir, aussi le bon pasteur ne laissa pas échapper à ce sujet l'occasion de faire mention de moi, et de lui raconter mon histoire; il lui dit comment j'étais arrivé malade chez lui, comment il s'était intéressé à mon infortune, et comment j'avais voulu lui prouver ma reconnaissance en travaillant au beau reposoir. Le curé n'oublia pas de lui dire encore pourquoi j'allais quêtant dans les hameaux et dans les villes.

Tout ce récit de l'homme de Dieu remua le cœur de l'officier de marine, et dès le soir de la belle et sainte journée, je fus appelé dans le petit salon de la cure, et là, je trouvai deux êtres que je bénirai jusqu'à mon dernier souffle. En me voyant, M. de Linois me tendit la main, et me dit : Yvon, ne vous fatiguez plus à quêter pour votre traversée, je vous la donnerai à mon bord; dès demain j'écrirai au ministre, nous partirons d'ici à un mois pour la Martinique, et de là, vous trouverez facilement moyen de passer aux Etats-Unis. Quand vous serez à mon bord, nous vous demanderons parfois de nous faire entendre, tantôt avec votre orgue, tantôt avec votre *bignou breton*,

quelques *airs du pays*, et mes matelots et moi vous remercierons, car la musique est bonne à entendre dans le repos, mais surtout sur mer et sous un beau ciel étoilé.

Certes, j'étais bien ému en entendant ces paroles, mais je ne l'étais pas seul, le bon curé l'était presque autant que moi.

L'homme qui vient d'obtenir tout ce qu'il désirait le plus est bien heureux sans doute ! mais ceux qui lui ont fait et assuré ce bonheur ne sont-ils pas au moins aussi heureux que lui ? . . . . . .
. . . .

Six semaines après cette belle journée de la Fête-Dieu, célébrée à Pornic, le loyal capitaine de vaisseau tenait religieusement la parole qu'il avait donnée à l'ancien soldat des armées catholiques et royales, et s'embarquait avec lui à bord de *la Minerve,* destinée à renforcer l'escadre des Antilles.

On peut se rappeler qu'Yvon, dans une de ses lettres adressées au révérend père Patrice, avait écrit : *Je quitterai sans regret la France, où l'on n'a plus le vieux culte de l'honneur et de la loyauté.* Eh bien ! au moment où l'ancre fut levée, au moment où le vaisseau sortit majestueusement du port et commença à s'éloigner de terre, Yvon éprouva au cœur comme un déchirement ; alors il sentit que c'était la patrie qu'il quittait et qu'il ne reverrait plus, et cette pensée

aurait pesé bien lourde et bien cruelle sur son âme, s'il ne s'était dit et répété alors : Ce ne sont point des étrangers que je vais chercher, ce sont des frères que je vais rejoindre au pied de la croix, et qui me mettront sur le chemin du ciel, notre commune et céleste patrie.

FIN.

Besançon, — imprimerie d'Outhenin Chalandre fils.





